



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Bibliotheca classica selecta (BCS)

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions
françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le
Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien)
- Le Banquet ou les Lapithes - La Traversée pour les
Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou
l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault)
- La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou
le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le
Songe ou la Vie de Lucien - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS

LUCIEN DE SAMOSATE

- Épigrammes -



Traduction

par

Philippe Renault



Philippe Renault, qui a publié en 2000 une *Anthologie de la poésie antique* aux éditions des Belles Lettres, est aussi

grecque

l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*.

Sur le site de Philippe Remacle, il a publié également quelques traductions de Pindare et une riche anthologie des trois Tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide.

Les *FEC* proposent de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Après avoir publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre Lucien de Samosate, ou le rhéteur magnifique, une introduction générale à la vie et à l'œuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant », il a

confié aux *FEC* cinq traductions
de cet auteur.

La *BCS* lui doit aussi une
traduction nouvelle en vers du
Livre V et du Livre XII de
l'Anthologie Grecque,
respectivement consacrés aux
épigrammes amoureuses et aux
épigrammes garçonnières.

Introduction



On a conservé dans *l'Anthologie Palatine* sous le nom de Lucien quelques cinquante-trois épigrammes. On sait que le Syrien pratiqua le vers avec la même gourmandise que la prose, et il est fort probable que, de son vivant, il ait fait éditer un recueil d'épigrammes, comme le confirme le poème introductif de ce livre, aujourd'hui disparu, et que cite Photius dans sa précieuse *Bibliothèque*. Autre témoignage de ses dons poétiques, *La Tragédie de la Goutte*, une œuvre spirituelle en vers qu'il publia pour se moquer de sa vieillesse douloureuse, et qui est indiscutablement de sa main.

En revanche, on a beaucoup glosé à propos de l'authenticité des épigrammes, et le débat en la matière est loin d'être clos. Au XIX^e siècle, on crut que ces poèmes étaient le fait d'un auteur du IV^e siècle appelé, lui aussi, Lucien. Cette thèse a fait long feu. Toutefois, même de nos

jours, Jacques Bompaire les croit apocryphes dans leur intégralité. Cette opinion est excessive. Macleod, l'éditeur anglais de Lucien chez Loeb (1987) est beaucoup moins catégorique : pour lui, non seulement une grande partie des poèmes est de Lucien mais il ajoute au corpus officiel dix épigrammes supplémentaires. En outre, une licence poétique permet entre toutes de reconnaître une épigramme de Lucien : il s'agit de la mention d'une brève à l'hémistiche du pentamètre.

Il est plus que vraisemblable que sur les cinquante-trois épigrammes attribuées, trente-neuf portent la marque indélébile de notre auteur : ce sont celles-ci que j'ai traduites ci-dessous : certaines, on le remarquera, révèlent une ironie et un aspect sarcastique proprement lucianiens, et sont une garantie d'authenticité. Ainsi, *La truie et la vertu*, d'un mauvais esprit et d'une étourdissante drôlerie, paraît tout droit sortie du *Banquet ou les Lapithes*.

Les épigrammes de Lucien

Sur son livre

Lucien a composé ceci, lui l'homme de culture,
Mais aussi pourfendeur de la bêtise impure.
Car souvent pour vertu on prend une ineptie.
L'homme a une pensée incertaine et mobile :
Ce que tu loues, d'aucuns le trouveront débile !

Cité par Photius, Bibliothèque, 128



Építaphe du petit Callimaque

Quand Hadès me ravit,
Je n'avais que cinq ans et j'étais sans souci,
Moi Callimaque. Surtout, ne verse pas de larmes :
J'ai vraiment peu connu la véritable vie
Et n'en ai point subi les maux et les alarmes.

Anth. Pal. VII, 308



Le seul maître [1]

Au temps jadis, j'étais le champ d'Achéménide.
Mais aujourd'hui, Ménippe est mon propriétaire.
Achéménide crut m'avoir, dur comme fer ;
Ménippe y croit aussi. Mais la vérité, enfin,
C'est celle-ci : je suis serviteur du destin.

Anth. Pal. IX, 74



Sur les méchants

Un homme vicieux est un tonneau sans fond :
Tu le remplis en vain de tes attentions.



L'homme prodigue

Théron, fils de Ménippe, un fêtard absolu,
Épuisa tous les biens qu'il avait hérités
En plaisirs sans limite. Or Euctémon s'émut,
Lui l'ami de son père, en le voyant mendier.
Notre homme l'accueillit et lui donna sa fille,
Lui confiant, en outre, une dot bien garnie.
Très vite, sa fureur dépensière revint,
Se vautrant dans l'orgie et les plaisirs malsains.
Et de nouveau, Théron n'eut plus un sou à lui :
Et Euctémon pleura, non plus sur ce garçon,
Mais sur la dot perdue et ce mariage honni.
Il comprit qu'on ne peut offrir sa confiance
À un homme prodigue et lui donner créance
Pour gérer comme il faut la fortune d'autrui [2].



La modération

Profite de ton bien comme si tu devais
Mourir demain. Mais songe aussi à l'épargner
Comme si tu devais avoir longue existence.
L'homme usant de ces deux pratiques est un sage,
Prudent quand il s'agit d'épargne et de dépense.

Anth. Pal. X, 26

Vision de la vie

Brève est la vie pour l'homme bienheureux,
Trop longue aussi pour l'homme douloureux.

Anth. Pal. X, 28



Sur l'amour

Le gamin de Cypris ne nous pervertit guère !
Éros n'est rien de moins qu'un souverain prétexte
Pour chez l'homme assouvir les fureurs de son sexe.

Anth. Pal. X, 29



Les bienfaits

Les bienfaits les plus prompts sont souvent les plus
doux.
Un bienfait en retard n'est plus « bienfait » du tout !

Anth. Pal. X, 30



Tout passe !

Les objets, les couleurs et la chose sonore,
Tout passe, excepté nous qui connaissons la mort.

Anth. Pal. X, 31



La chance qui tourne

Si la chance t'étreint, hommes et dieux t'aimeront
Et tes prières seront une à une exaucées.
Que le malheur survienne, et tout aura cessé :
Et la Fortune ira vers d'autres horizons.

Anth. Pal. X, 35



L'hypocrisie

Chez un homme le pire est une amitié
Habilement trompeuse : il n'est point l'ennemi
Qu'on voit et qu'on combat ; et sans nous méfier,
Nous nous livrons à lui et l'aimons follement :
Aussi notre malheur n'en est-il que plus grand.

Anth. Pal. X, 36



La prudence

Prenons notre temps pour une décision :
Allons à la va-vite et nous le regrettons.

Anth. Pal. X, 37



La richesse

La richesse de l'âme est la seule valable :
Tout autre bien conduit à un mal exécrationnel.
Qui jouit des vertus est riche assurément.
Mais l'homme qui s'aigrit à compter sans arrêt,
Qui passe ses journées à accroître avec peine
Son argent est pareil à l'abeille faisant
Son miel en attendant qu'un autre le lui prenne.

Anth. Pal. X, 41



La vie

Six heures de travaux suffisent amplement :

D'ailleurs, l'heure d'après trace les mots suivants :

« Profitez de la vie ! »

Anth. Pal. X, 43



La Fortune

La fortune peut tout, dût-elle nous surprendre,
Élevant le petit et abaissant le grand.
Ton luxe ostentatoire, elle en fera du vent,
Même si quelques eaux te charrient des trésors.
Car le souffle n'abat jamais l'herbe et les joncs :
En revanche, il pourfend les chênes les plus forts [3].

Anth. Pal. X, 122



Les nouvelles lois de l'hospitalité [4]

Il faut savoir par cœur mon code des banquets,
Cher Aulus, que j'invite aujourd'hui : en effet,
Rien que pour toi, j'ai fait des lois supplémentaires :
Pas de poète en train de massacrer des vers.
Ainsi, tu n'auras pas à parler de grammaire !

Anth. Pal. XI, 10



Contre les jeux [5]

Dans tous les concours grecs, pugiliste complet,
Moi Androléos, j'ai lutté avec orgueil ;
À Pise, j'ai perdu une oreille ; à Platée
Je me suis crevé l'œil !
J'ai fini assommé aux joutes de Pytho ;
Mais mon père a dit à tous les citoyens
Qu'il me fallait sortir de là, soit en lambeaux,

Soit clamsé bel et bien !

Anth. Pal. XI, 81



Vinaigre

Ces jarres de vin, cesse de m'en envoyer !

Ne t'ai-je pas suffisamment remercié

De ce nectar si doux qui flatte mon palais ?

Plus de ce vin, veux-tu,

En ce moment, je n'ai plus de laitues... [6]

Anth. Pal. XI, 396



L'avare et la mule

Artémidoros est toujours dans ses calculs

Et ne dépense rien.

C'est pour cela qu'il est comparable à la mule

Qui porte sur son dos les plus riches des biens

Mais qu'on nourrit de foin !

Anth. Pal. XI, 397



Des grammairiens prolifiques

Salut, gente Grammaire, ô toi, dispensatrice

De vie, toi grâce à qui toute faim a cessé :

« Muse, dis-moi la colère ! » [7] Il faudrait te dresser

Un temple d'or et te donner des sacrifices,

Car tout est plein de toi [8] : les rues, les ports, les mers

Grouillent de tes vertus ; bon, bref, tu prolifères

Et tu nous es propice !



Des leçons superflues

Un médecin voulut me confier son fils
Afin de l'éclairer sur la littérature.
Quand ce gamin sut dire avec beaucoup d'allure :
« Que chante la colère » et « Cruels sacrifices »
Et le vers qui les suit : « Il tomba aux Enfers
De si vaillants esprits », il advint que son père
Mit fin à ses leçons et m'en dit la raison :
« Merci pour tout, mon cher, mais mon jeune garçon
Peut s'instruire chez moi car je livre à foison
Des âmes chez Hadès... Et pour un tel labeur,
Je n'ai jamais suivi les cours d'un professeur. »



Le pire des cuisiniers

Ah ! que jamais nulle divinité
Ne m'ordonne de goûter à ces mets
Dont tu parais si fort te délecter ;
Car ils sont pour l'estomac plus malsains
Que la plus monstrueuse de nos faims.
Que les enfants de mon pire ennemi
Se prennent à savourer de tels plats !
Et moi, je préfère, comme autrefois
Mourir de faim que de manger chez toi !

Anth. Pal. XI, 402



La goutte[9]

Ô déesse qui hais les hommes sans le sou,
Qui dompte l'opulent, tu connais à merveille
La vie des bons vivants. Tu adores marcher
Avec les pieds d'autrui, et investir la jambe
Avec subtilité. Tu fais aussi grand cas
Des bons crus d'Ausonie, de tout cet attirail
Qu'un pauvre ne verra, ce pauvre que tu railles.
Et d'ailleurs, ton bonheur le plus jubilatoire,
C'est de te faufiler dans l'antre des richards.

Anth. Pal. XI, 403



La vieille belle

Peuh ! Tu peux colorer ta tignasse à l'excès :
Tu ne coloreras jamais ta vieillesse !
Rien ne pourra gonfler cette peau desséchée.
Et cette tronche, enfin, que tu nous peinturlures !
Non, je ne vois qu'un masque et non une figure.

Tu es maboule ou quoi ? Des fards, même de choix,
Ne changeront Hécube en Hélène de Troie.

Anth. Pal. XI, 408



La truie et la vertu

Ce cynique barbu et tenant un bâton
Fit une impression monstre au cours du banquet :
D'abord, il se lança dans des digressions,
En refusant tout net les mets qu'on lui offrait.
« Le ventre ne doit pas tout absoudre d'un trait ! »
Dit-il. Or, dans l'instant arriva une truie
Si bien accommodée que sa vertu s'enfuit.
Il s'en régala fort et en redemanda
Au point que l'on peut dire avec discernement
Qu'une modeste truie absout tous les serments !

Anth. Pal. XI, 410



Les cheveux et la sagesse

Muet, on croit en ta sagesse

Grâce à tes longs cheveux ;

Mais dès l'instant où tu digresses

Il ne reste plus qu'eux !

Anth. Pal. XI, 420



Contre ceux qui puent !

I

Un sorcier exorciste à l'haleine odorante

A fait fuir un démon,

Non point par la vigueur d'une incantation :

Il a juste suffi qu'il ne sente pas bon.

Anth. Pal. XI, 427

II

Jamais, ni la Chimère, ni les taureaux soufflant

Du feu – on le prétend –, ni Lemnos tout entière,

Ni la merde laissée par les folles Harpies,

Ni le pied infecté de Philoctète, non,

Rien n'égale en odeur ton corps nauséabond.

Bravo Télésilla, tu as vaincu Chimères,

Plaies gangrenées, taureaux, Harpies, oiseaux, démons.

Anth. Pal. XI, 239



Impossible !

Pourquoi lessives-tu la peau de cet Indien ?
C'est proprement crétin ! Car comment la lumière
Pourrait-elle émerger dans cette nuit austère ?

Anth. Pal. XI, 428



Ivrogne malgré lui !

Acyndine, égaré parmi les siroteurs
Se voulait de garder et raison et rigueur.
En fait, c'est lui qu'on prit pour un parfait buveur...

Anth. Pal. XI, 429



Le barbe ne fait pas le sage

Pour toi, la barbe fait le parfait philosophe :
Alors, un bouc barbu a de Platon l'étoffe.

Anth. Pal. XI, 430



Contre un boulimique

Tu manges vite mais tu cours sans te presser :
Cours donc avec ta bouche et bouffe avec les pieds !

Anth. Pal. XI, 431



Un crétin

Un idiot dévoré par des puces grouillantes
Éteint sa lampe et dit : « J'ai disparu, méchantes ! »



La voix humaine

Ô peintre, tu saisis, certes, les traits humains,
Mais tu ne peux jamais reproduire sa voix
Qui ne se fixe pas sur l'objet que tu peins.



Le portrait du cynique

Vois-tu un crâne d'œuf, une poitrine nue,
Des épaules à l'air ? Ne cherche pas longtemps !
C'est un chauve, un cynique, un sacré farfelu !



L'homme sans qualité

Mais comment se fait-il que Bytos soit enfin
Devenu orateur ? Car il parle plus mal
Que le commun des gens et raisonne moins bien
Qu'un homme très banal.



De mauvais rhéteurs

Sans même qu'on se force,
On trouvera davantage de corbeaux blancs
Et des tortues ailées qu'un rhéteur compétent

Venu de Cappadoce.

Anth. Pal. XI, 436



Sur une statue de Priape

En guise de gardien pour ces cèpes livides,

Il y a moi, Priape.

On me voit tout dressé devant un fossé vide :

C'est le vœu d'Eutychide.

Et si tu veux sauter par-dessus le grand trou,

Tu n'auras pour butin que moi, et voilà tout !

Anth. Planude. XVI, 238

Notes

[1] Ce vers rappelle Horace, *Satires* II, 2, 133.

[2] Les trois derniers vers semblent imiter une phrase du poète Euphron que nous rapporte Stobée.

[3] Cette pièce rappelle la fable ésopique du *Chêne et du Roseau*.

[4] Épigramme attribuée également à Lucillius.

[5] Épigramme attribuée également à Lucillius.

[6] Pour en faire du vinaigre !

[7] Le texte d'Homère servait d'exercices aux grammairiens.

[8] C'est une parodie du début des *Phénomènes* du poète Aratos.

[9] On sait que Lucien souffrait à la fin de sa vie de la goutte, maladie dont il se moqua dans la *Tragédie de la Goutte*.

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - Le Banquet ou les Lapithes - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS

**Bibliotheca Classica Selecta - Autres
traductions françaises sur la BCS**

**Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre
ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne
(Pseudo-Lucien) - La fin de Pérégrinus (trad. J.
Longton) - Le Banquet ou les Lapithes - La
Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Les Amis
du Mensonge ou l'Incrédule - Ménippe ou le
Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le
Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur
les salariés**

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS



LUCIEN DE SAMOSATE

La Mort de Pérégrinos



Une nouvelle traduction

par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Philippe Renault, dont *Les Belles Lettres* ont publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* préfacée par Jacqueline de Romilly (440 p.), est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*. Les *FEC* proposent déjà de

lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques, respectivement : (1) Fable et tradition ésopique ; (2) L'esclave et le précepteur. Une comparaison entre Phèdre et Babrius ; (3) Babrius, un fabuliste oublié.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Après avoir publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre *Lucien de Samosate, ou le prince du gai savoir*, une introduction générale à la vie et à l'œuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant », il a déjà confié aux *FEC* quatre traductions nouvelles de Lucien : *Le Banquet ou les Lapithes*, *La Traversée pour les Enfers ou le Tyran*, *Ménippe ou le Voyage aux Enfers* et *Les Amis du mensonge ou l'Incrédule*. On trouvera ci-dessous la traduction d'un autre dialogue.

En ce qui concerne l'*Anthologie Palatine*, Philippe Renault a donné à la *BCS* une traduction nouvelle du Livre V (= « Les épigrammes érotiques ») et du Livre XII (= « La Muse garçonnière »), œuvres qu'il a pris soin de présenter dans deux articles : *Anthologie Palatine. Deux mille ans d'Anthologie Grecque mais un chantier toujours ouvert* (*FEC* 8 - 2004) et *La Muse garçonnière, bible de l'amour grec* (*FEC* 10 - 2005).

[Note de l'éditeur - 20 novembre 2004 - 11 février 2005 - 25 novembre 2005 - 15 décembre 2005]



Plan

- Introduction

- Traduction
- Notes



Introduction



Dans ce court pamphlet dédié à son ami Cronios, Lucien nous fait le récit de la vie et de la mort édifiante - par le feu - du philosophe cynique Pérégrinos. Issu d'une famille de notables, ce dernier commença fit d'abord une incursion chez les chrétiens. Partant de ce détail biographique, Lucien en profite pour nous parler d'une communauté religieuse, alors en pleine expansion au milieu du II^e siècle de notre ère : son témoignage est fort éloquent et témoigne surtout du peu de crédit que l'auteur accorde à ce qui n'est qu'une secte parmi d'autres. En effet, il considère les chrétiens comme de pauvres naïfs bien inoffensifs. Ajoutons que cet avis n'était plus déjà unanimement partagé par les philosophes de son temps. On sait que l'ami de Lucien, Celsus, celui à qui il adresse son fameux pamphlet

contre Alexandre d'Abonotichos, voyait dans cette religion une vraie menace pour l'État romain : c'est en tout cas l'idée maîtresse de son ouvrage *Contre les Chrétiens* que nous a conservé une réfutation d'Origène. Lucien, visiblement peu intéressé par la secte, se contente d'en rire, ce qui est bien dans sa veine...

Pérégrinos fut emprisonné pour sa foi mais vite libéré par une administration romaine plutôt tolérante. Rejeté ensuite par les Chrétiens pour avoir manqué à leurs rites - il avait mangé une viande proscrite -, il revint au cynisme et se fit brûler très solennellement aux jeux olympiques de 165, immolation qui ne manque pas de nous rappeler le rituel sacrificiel identique pratiqué par Calanos à Suse en présence d'Alexandre le Grand et par Zarmaros à Athènes, au temps d'Auguste.

Écrivant peu après l'événement, ce qui permet de dater clairement son récit (165 ou 166), Lucien tient à rétablir la vérité sur ce philosophe qu'il considère comme un imposteur notoire et dont l'ardeur de la foi était à ses yeux totalement feinte.

Cependant, des critiques modernes tels que Zeller, Wilamowitz et plus près de nous Caster, font de lui un mystique sincère, soucieux de vérité, dont le suicide final justifie la valeur mystique de la quête. Beaucoup d'entre eux s'appuient sur le témoignage d'Aulu-Gelle qui brosse dans ses *Nuits attiques* [XII, 11] un portrait positif de Pérégrinos, « doux dingue » certes, mais aussi homme intègre. La soif d'honneurs et de gloire, bref la vanité, auraient été exagérées par un Lucien, trop

haineux à son égard, n'ayant en rien compris la profondeur spirituelle de ce chaman.

Il est indéniable que l'auteur fait preuve ici d'une indignation outrée, voire d'une hargne sans bornes. Nous sommes loin de l'ambiance feutrée du cercle d'Eucrate qui est au cœur des *Amis du Mensonge* où Lucien-Tychiade met un point d'honneur à respecter les propos de ses interlocuteurs, malgré leur crédulité à faire frémir. Dès qu'il pressent qu'il va s'énervier et décocher des paroles assassines, Tychiade préfère prendre congé de son hôte.

Dans ce texte, en revanche, Lucien « se lâche ». « Pourquoi tant de haine ? » dira-t-on. Ce récit a dû être écrit peu après l'immolation du philosophe - événement qui a dû agacer un auteur qui détestait toute manifestation d'irrationalité. Nous avons affaire à une œuvre d'humeur, composée sous le coup de la colère, mais qui n'est pas dénuée d'une ironie que d'aucuns qualifieront de « méprisante ».

Pourtant, Pérégrinos était un adepte du cynisme, pensée pour laquelle Lucien avait une profonde sympathie : Démonax, un de ses maîtres spirituels, était, d'ailleurs, un cynique avéré. Mais l'appartenance à telle ou telle école indiffère complètement Lucien : ce qui compte, pour lui, ce sont la mentalité du philosophe et son action : or, s'agissant de Pérégrinos, Lucien décèle, une fois de plus, une imposture à grande échelle et une escroquerie intellectuelle qui touche les masses. La dangerosité de ce philosophe de pacotille lui apparaissant évidente, il croit nécessaire d'user de « l'artillerie lourde » pour le dénoncer : il le fait si bien qu'il le déshumanise, lui donnant

le coup de grâce avec l'anecdote finale qui doit prouver sa perversité une fois pour toute. On se dit qu'il n'en fallait pas tant pour confondre un individu, plutôt médiocre et maladroit, en tout cas, n'ayant pas le génie démoniaque et la démagogie ahurissante d'Alexandre d'Abonotichos. Mais, nous l'avons dit, face à la bêtise et l'hypocrisie, Lucien est incapable de se contenir, et les arguments, même les pires, sont à prendre pourvu qu'ils « extirpent l'infâme ».



Traduction



1. Lucien à Cronios, sois heureux !

Ce pauvre Pérégrinos, pardon, Protée pour les intimes, vient aux dernières nouvelles de périr comme le Protée d'Homère [1]. Par amour pour la gloriole, on l'avait déjà vu dans toutes les formes possibles et imaginables. Or, pour finir en beauté, il s'est habillé de feu tant il est vrai qu'il brûlait déjà d'une passion ardente !

Voici donc transformé ce brave homme en un petit tas de charbon comme Empédocle. Une nuance cependant avec son illustre devancier : avant de se jeter au fond du cratère embrasé de l'Etna, ce dernier s'était prémuni contre les regards indiscrets ; lui, en revanche, s'est immolé devant la foule des badauds, escaladant solennellement les degrés d'un énorme bûcher, non sans avoir préalablement annoncé son faramineux projet aux Grecs avec une avalanche de détails et de justifications, quelques jours seulement avant son grand spectacle

2. Je t' imagine mort de rire à l'idée d'imaginer ce vieillard sénile et il me semble t'entendre : « Quelle absurdité ! Et surtout quel orgueil déplacé ! », et mille autres qualificatifs du même acabit. Mais, si c'est loin des faits que j'entends ton indignation, sache que c'est au pied du bûcher lui-même que j'ai vidé mon sac et dit tout que je pensais de cette comédie au beau milieu de spectateurs scandalisés par ma réaction, qui, pour la plupart, restaient béats d'admiration devant le numéro de ce vieil idiot. Certains, je le reconnais, s'esclaffaient devant lui. Néanmoins, à cause de mon discours, je faillis être réduit en bouilli par la meute des Cyniques, comme jadis Actéon par ses chiens, et son cousin Penthée par les Ménades.

3. Ce n'est pas la peine de te décrire le scénario. Tu connais l'artiste en question et tu devine qu'il a tout fait pour surpasser Sophocle et Eschyle. Moi, en entrant à Élis, les premiers mots que j'entendis en traversant le gymnase furent ceux d'un cynique miteux qui prononçait des mots cent fois ressassés sur la vertu, tout en crachant son venin sur les pauvres passants.

Plus tard il emprunta le chemin de Protée. Aussi vais-je m'efforcer avec objectivité de tout te rapporter de ses élucubrations. Je pense que tu en reconnaîtras le style, toi qui es déjà singulièrement blasé par les discours creux de ces bavards.

4. Voici ce qu'il disait : « D'aucuns accusent Protée d'un incommensurable amour de la gloire. Ô Gaia, ô Hélios, ô rivières et flots marins, ô salvateur Héraclès ! Protée, qui tâta douloureusement des geôles syriennes, qui légua plus de cinq mille talents à sa cité, qui fut exclu de Rome ; Protée, plus éblouissant que le soleil, et qui pourrait rivaliser avec l'Olympien lui-même ! Voilà que parce qu'il recherche dans le feu une issue à cette vie, on voit en lui un extravagant notoire ! Après tout, Héraclès n'a-t-il pas agi de la sorte ? Asclépios et Dionysos n'ont-ils pas connu les affres terribles de la foudre ? Enfin, Empédocle ne s'est-t-il pas volontairement précipité dans un cratère en fusion ? »

5. Ces propos émanent de Théagène : c'est ainsi qu'il se nomme. Moi, tout penaud, je demande à l'un de ses disciples où il veut en venir avec son feu ; je cherche à savoir ce que Protée, Héraclès et Empédocle viennent faire dans cette galère. Alors l'autre me sort ceci : « Sous peu, Protée sera aux jeux olympiques. » - Comment, répliquai-je, et pourquoi donc ? La réponse allait fuser quand le cynique en chef se mit brailler comme un dément, si bien que je ne pus rien entendre. Je fus donc condamné à écouter les salades de ce pouilleux, avec toutes les fumeuses évocations relatives à son Protée. Ne se contentant pas de le placer au niveau du

philosophe de Sinope ou de son maître Antisthène, il le proclama au-dessus de Socrate, sur un pied d'égalité avec Zeus. C'est vous dire ! Enfin, il termina sur ces mots :

6. « L'univers peut s'enorgueillir de contempler deux entités sublimes par excellence : Zeus Olympien et Protée. Le premier a jailli des mains de l'artiste Phidias ; le second a été sculpté par Dame Nature. Mais par malheur, cette grâce céleste quittera bientôt le monde des humains pour gagner le séjour des dieux sur des ailes flamboyantes : nous serons privés de sa protection, tous orphelins de lui. »

Une fois qu'il eut terminé son discours, soit dit en passant le corps inondé de sueur, il se mit à gémir avec une emphase grotesque, puis tira sur sa tignasse en prenant garde cependant d'en arracher le moindre cheveu... Puis, quelques cyniques le raccompagnèrent en feignant de le consoler de son insoutenable tristesse...

7. Mais il avait à peine achevé sa digression qu'un autre lui donna la réplique, ne laissant guère le temps à la foule émue de s'épancher dans un torrent de larmes. À son tour, ce dernier offrit sa libation sur la viande encore fumante du sacrifice. Il égaya tout le monde par sa bonne humeur et sa franchise. Que je rapporte ses premiers mots : « Maintenant que cet escroc de Théagène a conclu son verbiage par les sanglots d'Héraclite, il est normal que je commence mon discours par le rire de Démocrite. » De fait, il se remit à rire aux éclats, de sorte que, subissant la contagion, l'auditoire finit par l'imiter.

8. L'homme reprit alors la parole mais sur un ton plus grave : « Franchement, mes chers amis, qu'y a-t-il de mieux, devant ces niaiseries de vieux dingos, que de les voir se crêper le chignon au beau milieu de nous ? Vous voulez être mieux informés sur le vrai visage de cette 'grâce céleste' ? Soyez attentifs à mes propos : je sais tout de ses humeurs et de son existence. Ses compatriotes m'ont révélé les détails de sa biographie et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils en avaient disséqué tous les aspects. »

9. Ce joli bibelot, cet éblouissant rejeton de la nature, ce corps de rêve, ce Canon de Polyclète [2], était à peine sorti de la puberté qu'il couchait déjà avec une femme mariée avec laquelle il fut surpris, en pleine action, dans une ville d'Arménie. Il reçut une pluie de coups de bâton, cela va sans dire, mais il put s'échapper par le toit de la maison, avec une fourche plantée dans le cul [3]... Sur sa lancée, après qu'il eut tripoté gaillardement un joli garçon, il échappa aux foudres du gouverneur de l'Asie en payant trois mille drachmes le silence de ses parents, des gens très pauvres.

10. Inutile d'insister sur ses fredaines et ses turpitudes ; pour te dire que ce n'était encore qu'une masse de glaise informe et non pas l'œuvre sculpturale d'un artiste hors pair. Mais laisse-moi te raconter ce qu'il fit à son père. Tout le monde sait qu'il a étouffé le malheureux vieillard parce qu'il ne supportait plus de le voir se dégrader physiquement après soixante ans. Cette affaire fit tellement de bruit qu'il dut de nouveau prendre la poudre d'escampette.

S'exilant volontairement, il erra lamentablement de ville en ville.

11. C'est à cette époque qu'il décida de s'imprégner des préceptes de l'admirable religion des chrétiens : il se rendit alors en Palestine et se mêla à leurs prêtres et à leurs scribouilleurs. Que te dire de plus, sinon que ce sinistre individu leur reprocha d'être passablement infantiles. Très vite, il en fit d'obéissants écoliers, se proclama leur prophète, leur thiasarque, leur chef de synagogue [4], bref, il s'octroya tous les pouvoirs, se proposant d'analyser leurs livres saints, les décortiquant à satiété, rajoutant même des textes de son cru. Tant et si bien que les chrétiens le regardèrent comme un pontife ; il finit même par se hausser au niveau de celui que l'on avait adoré en Palestine et qui subit là-bas le supplice de la croix, coupable, aux yeux de ses semblables, d'avoir inventé de nouveaux mystères pour l'humanité.

12. Bientôt, pour cette raison, notre Protée fut jeté en prison. Or, cette épreuve allait lui offrir une aura supplémentaire et ce, pendant toute la durée de son existence : en effet, une rumeur circula selon laquelle il était capable de faire des miracles et qu'il était assoiffé de gloire. Dès lors, il ne put se contenir. Quand il fut jeté en prison, les chrétiens, émus par cette personnalité à nulle autre pareille, se mirent en quatre pour l'aider à s'évader. Mais ce fut en vain. Ses condisciples se contentèrent de lui témoigner mille hommages. Ainsi, dès l'aube, on voyait déambuler autour de sa prison un essaim de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins. Le gratin de la secte parvenait

même à partager sa cellule, après avoir graissé la patte de ses geôliers. Grâce à leur dévouement sans limite, notre faux prophète, tout en savourant de fins repas, eut le temps de s'imprégner de leurs textes sacrés. C'est alors que Pérégrinos dit le vertueux - épithète qu'il s'était lui-même attribuée - fut appelé par les chrétiens « nouveau Socrate » !

13. Et ce n'est pas tout : maintes cités d'Asie lui envoyèrent des représentants des chrétiens, des sortes d'avocats chargés de le soutenir dans sa lutte et tenter de défendre ses droits. Dans ces circonstances, ils rivalisèrent d'empressement, ne lésinant pas sur la dépense en faveur de notre homme, si bien que Pérégrinos vit affluer des flots d'argent dans sa prison et finit par amasser un bien joli pécule.

Ces pauvres chrétiens se croient immortels et s'imaginent que l'éternité les attend. Ils se moquent pas mal des supplices et se jettent avec courage dans les bras de la mort. Celui qui fut leur législateur les convainquit que tous les hommes étaient frères. Une fois convertis, ils mettent au rebut les dieux des Grecs, pour vénérer ce sophiste mis en croix dont ils suivent à la lettre les moindres préceptes. Les biens et les richesses leur font horreur, et ils partagent tout, se conformant à une tradition sans fondement doctrinal. La conséquence de ces pratiques, c'est que le premier aigrefin venu, s'introduisant parmi eux, pourvu qu'il soit un peu retors, n'a pas grand mal à s'enrichir à leurs dépens, non sans rire au fond de lui-même de la naïveté de ces gens.

14. Un jour vint, cependant, où Pérégrinos fut délivré de ses chaînes sur ordre du gouverneur

de Syrie. L'homme, fêru en diable de philosophie, ayant eu vent que ce cynique illuminé était prêt à se suicider afin d'acquérir une glorieuse renommée, lui rendit la liberté, l'estimant quant à lui innocent.

Rentré chez lui, notre homme eut la désagréable surprise de découvrir que ses concitoyens étaient dans de furieuses dispositions à son égard à la suite du meurtre de son père et qu'ils désiraient le traîner en justice. Ses biens avaient été volés pendant son absence, et il ne lui restait que quelques parcelles de terre d'une valeur d'environ quinze talents. Si l'on ajoute quelques fonds de tiroir laissés par son père, il possédait en tout et pour tout trente talents : on est loin des comptes pharaoniques de ce fou de Théagène qui estimait sa fortune à cinq mille talents ! Avec une pareille somme fabuleuse, il lui eût été possible de se payer la ville de Parion [5] et cinq cités environnantes, bien entendu avec habitants, bétails et dépendances incluses !

15. Comme on le voit, les esprits étaient montés contre lui : il allait être mis en accusation, un orateur ne tarderait pas à émerger de la foule pour le confondre. Les gens de sa cité étaient scandalisés par son forfait, et tout le monde pleurerait notre bon vieillard si atrocement assassiné. Mais Protée trouva le moyen de parer au danger mortel qui se profilait. Il rejoignit ses compatriotes, coiffé d'une effrayante tignasse, revêtu d'un pelisse miteuse, avec une besace sur le dos et un bâton à la main, comme un héros tout droit sorti d'une tragédie. C'est dans ce travestissement qu'il harangua la foule, proclamant que les biens paternels seraient

dorénavant offerts à la collectivité. Quand il eut fait cette adresse, les gens du peuple, pauvres hères sans cesse en quête de cadeaux et de largesses, s'écrièrent à tue-tête : « Vive le philosophe ! Vive notre compatriote ! Tu es désormais le rival de Diogène et de Cratès ! » Ceux qui étaient opposés à Pérégrinos restaient silencieux, sûrs qu'en évoquant le meurtre, ils risquaient d'être engloutis sous une volée de pierres.

16. Pérégrinos reprit sa vie d'errances en compagnie d'une horde de chrétiens dévoués qui lui fournirent de quoi subsister. Mais il fut surpris en train de braver un interdit de son culte d'adoption - il avait mangé, si je ne me trompe, une viande proscrite. Il fut aussitôt abandonné par ses anciens acolytes. Il connut alors la misère. Il ne tarda pas à réclamer à sa patrie la restitution des dons qu'il avait pourtant gracieusement faits auparavant. Il adressa à l'empereur une requête à cet effet, mais, de leur côté, ses concitoyens se débrouillèrent pour que sa demande restât caduque, et il fut contraint de tout laisser en état d'origine, au motif que sa « charitable » donation avait été faite en toute connaissance de cause.

17. Il entreprit alors une troisième pérégrination, en Égypte cette fois-ci, où il rencontra Agathobule qui l'instruisit dans le « métier » qu'il exerce à ce jour. Le crâne rasé, le visage maculé de boue, il se masturba en public sans la moindre gêne, chose que les Cyniques considèrent comme tout à fait naturelle. Il se fouetta - ou se fit fouetter -

le derrière avec une férule, et réalisa mille inepties de la même veine.

18. Après avoir examiné et fait siennes les pratiques de cette école, notre homme s'embarqua pour l'Italie. Dès qu'il débarqua, il se mit à insulter le tout-venant et, en particulier notre empereur, [6] car il savait que sa bonté foncière et sa tolérance le mettaient à l'abri de tout ennui. Comme il fallait s'y attendre, le prince se moqua de ces propos et resta indifférent aux insultes proférées par un philosophe de pacotille dont la profession de foi cynique, par ailleurs, autorisait de tels excès de langage. Toutefois, son toupet manifeste ne fit qu'accroître sa sulfureuse réputation. On eut beau voir surgir une troupe de cinglés, émoustillés par ses fanfaronnades, le gouverneur, homme intelligent s'il en est, voyant combien il en rajoutait dans la sottise, le fit expulser, déclarant que Rome n'avait que faire d'un freluquet prétendument philosophe. Là encore, l'exil accrut sa popularité. S'il avait été banni, disait-on, c'était simplement parce que son côté « fort en gueule » gênait les autorités. On le compara à Musonius, à Dion, à Épictète, bref à ces penseurs qui s'étaient un jour retrouvés dans la même situation[7].

19. Quand il retourna en Grèce, il critiqua acerbement les gens d'Élée et s'efforça de monter les Grecs contre Rome. Or, il y avait dans la région un homme influent d'une grande culture et d'une indéniable renommée [8], et qui, parmi tant de bienfaits rendus à ses compatriotes, avait entre autres amené l'eau jusqu'à Olympie, ce qui permettait aux spectateurs de se désaltérer et de ne pas mourir

déshydratés. Pérégrinos se mit en tête de le dénigrer vilainement, accusant notre homme d'avoir changé les Grecs en efféminés notoires. Pour notre « sage », il valait mieux mourir de soif et se laisser envahir par toutes les maladies engendrées par la sécheresse. Il vomissait ainsi sa haine contre ce notable, ce qui ne l'empêchait pas de boire en douce la même eau que les autres. En réponse à ses invectives, il faillit être lapidé. La foule se jeta sur lui, et notre téméraire philosophe échappa à une mort certaine en allant se réfugier dans le giron de Zeus Olympien...

20. À l'olympiade suivante, il prononça un discours, qu'il avait écrit quatre ans auparavant, dans lequel il vantait les mérites du concepteur de l'aqueduc et tentait de justifier sa dérobade d'antan. Mais il ne sut que lasser le peuple dont il devint la risée. Ses palinodies étaient devenues passablement poussiéreuses ; tout ce qu'il mettait en œuvre pour épater la galerie était usé jusqu'à la corde. Si son dessein était de surprendre et de mystifier, il n'y parvenait plus guère. C'est alors qu'il annonça avec force publicité une sensationnelle attraction : le bûcher. Il promit à la prochaine olympiade de prendre feu sous le regard des Grecs. C'est ainsi qu'il a imaginé mille astuces pour exalter sa grandiose mystification : il a creusé la fosse, transporté les fagots du bûcher et joué avec zèle le rôle du « grand-courageux-qui-se-sacrifie ».

21. À mon avis, l'homme n'avait nullement l'intention de mourir. S'il avait eu le désir de se suicider normalement, il n'aurait sûrement pas organisé cette désolante mascarade. Quand on

a envie de se tuer, on n'a que l'embarras du choix.

S'il désire ardemment périr comme Héraclès, qu'il nous fiche la paix, et qu'il s'en aille brûler tranquillement sur un mont boisé avec, pour Philoctète, son disciple inconditionnel Théagène. Mais non, notre homme vient à Olympie, et c'est devant un auditoire nombreux qu'il met son bûcher en scène comme au théâtre. Par Héraclès, on se dit que cette mort lui va comme un gant puisqu'il s'offre le châtiment des parricides et des athées. Mais il s'y prend bien tard : pour expier tant de forfaits, c'est dans le taureau de Phalaris qu'il devrait rôtir et non dans un brasier qui l'étouffera dès qu'il aura ouvert la bouche ! On m'a raconté maintes fois qu'il suffit de l'ouvrir pour mourir !

22. Il espère, du moins je le pense, que le fait de voir un homme brûlé vif en un lieu saint, là où nul ne peut être inhumé, restera dans toutes les mémoires. Rappelez-vous l'histoire de ce pauvre idiot [9] qui, pour rester dans toutes les mémoires, n'avait pas trouvé mieux que d'incendier le temple d'Artémis à Éphèse. C'est à une manigance du même ordre qu'on assiste avec notre cynique. Et c'est au nom d'une vanité analogue qu'il entend brûler !

23. Il croit - quel délire ! - agir pour le bien commun, pour inculquer aux hommes le dépassement de la mort et de ses souffrances. J'aimerais lui poser cette question, ainsi qu'à vous, citoyens : « Espérez-vous vraiment que le dernier des malfrats, d'accord avec ce philosophe, se moque de la mort, se fasse brûler en public, sans éprouver la terreur qu'inspire normalement un tel supplice ? » Bien entendu,

vous répondrez un « non » franc et massif. Car comment ce Protée peut-il croire être en même temps une source de sagesse pour les braves gens et un modèle pour les vicieux ?

24. Bon, admettons qu'il fasse son numéro devant des spectateurs acquis à ses idées ; mais accepteriez-vous qu'il se livre à ces horreurs sous les yeux de vos enfants ? Bien entendu, vous répondrez encore « non » . Mais c'est une question saugrenue ! Aucun de ses disciples, je vous l'affirme, ne serait disposé à suivre un tel maître à penser. Quant à moi, je n'ai que du mépris pour ce Théagène qui prétend suivre à la lettre les vertus de son Protée mais refuse de l'accompagner dans le sillage d'Héraclès : pourtant, voici venu le moment de se frayer un chemin vers le bonheur absolu en se jetant dans le brasier avec frénésie. Il ne suffit pas de posséder un attirail minable de bâton, de besace et de manteau pour réussir une bonne imitation. Non, cela ne fait courir aucun risque et tout le monde peut en faire autant. C'est l'acte final et grandiose de Protée qu'il a le devoir de copier : qu'il dresse à son tour son bûcher avec des branches vertes et qu'il endure l'asphyxie et les flammes dans la joie et la bonne humeur. Mourir par le feu n'est pas seulement réservé à Héraclès ou à Asclépios ! Quotidiennement, on y précipite les criminels pour qu'ils expient ! Alors qu'il rôtitse dans le feu !

25. Quand Héraclès prit la décision de mourir par le feu, ses douleurs physiques étaient insoutenables, on le sait. La tragédie nous rapporte que son corps était rongé par la sanglante tunique du Centaure. Mais Protée, lui, qu'est-ce qui le pousse dans les flammes ?

Cherche-t-il à prouver que son courage est à toute épreuve, à l'instar des Brahmanes ? Théagène le compare, en effet, à ces gens. Mais n'y a-t-il pas en Inde des individus aussi abrutis et vaniteux ? Qu'il les imite donc et qu'on n'en parle plus !

Un problème pourtant : selon Onésicrite, amiral d'Alexandre, qui assista au sacrifice par le feu de Calanos, ce dernier ne se jeta point dans le brasier. Une fois leur bûcher dressé, ces fanatiques s'installent à proximité et attendent plus ou moins longtemps qu'une flamme daigne les lécher. Après ils montent les degrés du bûcher avec une majesté confondante, se couchent et se font brûler sans un geste de trop. Or, dans l'acte de Protée, il n'y a rien d'héroïque : il court dans le feu et il meurt, c'est tout ! À moins qu'il n'ait l'espoir secret d'en réchapper en sautant en arrière à moitié rôti. Mais s'il installe son bûcher dans une fosse suffisamment profonde, il ne pourra guère s'en sortir.

26. On raconte aussi qu'il est sur le point de se raviser : dans ses rêves , Zeus lui aurait intimé l'ordre formel de ne point souiller un lieu qui lui est consacré. Mais j'ai envie de rassurer le dieu ; il peut dormir sur ses deux oreilles : nul olympiens ne saurait bondir de colère en apprenant qu'un Pérégrinos va périr d'une manière aussi sordide.

Notre homme ne peut plus faire marche arrière. Tous ses petits camarades cyniques le poussent avec ardeur vers les flammes, lui montent la tête et lui interdisent toute faiblesse. Ah ! si ses deux acolytes pouvaient l'accompagner dans son embrasement, ce serait œuvre de salubrité publique.

27. J'ai appris de même qu'il refuse désormais qu'on l'appelle Protée : son nouveau nom serait Phénix, vous savez, cet oiseau des Indes qui se consume quand il atteint un âge vénérable. En outre, il diffuse des oracles d'une très haute antiquité, des oracles par lesquels, son trépas consommé, il deviendrait le grand génie tutélaire de la nuit. Mais pour ma part, j'ai l'impression qu'il convoite des dédicaces de temples et qu'il aimerait qu'on lui consacrat des statues dorées à son image.

28. D'ailleurs, il se peut qu'on voie bientôt surgir des hordes de malades qui se disent guéris de leurs maux grâce à la seule évocation de son nom saint et qui prétendront avoir vu en songe ce génie nocturne. Je sais d'avance que ses disciples, ces répugnants personnages, ont l'intention de construire à l'emplacement du bûcher un sanctuaire où seront rendus des oracles : pour justifier cette institution, ils invoquent Protée, le premier du nom, celui qui était un devin de haute stature. Croyez-moi, d'ici peu, on verra des prêtres investir les lieux et valoriser fouet, brûlures et autres macérations agréables... [10] Sans compter les Mystères nocturnes, avec leurs longs cortèges où les fidèles munis de torches s'assembleront autour du bûcher sacré.

29. Je tiens d'un de mes amis un oracle que Théagène disait avoir obtenu de la Sibylle : en voici le contenu versifié [11] :

Dès que Protée, le plus célèbre des
cyniques,
Dressera son bûcher près de la basilique
Consacré au grand Zeus qui domine les cieux

Et quand il s'en ira vers l'astre
merveilleux,
J'ordonne que chacun qui marche sur la
terre,
Invoque ce maître absolu de la nuit noire
Semblable à Héraclès, divinité notoire.

**30. Ces vers, selon notre Théagène, seraient
l'œuvre de la Sibylle. Moi, je connais un autre
oracle qui me vient de Bacis [12] et qui traite
du même sujet ; mais son sens m'en paraît plus
pertinent :**

Quand le cynique, au nom changé comme son
âme,
Passera, vaniteux, du côté de la flamme,
Que les chiens, les renards, qui le suivent
de près,
Courent après ce loup épris de belle mort !
Mais si l'un d'eux, craignant Héphaïstos
trop fort,
Veut s'échapper, eh bien ! recouvrez-le de
pierres
Pour que sa vanité brise ses faux discours
Quand on le voit passer la besace remplie
De l'argent de l'usure et de son infamie,
Et que son vil esprit, au grand jour
éclatant,
Est riche dans Patras de trois fois cinq
talents.

**Que dites-vous de cela ? Cet oracle n'est-il pas
supérieur à celui de la Sibylle ? En tout cas,
le grand moment est arrivé pour Protée, lequel
doit désigner le lieu de son « évaporation » :
oui, tel est le terme pudique utilisé par ses**

merveilleux sectateurs pour évoquer sa crémation.

31. Voilà ce que déclara l'orateur. Et aussitôt, la foule de s'écrier avec une force redoublée : « Qu'on les jette dans le feu sans tarder ! Vite ! Ils ne méritent que le feu ! » Notre orateur, plié de rire, descendit ensuite de la tribune. Au même instant, Nestor-Théagène aperçut l'assistance bouillonnante de rage [13] et, d'une voix de stentor, déversa mille insanités contre son rival, un homme, ma foi, d'une grande qualité et dont je n'ai point retenu le nom. Je laissai cette potiche à ses élucubrations et j'allai tranquillement assister aux exploits des athlètes, car les Hellanodices, disait-on, se trouvaient dans le Pléthrion [14].

32. Mais que je vous raconte ce qui se déroula à Élis. Quand nous fumes arrivés à Olympie, tout l'opisthodomé [15] était envahi de gens qui, pour certains d'entre eux, condamnaient vigoureusement les desseins de Protée, tandis que d'autres applaudissaient ; il s'en fallut de peu pour que les deux clans n'en viennent aux mains. Mais la bagarre fut évitée de justesse par notre chaman accompagné de sa clique, non loin de l'endroit où s'exercent les hérauts. Parlant de lui-même, il dressa le bilan de sa vie, de ses misères, et évoqua le long martyre que fut pour lui son itinéraire philosophique. Mais que cela fut longuet ! Pour ma part, je ne pus en entendre que quelques bribes tant il y avait de monde autour de lui. Manquant de me faire étouffer par la cohue, je partis en souhaitant bonne chance à ce penseur en train de prononcer son éloge funèbre.

33. Il dit à peu près qu'il désirait un trépas en or pour terminer une vie qui fut en or ! Qu'après avoir eu l'existence d'Héraclès, il devait logiquement périr de la même façon que lui, en se volatilissant dans les airs. « Mon but en mourant ainsi, se justifiait-il, est d'aider mes semblables en leur inculquant le mépris de la mort : tous les hommes se doivent d'être de nouveaux Philoctètes. » À l'écoute de ces fariboles, les plus décérébrés parmi son public s'effondrèrent en larmes et lui lancèrent : « Non, demeure pour le bonheur de tous les Grecs ! » Mais d'autres voix, plus discordantes, s'écriaient : « Dépêche-toi ! Qu'on en finisse ! », ce qui jeta le trouble dans l'esprit de notre canaille car, il faut bien en convenir, il espérait dans son for intérieur qu'on le supplierait de renoncer à son projet et qu'on l'exhorterait à vivre. Or, ce « Qu'on en finisse ! », en tombant lourdement sur son nez, le rendit soudain tout pâlichon - et Dieu sait si sa mine avait déjà pris une couleur livide -, le faisant claquer des dents et lui coupant le sifflet.

34. Pendant ce temps, moi, tu l'imagines, je me tordais de rire car je n'avais aucune envie de m'attendrir sur le sort d'un homme aussi futile dont la vanité atteignait les limites du supportable. Comme il était escorté par une foule de badauds, son orgueil démesuré eut de quoi s'épancher. Mais ne savait-il pas, ce pauvre fou, que les gens condamnés à être crucifiés ont eux aussi une petite cour d'insatiables curieux ?

35. Les compétitions olympiques touchaient à leur fin : elles furent, je te l'avoue, les plus

magnifiques auxquelles il me fut donné assister, moi qui, pourtant, en avais déjà connu quatre auparavant. Or, il y avait pénurie de moyens de transport, si bien que je fus contraint de rester à Olympie plus longtemps que prévu. Protée, qui ne cessait de remettre à plus tard son immolation, annonça enfin que le spectacle aurait lieu la nuit suivante. Un ami vint me chercher en pleine nuit, et je me rendis directement à Harpiné [16] où le bûcher avait été dressé. Nous nous trouvions à environ vingt stades d'Olympie, au-dessous de l'hippodrome, vers l'orient. À notre arrivée, nous vîmes le bûcher au fond de la fosse, et des torches étaient prêtes à s'embraser.

36. La lune se leva - elle aussi était toute en émoi à l'idée d'un tel exploit. Protée arriva dans son habit de tous les jours, accompagné par les pontes de la gent cynique, en particulier ce natif de Patras, qui jouait brillamment les seconds rôles en portant le flambeau. Protée, lui aussi, en tenait un. Une fois arrivés au bûcher, ses camarades se chargèrent d'y mettre le feu. Aussitôt, ce bois d'une sécheresse extrême s'enflamma et un feu gigantesque s'éleva vers le ciel. Maintenant, mon cher, écoute-moi de toutes tes oreilles : Protée jeta sa besace, sa massue d'Héraclès et ôta sa pelisse, ne gardant plus qu'une sorte de tunique malpropre. Ensuite, il réclama de l'encens pour l'offrir au feu. On lui obéit et il la jeta donc ; puis le front vers le midi - le midi est important dans notre tragédie - il déclara : « Ô Mânes de mes parents, acceptez votre enfant de tout votre cœur ! » Et il se jeta au milieu de l'imposant brasier...

37. J'entends d'ici tes éclats de rire, cher Cronios, à l'idée d'un tel final. Quand il pria les mânes de sa mère, je n'eus personnellement aucune réaction. En revanche, quand il invoqua ceux de son père, je ne pus me retenir de ricaner, la chose étant pour le moins cocasse quand on sait ce qu'il advint du pauvre vieillard tué jadis par les soins vigilants de son propre fils. Parlons maintenant des cyniques : ils formaient un cercle autour du bûcher, arborant un visage impassible, leur regard entièrement fixé sur les flammes, voulant par leur mutisme signifier leur souffrance incommensurable. Moi, je ne pus plus longtemps garder la tête froide devant une pareille pantalonnade et je m'écriai : « Fichons le camp d'ici, nous sommes tous complètement fous ! Ce n'est pas très joli de contempler ainsi le spectacle d'une vieille peau en train de se consumer, et de supporter en plus cette odeur infecte ! Qu'est-ce que vous attendez en fin de compte ? Qu'un peintre immortalise la scène comme celle des derniers instants de Socrate ? » Tous furent outrés par mes réflexions sacrilèges et m'adressèrent mille injures. J'en vis même qui levaient leur bâton contre moi. Mais je feignis de les jeter tout droit dans la fournaise, si bien qu'ils en revinrent à de meilleurs sentiments.

38. Quittant les lieux, je méditai sur la puissance tyrannique de l'amour immodéré de la gloire : nul n'en est épargné, pas même les êtres les plus dignes, et à plus forte raison cette espèce de fou qui ne vécut que pour satisfaire ses lubies et que le feu châtia comme il le méritait.

39. Sur ma route, je rencontrai maintes personnes qui se déversaient en foule jusqu'au bûcher. Certains pensaient que Protée était encore de ce monde, une rumeur affirmant qu'il prendrait le temps de faire une dernière invocation au soleil, à l'instar des Brahmanes. Mais quand je leur annonçai que la fête était finie, beaucoup rebroussèrent chemin. Il s'en trouva cependant quelques-uns pour continuer, moins soucieux d'assister à l'immolation que de recueillir pieusement les reliques de la victime. Je fus alors assailli, mon ami, de questions, car ces badauds voulaient connaître dans ses détails les plus infimes toutes les étapes du spectacle. Aux hommes un peu sensés, je livrais bien entendu la vérité toute nue, mais pour ces ballots qui gobent jusqu'à la moindre ineptie, je me permettais d'ajouter quelques allusions de mon cru : affirmant, par exemple, qu'au moment où le bûcher brillait de son plus vif éclat, et que Protée venait de s'y précipiter, la terre avait miraculeusement tremblé dans un grondement effroyable, et que du feu avait surgi un vautour qui s'était mis à tournoyer dans le ciel et à parler comme un humain : « Je laisse la terre, et je me dresse vers l'Olympe. » Mes auditeurs en étaient abasourdis au point que, tombant à mes genoux, ils me demandaient si l'oiseau était parti vers l'Orient ou vers l'Occident, à quoi je répondis ce qui me passait par la tête, cela va sans dire !

40. Parvenu à l'assemblée, je fus interpellé par un vieillard chenu. Ses cheveux blancs et sa barbe fournie lui donnaient un port des plus solennels. Il m'entretint de Protée, prétendant qu'après sa crémation, il lui était apparu, dans

une robe immaculée, se promenant joyeusement sous le Portique des sept Échos [17], le front ceint d'une couronne d'olivier. Il ajouta même l'histoire - que j'avais inventée pour me moquer de tous ces toqués - de ce vautour que de ses yeux, il avait vu jaillir des flammes...

41. Imagine combien ce martyr va donner lieu à tous les miracles possibles : abeilles et grillons vont se dégoûter les pattes jusque vers ces lieux sacrés, des corneilles vont s'y poser comme sur le tombeau d'Hésiode. Je m'attends à ce que les Éliens érigent des statues à l'image de ce fou [18] : plus généralement, je crois que les Grecs agiront dans le même esprit, si je me fie aux dernières informations dont je dispose. Car le bruit court selon lequel notre Protée a griffonné une infinité de missives à destination des grandes cités, leur envoyant son testament accompagné de mille conseils et recommandations. Ses disciples sont chargés de distribuer ce sinistre courrier d'outre-tombe.

42. Tel fut donc le destin de ce misérable Protée. Pour faire vite, je dirai que la vérité n'était pas l'essentiel de son message : ses propos comme ses actes étaient guidés par son envie de devenir coûte que coûte un homme célèbre, adulé par la multitude. Il fut tellement tenaillé par sa vanité débridée qu'il en devint assez fou pour se faire griller, à seule fin d'assouvir cette soif insatiable. Mais, en se suicidant, il se condamnait à ne jamais profiter de l'adoration populaire.

43. Je vais finir mon récit par une petite anecdote qui ne devrait manquer de t'égayer. Je t'ai avoué, il y a longtemps déjà, que j'avais

fait un bout de chemin jusqu'en Troade avec Protée, à mon retour de Syrie. Afin de se distraire, au cours de cette rude croisière, il s'était entiché d'un mioche assez gracieux auquel il inculquait quelques idéaux propres aux cyniques : en fait, c'était son Alcibiade... En mer Égée, il fut saisi, une nuit, par une peur panique, les flots s'étant soulevés avec brutalité. Et ce sage, ce philosophe qui prêchait gravement devant les foules le mépris souverain de la mort, se mit à pleurnicher comme une mauviette.

44. Peu de temps avant sa crémation, neuf jours exactement, si je ne me trompe, ayant trop mangé, il vomit son repas, pris de fièvre. Le médecin Alexandre, qu'on avait appelé, le vit se rouler par terre, notre pauvre petit ne pouvant supporter sa douleur. Il réclamait de l'eau à cor et à cri, comme un enfant gâté ! Le médecin refusa : lui qui désirait tellement mettre fin à sa vie avait trouvé l'occasion idéale pour rejoindre la mort qui venait de lui ouvrir toutes grandes ses portes ; pas besoin de bûcher ! Ce à quoi Protée rétorqua qu'il n'était point dans son intention de mourir d'une maladie banale comme le commun des mortels.

45. C'est Alexandre lui-même qui m'a rapporté ces faits. Apprends que je vis Protée quelques jours avant sa mort, occupé à se mettre des gouttes dans les yeux car il souffrait au point de pleurer violemment. Comprends-tu la raison d'un semblable traitement ? Éaque [19] ne reçoit pas les myopes. Nous touchons ici à l'histoire du brigand qui, sur le point d'être crucifié, se préoccupe de bander son doigt endolori !

À ton avis, comment Démocrite aurait-il jugé cet homme-là ? Je pense qu'il aurait ri aux éclats et c'est tout ce qu'il mérite assurément. Mais aurait-il trouvé, devant tant d'inepties, assez de rires au fond de lui-même pour se soulager pleinement ? Ce n'est pas sûr ! Allez, mon doux ami, ris en toute liberté et moque-toi surtout de ses admirateurs !



Temple de Zeus à
Olympie



Notes

[1] Cf. *Odyssée* 4, 417 ; Virgile, *Géorgiques* 4, 406. Apollonios de Tyane

se faisait aussi appeler Protée. [Retour au texte]

[2] On sait que Polyclète dans un ouvrage intitulé *Le Canon* institua les normes de la beauté masculine dont sa statue du *Doryphore* est la plus belle illustration. [Retour au texte]

[3] Cf. Aristophane, *Les Nuées* 1079. C'était le châtiment réservé aux adultères. [Retour au texte]

[4] Lucien semble faire une confusion entre la religion juive et celle des Chrétiens. [Retour au texte]

[5] Colonie de Milésiens, sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque, aujourd'hui Camanar. [Retour au texte]

[6] Antonin le Pieux. [Retour au texte]

[7] L'empereur Domitien, par un édit, chassa de Rome tous les philosophes. Les plus célèbres victimes de cette proscription furent Rusticus, philosophe stoïcien, qui avait été disciple de Plutarque, Sénécion et Hermogène de Tarse, auteur d'une histoire dans laquelle Domitien se crut désigné sous un nom supposé. Il le fit mourir, ainsi que Rusticus et Sénécion, et fit crucifier les libraires qui vendaient cet ouvrage. Épictète, Télésinus, Artémidore, Musonius Refus, Dion Chrysostome, dont les textes sont parvenus jusqu'à nous, furent également proscrits. Ces philosophes se retirèrent en Gaule ou en Libye, et Dion dans le pays des Gètes. [Retour au texte]

[8] Il s'agit d'Hérode Atticus. À Athènes, ce fameux évergète construisit l'Odéon, au sud de l'Acropole. À Olympie, il fit édifier un aqueduc qui amenait l'eau de l'Alphée jusqu'au nymphée situé sur la Terrasse dite « des Trésors », superbe monument qui était décoré de marbre polychrome. [Retour au texte]

[9] Érostrate incendia l'Artémision d'Éphèse en 356 av. J.-C., le jour même de la naissance d'Alexandre. Son nom n'est pas mentionné par Lucien et pour cause : les Éphésiens avaient interdit de le prononcer sous peine d'être maudit. Mais l'historien Théopompe, défiant cette superstition, leva l'interdit et le révéla à ses lecteurs. [Retour au texte]

[10] Ces sévices corporels étaient monnaie courante dans de nombreux cultes orientaux. Dans *Lucius ou l'Âne*, Lucien décrit sans doute avec réalisme les pratiques sanglantes des prêtres d'Atargatis qui se tailladaient des parties du corps avec leurs couteaux. [Retour au texte]

[11] Parodie des *Chevaliers* d'Aristophane. [Retour au texte]

[12] C'était un fameux devin grec très apprécié, originaire de Béotie. [Retour au texte]

[13] Cf. *Iliade* 14, 1. [Retour au texte]

[14] Le Pléthrion, du mot *plyron*, « arpent », était un endroit du Gymnase d'Olympie, où les athlètes venaient

s'exercer dix mois avant les compétitions. [Retour au texte]

[15] Portique placé juste derrière le temple de Zeus Olympien. C'était un lieu de réunion. [Retour au texte]

[16] Cité d'Élide, près du fleuve Harpinatès. [Retour au texte]

[17] Ainsi nommé car il répétait un son jusqu'à sept fois. [Retour au texte]

[18] On sait que la cité de Parion, patrie de Pérégrinos, fit dresser des statues de son « illustre » philosophe et finit même par se doter d'un sanctuaire oraculaire. [Retour au texte]

[19] Éaque est ici considéré comme le portier des Enfers même si sa fonction véritable est plutôt celle de juge des morts. [Retour au texte]



Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Le Banquet ou les Lapithes - La Traversée pour les Enfers ou le

Tyran - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - Ménippe ou
le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le
Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les
salariés

Bibliotheca Classica Selecta - UCL (FLTR)

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - Le Banquet ou les Lapithes - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS



LUCIEN DE SAMOSATE

La Traversée pour les Enfers *ou le Tyran*



Une nouvelle traduction

par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Philippe Renault, dont *Les Belles Lettres* ont publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* (préfacée par Jacqueline de Romilly (440 p.)), est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*. Les *FEC* proposent déjà de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques, respectivement : (1) Fable et tradition ésopique ; (2) L'esclave et le précepteur. Une comparaison entre Phèdre et Babrius ; (3) Babrius, un fabuliste oublié.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Il a publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre Lucien de Samosate, ou le prince du gai savoir, une introduction générale à la vie et à l'oeuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant ». Il a aussi donné à la *BCS* la traduction nouvelle de quatre autres dialogues : Le Banquet ou les Lapithes ; Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule ; Ménippe ou le Voyage aux Enfers, et La Mort de Pérégrinos.

En ce qui concerne l'Anthologie Palatine, Philippe Renault a donné à la *BCS* une traduction nouvelle du Livre V (= « Les épigrammes érotiques ») et du Livre XII (= « La Muse garçonnière »), oeuvres qu'il a pris soin de présenter dans deux articles : Anthologie Palatine. Deux mille ans d'Anthologie Grecque mais un chantier toujours ouvert (*FEC* 8 - 2004) et La Muse garçonnière, bible de l'amour grec (*FEC* 10 - 2005).



Introduction

Cette *Traversée pour les Enfers* est un dialogue ménippé que l'on date généralement de 165/166 en raison des allusions relatives aux guerres Parthiques, dans lesquelles était engagé Lucius Vérus, ami de Lucien.

L'œuvre se veut divertissante et nous présente une galerie de personnages tonitruants et pleins de verve, ce que permettait justement le genre ménippé. C'est aussi un texte moral dont le ton est nettement cynique.

Les personnages sont typés et comparables à ceux qui peuplent le théâtre de Ménandre : il y a Clotho, une des Moires, sorte de « préposée à l'accueil » au sein des Enfers, une « administrative » pointilleuse qui aime le travail bien fait, Rhadamante, le juge incorruptible des morts, Charon le batelier funèbre, homme sans états d'âme, surtout préoccupé à ce que les passagers de son navire arrivent à l'heure et effectuent convenablement le péage de la traversée ; il y a surtout les trois morts qui se partagent « la vedette » de cette saynète : Cyniscos, le philosophe cynique, modèle de vertu, mais aussi homme de conviction et de caractère, révolté par l'injustice, et qui n'hésite pas pour cela à dénoncer les méchants ; le savetier Mycille, homme simple et droit, pauvre et bon ; enfin l'« affreux » de service en la personne du tyran Mégapenthès, sur lequel Lucien a déversé toutes les ignominies possibles et imaginables : cruauté, rouerie, poltronnerie, perversion etc. Nous avons presque affaire à un cas

pathologique ! Évidemment, cette canaille subit à la fin de l'ouvrage le châtement qui est à la mesure de ses crimes.

Dans ce récit, le style mi-comique, mi-tragique de Lucien fait mouche et les emprunts aux grands auteurs, ainsi que les références aux légendes, y sont nombreuses mais bien intégrés à l'ensemble. L'auteur y exprime l'idée que la mort égalisatrice – un point sur lequel il insiste régulièrement dans son œuvre – remet les « pendules à l'heure ». Certes, tout cela peut sembler manichéen dans ses jugements tranchés (le pauvre gentil et le tyran mauvais) mais le récit, bien mené, efficace, ne connaît aucune rupture de rythme, comme c'est souvent le cas chez Lucien, maître dans l'art de captiver son lecteur.



Traduction

CHARON



1. Alors, Clotho, depuis un bout de temps, mon navire est prêt à affronter le large [1] ! La sentine est vidée, le mât est dressé, on a mis les voiles, les rames sont bien fixées sur leurs courroies. Alors,

qu'attend-on pour partir ? Ah ! C'est encore Hermès qui est en retard ! Pourtant, il devrait être là depuis longtemps, celui-là ! Regarde-moi ça ! Personne dans ma barque ! Dire que j'aurais pu faire au moins trois voyages aujourd'hui ! C'est le soir et pas la plus petite obole ! Hadès va me traiter de fainéant, alors que je ne suis pas responsable de la situation. Ce convoyeur des morts – un brave garçon, par ailleurs – a dû boire l'eau de Léthé : de fait, il a complètement oublié de revenir parmi nous. En ce moment, je parie qu'il s'exerce avec les beaux garçons ou qu'il joue de la lyre, à moins qu'il ne lise un discours en étalant son savoir-faire. Peut-être se livre-t-il aussi à quelques resquillages ? C'est qu'il est doué pour ça, le bougre ! [2] Bref, il n'en fait qu'à sa tête ! Pourtant, il fait à moitié partie de notre association.

CLOTHO

2. Zeus a dû lui confier une mission spéciale dans le ciel. Tu sais qu'il est son maître.

CHARON

Oui, mais il n'a pas le droit d'abuser d'un bien appartenant à la collectivité. Est-ce que nous le brimons, nous, quand c'est l'heure de la pause ? Oh ! j'ai compris la raison de son retard : ici, il doit subir les asphodèles, les libations, les galettes, les offrandes aux morts et par-dessus le marché, la grisaille, la purée de poix, le noir complet. Là-haut, tout est plus avenant et le nectar et l'ambroisie coulent à flot. Je comprends que notre ami veuille prolonger son séjour chez les dieux. En fait, il s'est enfui, pareil à un prisonnier qui s'évade de prison. Pour redescendre, c'est autre chose : il prend son temps car, pour lui, c'est un supplice que de revenir.

CLOTHO

3. Cesse de râler, Charon ! Tiens, regarde là-bas, il arrive avec son lot de morts. Il les mène à la baguette comme si c'était un troupeau de chèvres. Mais que vois-je ? L'un d'eux est garrotté et un autre ne cesse de rire. J'en vois un qui porte une besace sur le dos et s'appuie sur un bâton [3] : il n'a pas l'air commode et il pousse violemment toute la troupe. Quant à Hermès, il est en eau, il a les pieds crasseux, il est essoufflé aussi. (à Hermès) Explique-moi Hermès ! Pourquoi tant de précipitation ? Tu as l'air épuisé.

HERMÈS

J'ai dû courir après cette canaille qui voulait s'enfuir : à cause de lui, j'ai failli rater le bateau.

CLOTHO

Qui est-ce ? Pourquoi voulait-il s'échapper ?

HERMÈS

À mon avis, il aurait préféré rester en vie. Si j'en crois ses grognements, ses plaintes continuelles, ce doit être un de ces rois ou de ces tyrans, car il dit regretter son bonheur d'antan.

CLOTHO

Ce niais voulait s'échapper en croyant qu'il allait ressusciter. Ne sait-il pas que le fil qu'on lui a concocté est maintenant brisé ?

HERMÈS

4. Il voulait nous quitter. Sans ce brave homme muni de son bâton, et que je dois le remercier, puisqu'il m'aida à le rattraper et à le ligoter, je crois qu'il aurait disparu pour de bon. Depuis qu'Atropos nous l'a livré, il n'a pas cessé de gigoter et de se cabrer, les deux pieds appuyés sur le sol pour nous empêcher de le faire marcher normalement : par moment, il me suppliait de le relâcher, rien qu'un bref instant, me faisant miroiter des récompenses extraordinaires si je cédaï à son caprice. Comme à mon habitude, je suis resté de marbre, car il me réclamait une chose irréalisable. Arrivés au portail des Enfers, tandis que je comptabilisais mes défunts à Éaque [4], et que celui-ci vérifiait la justesse de mon compte à partir d'un papier officiel que ta sœur lui avait donné, voilà que cet excité échappe à ma vigilance et disparaît dans la nature. Il va de soi qu'un mort de la liste d'Éaque était manquant. Ce dernier, fort mécontent, me dit : « N'essaie pas, Hermès, de me faire un de tes mauvais tours : gardes tes plaisanteries pour les hauteurs célestes ! Le domaine des morts ne souffre aucune inexactitude et on ne peut rien lui cacher. Mon papier indique mille quatre gens décédés : or, devant moi, je n'en ai que mille trois ; à moins qu'Atropos se soit trompé dans ses comptes ! » À ces mots, je commençai à m'énerver, puis, soudain, me rappelai l'énergumène de tout à l'heure. Aussitôt, je me mis à regarder de tous côtés pour le retrouver : hélas, nulle trace de l'aigrefin. Je compris qu'il m'avait faussé compagnie. Je décidai alors de courir sur le chemin qui mène à la clarté du jour. Le brave homme dont je t'ai parlé fit comme moi, et nous partîmes ensemble à la poursuite de l'évadé, tels des coureurs olympiques. Nous finîmes par le rattraper alors qu'il avait déjà atteint le Ténare. Ce filou avait failli réussir son évasion.

CLOTHO

5. Charon, dire qu'on accusait Hermès de paresse !

CHARON

Partons ! Nous avons suffisamment perdu de temps.

CLOTHO

C'est vrai. En route ! Moi, avec mon registre en main, près de l'échelle, je vais contrôler nos passagers : nom, adresse, cause du décès. Toi, Hermès, aligne-les bien ! D'abord, commençons par les bébés : eux, ils ne peuvent rien me déclarer.

HERMÈS

Tiens, mon batelier, il y a en trois cents et j'ai inclus dans le lot les enfants abandonnés.

CHARON

Fichtre, la prise est superbe : voilà des morts d'une fraîcheur exquise.

HERMÈS

Veux-tu que, dans la foulée, Clotho, nous mettions dans le même sac les morts qui n'ont eu droit à aucune larme ?

CLOTHO

Tu veux parler des vieillards ? Tu as raison ! À quoi bon me compliquer la vie avec tout ce qui est vieux comme Hérode [5] !

Les sexagénaires et plus, venez un peu par ici ! Mais ils m'entendent rien, ils sont sourds comme des pots : c'est l'âge ! Hermès, je crois que tu dois les prendre à bras le corps et les porter jusqu'à l'embarcation.

HERMÈS

En voilà trois cent quatre-vingt-dix-huit, tous ratatinés : on les a vendangés en temps et en heure.

CHARON

Par Zeus ! Ce sont des raisins secs !

CLOTHO

6. Hermès, amène ceux qui sont morts à la suite de leurs blessures ! (*Aux morts*) Dites-moi, vous, comment la mort vous a-t-elle menés en ces lieux ? Ou plutôt non, je vais m'informer par moi-même : j'ai ma petite liste. Voyons, voyons ! Hier, à la guerre, il a dû en tomber quatre-vingt-quatre en Médie. Gobarès, fils d'Oxyartès, était du nombre [6].

HERMÈS

Exact !

CLOTHO

Il y en a sept qui sont morts pour motif amoureux et, parmi eux, ce philosophe de Théagène [7] qui s'est tué pour une courtisane de Mégare.

HERMÈS

Ils sont près de toi.

CLOTHO

Mais où sont passés ceux qui se sont tués pendant qu'ils tentaient de prendre le pouvoir ?

HERMÈS

Ici aussi.

CLOTHO

Et celui qui a été massacré par sa femme et son amant !

HERMÈS

Près de toi.

CLOTHO

Maintenant, je veux voir les hommes qui ont été jugés et condamnés : les crucifiés et les empalés. Où sont les seize malheureux qui se sont faits tués par des bandits ? Montre-les moi, Hermès !

HERMÈS

Ils sont là, tous en très mauvais état. Désires-tu que je t'amène les femmes ?

CLOTHO

Oui ! Amène également les naufragés : ils ont péri dans le même bateau et de la même manière. Et si tu peux, joins à eux les personnes mortes de fièvre.

7. Mais où est le philosophe Cyniscos ?

HERMÈS

Au repas d'Hécate, Il n'a pas survécu à l'absorption d'un œuf sacré et d'une seiche crue [8] ?

CYNISCOS

Je suis près de toi depuis un certain temps, ma jolie ! Comment ai-je pu vivre là-haut autant de temps ? Mazette, il devait y avoir une bonne épaisseur de fil sur le fuseau. Pourtant, Dieu sait si j'ai tenté maintes fois de le couper, ce fil. Mais il était incassable.

CLOTHO

Il fallait bien que je te laisse sur terre pour juger et réparer les erreurs humaines. Embarque-toi désormais ! Je te souhaite un bon voyage.

CYNISCOS

Un instant, par Zeus ! Fais monter d'abord ce lascar ligoté de la tête aux pieds car je crains qu'il ne te fasse fléchir avec ses simagrées.

CLOTHO

8. Qui est-ce ?

HERMÈS

C'est Mégapenthès [9], fils de Lacyde, tyran de son état.

CLOTHO

Plus vite que ça ! Entre là-dedans !

MÉGAPENTHÈS

Non, par pitié, ô majestueuse Clotho ! Laisse-moi remonter là-haut, rien qu'un tout petit moment ! Je te promets ensuite de revenir sans me faire tirer l'oreille.

CLOTHO

Pourquoi tiens-tu tellement à revoir le ciel ?

MÉGAPENTHÈS

Autorise-moi à mettre la dernière main à mon palais : les travaux sont presque terminés [10].

CLOTHO

Tu te moques de moi. Entre dans le bateau !

MÉGAPENTHÈS

Belle Moire, un instant, un minuscule instant. Laisse-moi juste une journée, le temps que je discute avec mon épouse et que je lui révèle l'endroit où j'ai enfoui un merveilleux trésor.

CLOTHO

Non, j'ai décidé une fois pour toutes que tu n'aurais aucune faveur.

MÉGAPENTHÈS

Tant de richesses perdues à jamais !

CLOTHO

Sûrement pas, je te rassure ! Mégaclês, ton cousin, va sous peu s'en emparer !

MÉGAPENTHÈS

Horreur ! J'aurais dû l'éliminer avant de mourir.

CLOTHO

C'est quand même lui qui va jouir de ton trésor. En outre, il va te survivre plus de quarante ans et bien profiter de ton harem, de tes habits et, bien sûr, de ton or.

MÉGAPENTHÈS

C'est injuste, Clotho, d'offrir tous mes biens à mes ennemis mortels.

CLOTHO

N'as-tu pas, toi aussi volé la fortune de Cydimaque, que tu as assassiné, et dont tu as égorgé les enfants, alors qu'il respirait encore.

MÉGAPENTHÈS

Il n'empêche que cette fortune m'appartenait depuis lors.

CLOTHO

C'est fini : ton temps de jouissance a bel et bien expiré.

MÉGAPENTHÈS

9. Ecoute, chère Clotho, j'ai un mot à te dire, mais je dois le faire en catimini. (*aux autres*) Voulez-vous bien ficher le camp ! (*à Clotho*) Si tu me laisses m'enfuir, je te donnerai mille talents d'or [11].

CLOTHO

Misérable ! Tu es donc à ce point obsédé par l'argent ?

MÉGAPENTHÈS

Bon, je te refile deux cratères que j'ai volés à Cléocrite que, par ailleurs, j'ai assassiné après le vol... Sache que chacun d'eux pèsent cent talents d'or.

CLOTHO

Emparez-vous de lui car il n'entrera jamais à bord de son propre chef.

MÉGAPENTHÈS

Pitié ! Mes murailles, mon arsenal militaire ne sont pas achevés. Cinq jours de vie, c'est tout, m'auraient suffi pour en venir à bout.

CLOTHO

Ne te fais pas de souci pour ça : c'est un autre qui la terminera ta muraille.

MÉGAPENTHÈS

Je vais te faire une autre proposition, plus acceptable, je te le promets.

CLOTHO

Quelle est-elle ?

MÉGAPENTHÈS

Juste un petit lambeau d'existence, pas plus, le temps de soumettre les citoyens de Piside [12], de lever un tribut aux Lydiens, de dresser un mausolée qui soulignera les hauts faits de mon règne en vue de la postérité.

CLOTHO

Tout doux, mon vieux ! Tu me demandes de rallonger ta vie d'au moins vingt ans ?

MÉGAPENTHÈS

10. Si tu veux, je t'offrirai une garantie pour te convaincre de mon retour dans les délais prévus. Je te donne la caution de mon fils adoré : oui, je te le livre comme otage.

CLOTHO

Espèce de monstre, ton propre fils ! Dire que tu criais bien fort ton désir de le voir te survivre !

MÉGAPENTHÈS

C'était hier ! Aujourd'hui, mon intérêt me dicte d'autres desseins.

CLOTHO

De toutes façons, ton fils va se retrouver très vite parmi nous, puisque le nouveau roi va se charger de le faire disparaître.

MÉGAPENTHÈS

11. Moire, ne dis pas non à cette unique requête.

CLOTHO

Quoi encore ?

MÉGAPENTHÈS

Qu'arrivera-t-il après mon trépas ?

CLOTHO

Écoute-moi et souffre ! Voilà : sache que ton esclave, Midas, deviendra le nouvel époux de ta femme. Il est vrai qu'il était son amant depuis longtemps.

MÉGAPENTHÈS

Le misérable ! Et c'est moi-même qui l'ai affranchi sous la pression de mon épouse.

CLOTHO

Quant à ta fille, elle fera office de concubine royale. En outre, tes effigies seront mises à terre et offertes à la risée de ton peuple.

MÉGAPENTHÈS

N'y aura-t-il pas un ami fidèle pour me défendre contre ces infamies ?

CLOTHO

Tu avais des amis, toi ? Sincèrement, pour quel motif aurais-tu pu en avoir ? Tous ceux qui courbaient l'échine devant toi, qui semblaient subjugués par tes paroles, tous ces gens se conduisaient ainsi par peur ou par espoir de plaire. Ils n'étaient liés qu'avec ta seule puissance et n'agissaient que par opportunisme.

MÉGAPENTHÈS

Malgré tout, lors des banquets, ils me portaient des toasts en me souhaitant bruyamment du bonheur ; ils juraient aussi de se sacrifier pour moi. En un mot, j'étais leur référence.

CLOTHO

C'est aussi chez l'un de tes bons amis que tu es passé de vie à trépas. C'était hier au cours d'un festin. L'ami t'a tendu la coupe qui t'a précipité jusqu'ici.

MÉGAPENTHÈS

Je comprends maintenant : ce vin avait un goût amer. Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

CLOTHO

Assez de questions, il faut partir.

MÉGAPENTHÈS

12. Une chose me turlupine. Rien que pour cette chose, Clotho, je désirerais voir une dernière fois la lumière du jour, l'espace de quelques instants.

CLOTHO

Qu'est-ce donc ? Cela me paraît très pressant.

MÉGAPENTHÈS

Quand Carion, mon esclave, fit le constat de mon décès, il pénétra dans la chambre où mon corps avait été déposé. Personne ne me veillait. Carion introduisit ma maîtresse Glycérion que ce coquin fréquentait depuis un bon bout de temps ; il referma la porte puis la culbuta. Après avoir donné libre cours à ses pulsions, il me dévisagea et déversa sa bile sur mon corps : « Charogne, cria-t-il, tu m'en as donné des coups alors que je n'avais rien fait. » À ces mots, il m'arracha les poils de la barbe, me frappa et me cracha sur la poitrine. « Sois maudit à jamais ! » me lança-t-il et il sortit. J'étais dans une rage folle, tu penses, mais je ne pus le prendre à partie puisque j'étais déjà glacial. Quant à l'autre chipie, dès qu'elle entendit la rumeur des gens qui arrivaient, elle frotta ses yeux avec de la salive pour simuler des larmes. Puis elle éclata en sanglots, poussant des cris aigus, et prononçant mon nom. Ces deux misérables, si je les avais sous la main...

CLOTHO

13. Tu as fini de menacer ? Il est temps que tu passes en jugement.

MÉGAPENTHÈS

Nul n'osera voter contre un tyran.

CLOTHO

Certes, contre un tyran, c'est impossible, mais contre un mort, il y a Rhadamanthe. Tu vas tâter de sa justice : sa sentence est juste et il prononce toujours le verdict approprié. Bon, on ne peut plus attendre.

MÉGAPENTHÈS

Transforme-moi en homme du commun, Moire, fais de moi un pauvre hère, un esclave même, au lieu du roi de jadis, pourvu que je puisse revivre [13] !

CLOTHO

Holà, l'homme au bâton ? Avec Hermès, prenez-moi ça par les pieds car, à ce train-là, il n'entrera jamais.

HERMES

Allez, le fugueur ! Maintiens-le fermement, Charon, et pour plus de sécurité...

CLOTHO

Pas de problème : on va le saucissonner sur le mât.

MÉGAPENTHÈS

Il serait inconvenant que je ne sois pas assis à la place d'honneur.

CLOTHO

Et pourquoi ça ?

MÉGAPENTHÈS

Par Zeus ! Sous l'habit de tyran, j'avais une garde personnelle de dix mille soldats.

CYNISCOS

Ce Carion avait raison de t'arracher les poils de barbe : tu n'es qu'un pauvre abruti ! Tout à l'heure, quand tu auras tâté de mon bâton, ta tyrannie aura un goût bien amer.

MÉGAPENTHÈS

Quelle honte ? Un Cyniscos se permettrait de lever son bâton sur moi ? Mais n'est-ce pas toi, ces jours-ci, que j'ai menacé de clouer sur la croix pour ton impertinence et tes écarts de langage ?

CLOTHO

Eh bien, à ton tour d'être cloué... mais au mât du navire, cette fois-ci !

MICYLLE

14. Clotho ! Je ne compte pas, moi [14] ? Ou alors, c'est parce que je n'ai pas un sou vaillant que j'embarque en dernier ?

CLOTHO

Qui es-tu, toi ?

MICYLLE

Moi, je suis Mycille, savetier de mon état.

CLOTHO

Tu te plains du mauvais service alors que le tyran me promet, lui, monts et merveilles, si je lui accorde quelque répit. Je n'en reviens pas : tu ne cherches à pas à jouir du laps de temps qu'on t'offre ?

MICYLLE

Écoute-moi, gentille Moire : tu crois que je suis fou de joie quand le Cyclope nous dit : « Je mangerai Personne en dernier ? » Qu'on soit en tête du cortège ou à la queue, ce sont les mêmes dents qui nous croqueront. En outre, ma situation n'est pas la même que celle des riches, en fait, tout nous oppose. Regarde ce tyran, il a l'air d'avoir eu une vie de rêve : on le craignait et il était au centre de tout ; or il a dû renoncer à sa fortune, à sa garde-robe, à ses écuries, à ses banquets, à ses maîtresses, que sais-je encore ! Je comprends que c'est une catastrophe pour lui que de quitter tout ça. Ah ! Je ne sais quelle glu les colle à ces choses-là : en tout cas,

c'est difficile de les en arracher comme si la glu les avait pénétrés jusqu'au fond d'eux-mêmes ; bref, c'est une vraie chaîne qui les paralyse, impossible de la rompre. Qu'on la leur enlève, alors, ce ne sont plus que cris et lamentations ; eux, si arrogants de nature, deviennent lâches quand ils se retrouvent sur la route de l'Hadès. Ils ne cessent de regarder en arrière comme des amants ulcérés, rien que pour voir encore une fois, même loin du ciel, quelques bribes de lumière. C'est ce qui s'est passé avec ce fou qui a tenté de fuir, et qui nous a bien saoulé avec ses jérémiades.

15. Moi, au contraire, je n'avais rien à perdre : je n'avais ni champ, ni maison, ni meubles, ni gloriole, ni statues. Je m'étais préparé au grand départ. Dès d'Atropos me fit signe, j'ai lâché mon couteau et mon cuir – il faut dire que je tenais une chaussure –, j'étais prêt. Les pieds nus, je me suis précipité sans prendre le temps d'essuyer mon cirage ; j'ai suivi la fille, je l'ai même dépassée en regardant droit devant, car, derrière, rien ne m'interpellait. Ici, par Zeus, c'est parfait : égalité pour tous ! On n'a rien de plus, rien de moins que son voisin : c'est l'idéal. Je suis sûr qu'ici il n'y a pas de créanciers pour vous réclamer vos dettes, pas d'impôts non plus. En hiver, on n'est pas agressé par le gel, les maladies sont inexistantes, les riches vous fichent la paix. C'est le calme absolu, le monde à l'envers. Ici, les pauvres gens rient de bon cœur, tandis les riches se morfondent et gémissent.

CLOTHO

16. C'est vrai que je te vois rire depuis un bon moment. Quelle en est la raison ?

MICYLLE

Écoute-moi, noble déesse. Sur la terre, j'avais ma maison à côté du palais de ce tyran : je sais donc ce qui s'y passait. À

l'époque, je le trouvais divin. Je l'enviais même, j'admirais la pourpre brillante de sa tunique, la foule de ses courtisans, son or, ses coupes incrustées de pierreries, ses lits tenus par des pieds d'argent ; quand le parfum de ses plats me chatouillaient le nez, j'en avais mal au cœur. Pour tout dire, il me faisait l'effet d'un homme heureux. C'était une splendeur, dépassant de loin une coudée royale, surtout lorsque, enivré par la certitude de son bonheur, je le voyais marcher avec majesté, la tête orgueilleusement penchée en arrière, ce qui impressionnait les badauds. Mais il est mort, et, aujourd'hui, ce n'est plus qu'une loque risible, un individu auquel on a ôté le vernis, si bien que je ris maintenant de ma sottise, moi qui l'enviais et qui prenais la mesure de son bonheur à l'aune des odeurs de cuisine et du rouge d'un vulgaire coquillage.

17. Il n'est pas le seul que j'ai connu. J'ai vu aussi cet usurier de Gniphon [15] geindre avec le regret d'être mort sans avoir profité de sa fortune, et mécontent d'avoir laissé ce pactole entre les mains de ce dépensier de Rhodocharès, son héritier, selon la loi. Ah ! Je suis écroulé de rire quand je me suis rappelé la tête blême et répugnante de cet individu, son front chargé de toutes les anxiétés de vieux grigou, riche uniquement par le bout des doigts qui comptaient les milliers de drachmes et de talents amassés sou après sou, et que ce veinard de Rhodocharès dilapidera en un éclair. Mais ne faut-il point partir ? Nous pourrions continuer à rire pendant que les autres gémiront.

CLOTHO

Monte à bord ! Le batelier va lever l'ancre.

CHARON

18. Où vas-tu ? Ma carène est pleine à craquer : il faut rester ici jusqu'à demain matin. On passera te prendre aux aurores.

MICYLLE

Charon, ce n'est pas juste de laisser un mort à moitié putréfié. Je vais te poursuivre pour action illicite auprès du tribunal de Rhadamanthe. Quelle plaie ! Dire que je dois rester ici. Mais si je nageais après eux ? Je ne risque pas de me fatiguer puisque je suis déjà mort. D'ailleurs, je n'ai pas de quoi payer mon voyage [16].

CLOTHO

Qu fais-tu ? Arrête, Mycille, il est défendu de traverser les Enfers de cette façon.

MICYLLE

J'arriverais plus vite que vous à destination.

CLOTHO

Approche un peu, nous allons te hisser à bord. Hermès, viens nous donner un coup de main pour le monter.

CHARON

19. C'est bien beau, mais où va-t-on l'installer ? Nous sommes complets.

HERMÈS

Mettons-le sur le dos du tyran.

CLOTHO

C'est une excellente idée, Hermès ! Monte là-dessus et prends bien soin de lui écraser le cou. Bon voyage !

CYNISCOS

Charon, j'ai une confidence à te faire : je n'ai pas l'obole réglementaire pour payer la croisière. Vois par toi-même : je n'ai qu'un vieux sac et un bâton, mais je suis prêt à travailler. Veux-tu que je rame ? Je ne me plaindrai pas du moment que la rame est maniable et solide.

CHARON

Va pour la rame : ce mode de paiement me suffit.

CYNISCOS

Et si nous entonnions un chant de rameurs pour la cadence ?

CHARON

Par Zeus, si tu as en tête quelques couplets, c'est d'accord.

CYNISCOS

J'en connais beaucoup, Charon. L'inconvénient, c'est que ces gens répliquent par des bruyantes litanies. Ces gémissements vont singulièrement gâcher nos chansons.

LES RICHES (*en chœur*)

20. Hélas, ma fortune ! Hélas, mes champs ! Hélas, trois fois hélas ! Ma pauvre maison abandonnée ! Hélas, que d'argent laissé à un gaspilleur ! Mes chers petits enfants ! Mes vignes, qui les vendangera ?

HERMÈS

Et toi, Micylle, aucun regret ? Tu sais qu'il est interdit de faire le voyage sans gémir un peu.

MICYLLE

Non, pourquoi broyer du noir quand le voyage est doux ?

HERMÈS

Que m'importe, il faut pleurer ! C'est une coutume à laquelle nul ne peut se soustraire.

MICYLLE

Bon, je pleurniche un bon coup, mais c'est bien pour te faire plaisir ! Ah ! mes vieilles chaussures ! Ah ! mes vieilles savates pourries ! Quelle horreur ! Je n'aurai plus le ventre creux de l'aube au crépuscule ; je ne marcherai plus nu-pieds l'hiver, les fesses à l'air, en claquant des dents. Qui reprendra mon tranchet et mon alêne ?

HERMÈS

Chut ! Abrège ton chant funèbre ! La traversée arrive à son terme.

CHARON

21. Allons ! Les passagers, passez la monnaie ! (à Micylle) donne ton obole, toi ! Bon, tout le monde a versé ? Alors, Micylle, ton obole, s'il te plaît !

MICYLLE

Tu plaisantes, Charon. Comme l'affirme le dicton, autant écrire sur de l'eau [17], si tu crois obtenir un sou de Micylle. D'ailleurs, je ne sais même pas à quoi ressemble une obole : est-elle carrée ? Est-elle ronde ?

CHARON

Quel heureux voyage ! J'ai amassé un bon pécule. Vite, on débarque ! A présent, au tour des chevaux, des bœufs, des chiens : ils ont aussi le droit de se promener [18].

CLOTHO

Prends ces morts, Hermès. De mon côté, je vais sur l'autre rive pour ramener ici deux Chinois [19], Indopatès et Hérarnithrès : ils se sont massacrés dans un combat qui visaient à repousser leurs frontières.

HERMÈS

On avance ! Tous en rang et suivez-moi !

MICYLLE

22. Par Héraclès, qu'il fait noir ! Comment reconnaître ici l'élégant Mégillos ? Comment faire pour savoir si Simiché a plus de charmes que Phryné [20] ? Ici, tout a la même teinte, tout est uniforme. Rien de beau, rien de laid. Ce manteau que je trouvais miteux est désormais semblable à la pourpre royale. Nos vêtements sont devenus invisibles, submergés par l'obscurité. Cyniscos, où es-tu ?

CYNISCOS

Je suis là, Micylle. Si tu veux, faisons un bout de chemin ensemble.

MICYLLE

Bonne idée. Donne-moi la main. Une question, cher Cyniscos : je suis sûr que tu as été initié aux Mystères d'Éleusis ? N'as-tu pas la vague impression que l'atmosphère, ici, est identique à celle de ces Mystères ?

CYNISCOS

Bien vu ! Tiens, regarde ! La donzelle qui passe avec un flambeau à la main. Sa prunelle est terrifiante. Me tromperai-je en affirmant que c'est une Érinye [21] ?

MICYLLE

Dans tous les cas, sa physionomie le laisse présager.

HERMÈS

23. Occupe-toi de ces gens, Tisiphone ! Il y en a mille quatre.

TISIPHONE

Vous avez failli faire attendre Rhadamanthe.

RHADAMANTHE

Amène-les moi ici, Tisiphone ! Et toi, Hermès, joue ton rôle de messenger et convoque-les.

CYNISCOS

Rhadamanthe, je te supplie, au nom de ton père [22], de me faire passer en premier.

RHADAMANTHE

Et pourquoi ?

CYNISCOS

J'ai le devoir de dénoncer un être infect qui a commis au cours de sa vie une foule d'actes répugnants dont je fus le témoin. Or mon accusation serait caduque si, d'abord, je ne t'éclaire pas sur ma personne et sur ma propre vie.

RHADAMANTHE

Présente-toi donc !

CYNISCOS

Je me nomme Cyniscos et je suis philosophe.

RHADAMANTHE

Approche et comparaïs devant le tribunal. (à *Hermès*) Hermès, appelle les accusateurs.

HERMÈS

24. Y-a-t-il une personne qui veuille témoigner contre Cyniscos, ici présent. Qu'il vienne à la cour.

CYNISCOS

Aucun ne se manifeste.

RHADAMANTHE

En effet, mais cela ne me suffit pas. Enlève tes vêtements : je veux voir tes marques.

CYNISCOS

Des marques ? [23]

RHADAMANTHE

Oui, chaque forfait commis durant l'existence fait émerger des marques imperceptibles sur l'âme.

CYNISCOS

Eh bien, examine-moi de près : je suis dans le plus simple appareil. Est-ce que je suis marqué comme tu dis ?

RHADAMANTHE

Sans conteste, cet homme-là est tout à fait net, à part trois ou quatre petites marques bien légères. Mais que vois-je ici ? Ce sont des traces de brûlures miraculeusement atténuées ? Comment se fait-il que tu sois redevenu impeccable, Cyniscos ?

CYNISCOS

Je vais te le dire. Jadis, étant ignare, j'ai reçu de nombreuses marques. Mais, depuis que j'ai eu la révélation de la philosophie, mon âme s'est purifiée.

RHADAMANTHE

Tu as utilisé du meilleur et du plus efficace des remèdes. Pars aux îles des Bienheureux, profite gaiement de la compagnie des honnêtes gens. Mais avant, dénonce-moi le tyran dont tu viens de me parler. (à *Hermès*) Qu'on en appelle d'autres !

MICYLLE

25. Pour moi, l'affaire sera vite classée, Rhadamanthe. L'examen sera bref. Je suis nu et tu peux tout voir.

RHADAMANTHE

Qui es-tu ?

MICYLLE

Mycille le savetier.

RHADAMANTHE

Superbe, Micylle : tu es immaculé, bravo ! Tu peux rejoindre Cyniscos. À présent, je veux qu'on fasse entrer le tyran.

HERMÈS

Mégapenthès, fils de Lacyde, viens à la barre ! Où te diriges-tu ? Veux-tu venir ! On te réclame. Tisiphone, il va falloir que tu le portes jusqu'ici : prends-le par la peau du cou.

RHADAMANTHE

Vas-y Cyniscos, porte tes accusations, énumère ses vilenies : il est face à toi.

CYNISCOS

26. À quoi bon parler ! Tu reconnaîtras vite la nature de cet animal en examinant ses marques sur son âme. Toutefois, je

vais confondre cette canaille et te faire la liste de ses méfaits. En tant que simple particulier, je n'ai rien à dire sur lui. Mais dès qu'il se fut allié à des personnages sans scrupule, puis entouré de gardes du corps, il fomenta un coup d'Etat dans sa cité et se proclama tyran. Dans la foulée, il tua plus de dix mille citoyens. S'accaparant leurs biens, devenu richissime, il s'enfonça dans le stupre, traita ses sujets avec ignominie, dévergonda les jeunes filles, se livrant aussi à un commerce dégoûtant avec les jeunes garçons. Cet ivrogne commit les pires vilenies sur son peuple. Pour un être aussi orgueilleux et aussi méprisable, je ne trouve pas de châtiment à la mesure de ses crimes. Le soleil brûlant est plus facile à regarder sans cligner des yeux que cette face de rat. Que dire encore de son incroyable imagination en matière de supplices raffinés. Sa barbarie n'a même pas épargné sa propre famille. Non, je ne calomnie point : c'est la triste vérité. Pour me justifier, j'en réfère à ses victimes : ils sont ici au grand complet : ils font cercle autour de leur bourreau et l'attaquent. Tous ces gens, Rhadamanthe, ont subi la furie meurtrière de ce brigand : certains ont été piégés car leurs épouses avaient le malheur d'être trop belles ; les autres ont payé chèrement leur juste indignation quand le tyran abusait de leur fils ; il en est d'autres qui périrent parce qu'ils avaient du bien ou parce qu'ils avaient pris conscience de ses écarts de conduite.

RHADAMANTHE

27. Qu'as-tu à dire pour ta défense, monstre ?

MÉGAPENTHÈS

J'avoue avoir bien commis les premiers crimes dont il m'accuse. En revanche, je m'insurge contre les coucheries qu'il me reproche, les prétendus viols d'enfants et de jeunes filles. Cyniscos n'a débité à ce sujet que des inepties.

CYNISCOS

Bon ! Pour ces actes précis, Rhadamanthe, je vais recourir à des témoins.

RHADAMANTHE

Quels sont-ils ?

CYNISCOS

Appelle à la barre la Lampe et le Lit de ce monsieur : ils débelleront tout ce qu'ils savent sur leur propriétaire du fait de leur intimité.

HERMÈS

Vous deux, objets de Mégapenthès, approchez. Comme ils sont obéissants !

RHADAMANTHE

Dites tout ce que vous savez sur les pratiques de Mégapenthès. Toi, le Lit, à toi l'honneur !

LE LIT

Cyniscos n'a dit que la vérité. La honte m'envahit, rien qu'en pensant à toutes les perversions auxquelles j'ai du collaborer.

RHADAMANTHE

Ton témoignage est on ne peut plus limpide : le fait d'hésiter de parler de ces choses prouve ta bonne foi. À ton tour, Lampe, dépose !

LA LAMPE

Dans la journée, je ne pouvais savoir ce qu'il faisait : j'étais éteinte. Par contre, la nuit... C'était répugnant, je te le jure ! Il s'est livré à des actes si horribles que la langue est impuissante à les décrire. J'étais si écœurée que je refusais de me gorger d'huile afin de m'éteindre plus vite. Hélas, cet homme voulait absolument que je sois complice de ses turpitudes et il ne cessait de polluer ma lumière.

RHADAMANTHE

28. Je crois que nous avons entendu assez de témoins. Toi, enlève ta pourpre car je veux visionner tes marques. Par les Dieux ! C'est affreux ! Des tâches partout du sommet du crâne aux orteils ! Quel teint verdâtre ! Quel supplice lui donner ? Je me demande ! Une plongée dans les flammes du Pyriphlégéthon [24] ? Le confier à Cerbère ?

CYNISCOS

Ah non ! Moi, je te proposerai, si tu y consens, un châtiment que l'on testera pour la première fois, un châtiment qui lui conviendrait à merveille.

RHADAMANTHE

Dis toujours, je t'en prie.

CYNISCOS

Il est une coutume selon laquelle les défunts doivent s'abreuver de l'eau du Léthé, n'est-ce pas ?

RHADAMANTHE

Évidemment !

CYNISCOS

Eh bien ! lui, qu'il n'en boive pas une goutte !

RHADAMANTHE

29. Et pourquoi ?

CYNISCOS

Le supplice n'en sera que plus atroce car l'homme gardera le souvenir du temps béni de sa gloire terrestre, et il ruminera sans cesse sa vie d'antan et sa cohorte de molles facilités.

RHADAMANTHE

C'est bien trouvé. C'est décidé : qu'on le condamne à ce châtiment. Emmenez-le, bien enchaîné, près de Tantale [25] et qu'il se souvienne à perpétuité de ce que fut son existence.



Notes

[1] Il va franchir l'Achéron. [Retour au texte]

[2] Hermès est le patron des jeux sportifs, c'est un orateur émérite ; il est aussi, on le sait, le dieu des voleurs. [Retour au texte]

[3] Ce sont Mégapenthès le tyran, le cordonnier Mycille et le philosophe cynique Cyniscos. [Retour au texte]

[4] Éaque est le fils de Zeus. Il est un des trois juges des Enfers et il est chargé de la « perception des taxes ». Cf. Lucien, *Charon*, 2. Lucien insiste sur le côté lourdement administratif des Enfers et s'en s'amuse visiblement. [Retour au texte]

[5] Le texte dit « plus vieux qu'Euclide ». Pour moi, « vieux comme Hérode » est plus explicite. On me pardonnera ce choix... [Retour au texte]

[6] Il s'agit probablement de guerriers morts au cours des guerres Parthiques, pendant la rédaction de cet opusculé. [Retour au texte]

[7] Ce Théagène est mentionné dans *La Mort de Pérégrinos*, 5. C'était un philosophe cynique originaire de Patras. Galien, dans ses écrits lui donne une mort différente, victime des mauvais soins de son médecin. [Retour au texte]

[8] Une comparaison s'impose avec la mort de Diogène qui, lui, avait mangé un « poulpe » (calamar ?). Cf. Diogène Laërce, *Vies des Philosophes*, 10. [Retour au texte]

[9] En ionien, Mégapenthès signifie « deuil immense ». Ce tyran qu'on ne retrouve nulle part dans nos sources est probablement une invention pure et simple de Lucien. [Retour au texte]

[10] Allusion à Protésilas dans l'*Illiade*, 2, 701. [Retour au texte]

[11] Somme colossale équivalent à 60 millions de drachmes ! [Retour au texte]

[12] De nouveau, allusion aux guerres Parthiques. [Retour au texte]

[13] Il s'agit d'une parodie des paroles d'Achille dans l'*Odyssée*, 11, 489. [Retour au texte]

[14] Cf. Aristophane, *Les Grenouilles*, 87, 115. [Retour au texte]

[15] Cet avare est mentionné également dans Lucien, *Le Coq*, 30. [Retour au texte]

[16] Le paiement de l'obole est un souci constant de Charon. Cf. Lucien, *Dialogues des Morts*, 14 (4), 1. [Retour au texte]

[17] Dicton courant en Grèce. [Retour au texte]

[18] Ici, Lucien se moque de certains philosophes qui pensaient que les animaux étaient dotés d'une âme. [Retour au texte]

[19] Textuellement les « Sères ». Les Sères sont évidemment les Chinois. [Retour au texte]

[20] Il s'agit bien sûr de la courtisane Phryné défendue par Hypéride au IV^e siècle av. J.-C. à Athènes. [Retour au texte]

[21] Ces Érinyes étaient chargées de châtier les morts. Les trois plus connues sont Tisiphone, Alecto et Mégère. [Retour au texte]

[22] Il est le fils de Zeus et d'Europe. [Retour au texte]

[23] Lucien s'inspire ici de Platon, *Gorgias*, 524b. [Retour au texte]

[24] Fleuve des Enfers que l'on peut traduire ainsi : « flambeau de feu ». [Retour au texte]

[25] Le roi de Phrygie, Tantale, fut condamné à contempler des fruits magnifiques sans la possibilité de les manger. [Retour au texte]



Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - Le Banquet ou les Lapithes - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les salariés



Bibliotheca Classica Selecta - UCL (FLTR)

**Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises sur
la BCS**

**Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin
- Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La Traversée pour
les Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule -
La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de
Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers
- Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les
Epigrammes - Sur les salariés**

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS

Lucien de Samosate

Le Banquet ou les Lapithes

Une nouvelle traduction

par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Philippe Renault, dont *Les Belles Lettres* ont publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* préfacée par Jacqueline de Romilly (440 p.), est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*. Les *FEC* proposent de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques, respectivement : (1) *Fable et tradition ésopique* ; (2) *L'esclave et le*

précepteur. Une
comparaison entre
Phèdre et Babrius ;
(3) Babrius, un
fabuliste oublié.

Philippe Renault
s'intéresse également
à Lucien. Il a publié
dans les *FEC* 8 (2004),
sous le titre Lucien
de Samosate, ou le
prince du gai savoir,
une introduction
générale à la vie et à
l'oeuvre de celui
qu'il appelle « un
satiriste
flamboyant ». Il a
aussi donné à la *BCS*
la traduction nouvelle
de quatre autres
dialogues : Les Amis
du Mensonge ou
l'Incrédule ; La
Traversée pour les
Enfers ou le Tyran,
Ménippe ou le Voyage
aux Enfers et La Mort
de Pérégrinos.

En ce qui concerne
l'*Anthologie Palatine*,
Philippe Renault a
donné à la *BCS* une
traduction nouvelle du
Livre V (= « Les
épigrammes
érotiques ») et du
Livre XII (= « La Muse
garçonnière »),

oeuvres qu'il a pris
soin de présenter
dans deux articles :
Anthologie Palatine.
Deux mille ans
d'Anthologie Grecque
mais un chantier
toujours ouvert (FEC 8
- 2004) et La Muse
garçonnière, bible de
l'amour grec (FEC 10 -
2005).

[Note de l'éditeur -
20 novembre 2004 - 11
février 2005 - 25
novembre 2005 - 16
décembre 2005]

Introduction

Ce dialogue dit « ménippé », c'est-à-dire d'un genre burlesque, aurait été écrit par Lucien aux environs de 170. Il reprend le thème, maintes fois utilisé par nombre de philosophes à des époques antérieures. Les initiateurs du genre furent Platon et Xénophon au IV^e avant J.-C. à Athènes. Plus près de Lucien, il y eut le *Banquet de Sept Sages* ainsi que les *Symposiaques* de Plutarque. Parmi les auteurs latins, comment ne pas citer Horace de la *Satire II* et surtout

Pétrone au I^{er} siècle de notre ère, avec le célèbre *Banquet de Trimalcion* de son *Satyricon*.

L'ouvrage, comme souvent chez Lucien, amuseur infatigable, est une parodie. Certes, le Syrien joue le jeu et retient la plupart des ficelles propres à ce genre littéraire mais il en inverse les buts pour en faire une « cuisine » très particulière, et le tourne finalement en dérision.

L'œuvre est pour lui l'occasion de s'en prendre, non sans violence, à ces philosophes de toutes écoles dont il a décidément une bien piètre opinion. Dans ce *Banquet* qui tend au grotesque et à la pantalonnade, où la bêtise ne le cède qu'à la méchanceté, nul protagoniste à sauver. Que ce soient l'hypocrite Zénothémis, le péripapéticien Cléodème ou le fielleux stoïcien Hétémoclês, dont la missive lue par Lycinos au milieu du dialogue est un chef-d'œuvre de perfidie, tous ces lettrés représentent un navrante humanité, malgré leur vernis culturel et les belles phrases qu'ils alignent comme des trophées. La plupart se montrent vulgaires, gloutons, susceptibles à l'excès, odieux dans leur rapport à autrui, ne dédaignant pas au besoin la « bagarre » comme le prouve la délirante scène finale.

Ce récit n'est point autobiographique, et les commentateurs y ont décelé l'influence d'une œuvre aujourd'hui perdue de Ménippe, le *Symposium*, écrit au III^e siècle avant J.-C. De plus, ce *Banquet* a pour référence directe le repas de noces de Pirithoos : ce prince avait en effet convié à sa table les Lapithes qui furent bientôt attaqués par des Centaures enivrés. D'où

le sous-titre de *Lapithes* donné à l'œuvre. Toutefois, en outrant la caricature, Lucien a croqué le portrait de personnalités qu'il avait dû côtoyer durant ses pérégrinations, en particulier les philosophes stoïciens qu'il exécrait plus que tous les autres en raison de leur hypocrisie et de leur soif de pouvoir. Il est probable que, sous le règne de Marc Aurèle, époque où Lucien écrivait, les stoïciens, qui bénéficiaient largement des faveurs impériales, faisaient sans doute montre d'une arrogance insolente. De fait, ils apparaissent dans notre récit sous un jour effrayant – réaliste ? – austères et moralisateurs, mais aussi plein de morgue et de venin.

À vrai dire, ce *Banquet* mené tambour battant, avec des propos assaisonnés tient davantage de la comédie que du dialogue, au point que, sur une scène de théâtre contemporain, il serait du meilleur effet.

Traduction

PHILON

1. On m'a raconté, l'ami, que vous vous êtes bien amusés hier soir au banquet donné par Aristénète : tout le monde y est allé de son couplet philosophique et cela a été si percutant, d'après ce qu'on m'a dit, qu'on en est venu aux mains et que la discussion s'est terminée dans le sang.

LYCINOS

Comment Charinos a-t-il pu savoir cela, Philon ? Il ne participait pas à notre dîner.

PHILON

Il prétend que c'est par le médecin Dionicos : lui était bien présent à votre gueuleton ?

LYCINOS

C'est vrai, mais pas quand la controverse a éclaté. Il est arrivé au moment où la dispute battait son plein, mais avant que les coups ne pleuvent. C'est pourquoi je suis surpris qu'il ait pu décrire des événements dont il n'avait pas suivi la progression : ce sont des faits précis qui ont provoqué la dispute et l'ont fait dégénérer en bain de sang.

PHILON

2. C'est pour ça que Charinos m'a incité à venir te trouver afin de savoir ce qui s'est passé dans les moindres détails. Dionicos lui-même

avait avoué qu'il n'avait pu assister à toute la scène. En revanche, il m'a dit que tu serais capable de me le répéter de mémoire : car tu n'es pas homme à écouter à la légère un tel langage ; tu serais même plutôt familier de ce genre de discours ! Alors, ne nous prive pas d'un festin si croustillant, car je n'en connais pas de plus délicieux ; d'autant que nous allons nous en régaler dans une ambiance paisible, loin des bruits et des fureurs de ces vieilles peaux et de ces jeunes blancs-becs que l'ivrognerie a poussé à éructer des quolibets que la bienséance réprouve.

LYCINOS

3. Tu vas un peu vite en besogne, mon cher Philon ; tu voudrais que je révèle sur la place publique ce qui est née d'une saoulerie collective. Il vaudrait mieux recouvrir tout ça du voile de l'oubli et n'en rendre coupable que le seul Dionysos. Mais le dieu autorise-t-il le premier venu à connaître les ravages de ses orgies ? Ne nous comportons pas comme des gens dénués de savoir-vivre, curieux de fourrer leur nez dans des affaires qui doivent rester entre quatre murs. Comme dit le poète : « J'abhorre l'invité qui a trop de mémoire » [1]. De fait, Dionicos a eu tort de ne pas tenir sa langue devant Charinos, et de répandre ainsi les odeurs par trop avinées du repas d'hier sur nos philosophes de bonne compagnie. Non, tu n'obtiendras rien de ma bouche !

PHILON

4. Tu te fais prier, Lycinos ! Ca ne te ressemble pas ! Je sais bien que tu meurs d'envie de raconter ton histoire ! Plus encore que moi d'écouter. J'ai même la conviction que si on te privait d'auditoire, tu raconterais ton histoire à une colonne ou à une statue. Tiens, si je te quittais à l'instant, eh bien, je suis sûr que tu me supplierais à genoux de t'écouter avant que je me sauve. C'est alors moi qui feindrais de te snober ; mais bon, puisque c'est comme ça, nous allons enquêter ailleurs. Tu n'auras plus qu'à la boucler !

LYCINOS

Bon, bon, ne nous emportons pas ! Je vais tout te raconter puisque tu insistes. Mais surtout, motus et bouche cousue, n'est-ce pas ?

PHILON

Cela ne sera pas nécessaire car, te connaissant comme si je t'avais fait, tu te chargeras toi-même de divulguer l'aventure au tout-venant.

5. Mais au fait, était-ce pour les noces de son fils Zénon qu'Aristénète vous a gavés comme ça ?

LYCINOS

Non, il mariait sa fille Cléanthis au fils du banquier [2] Eucrite, qui étudie la philosophie.

PHILON

Soit dit en passant, joli brin de garçon ! Mais à mon avis un peu trop jeune pour se marier.

LYCINOS

Sans doute que le papa trouve le parti des plus convenables. Le garçon est d'un naturel calme et puis il se targue de philosophie ; enfin, c'est le fils unique d'un riche banquier : parmi tous les prétendants, c'était le meilleur filon.

PHILON

La fortune d'Eucrite est en effet une raison qui tient bien la route... Au fait, cher Lycinos, qui participait à ce festin ?

LYCINOS

6. Je ne vais pas énumérer tous les présents. Je suppose que tu as envie de connaître les philosophes et les lettrés : il y avait donc le vieux stoïcien Zénothémis ; en sa compagnie se trouvait Diphile, celui qu'on surnomme « le Labyrinthe » et qui est le précepteur de Zénon, le fils d'Aristénète. Parmi le clan des péripatéticiens, je te citerai Cléodème, tu sais, ce parleur infatigable, ce maniaque du détail toujours prêt à entrer dans la bagarre et que ses élèves nomment « l'Épée » et le « Poignard » ; il y avait aussi Hermon, l'épicurien, et quand il entra dans la salle, les stoïciens firent la grimace et détournèrent le regard comme s'ils avaient vu un ignoble parricide ou un profanateur. Bref, tous les

familiers de la maisonnée d'Aristénète avaient été conviés, ainsi que le grammairien Histiaios et le rhéteur Dionysodore.

7. Fraîchement marié, Chéréas avait invité Ion le platonicien, son maître de philosophie, un personnage de belle allure, ma foi, d'une dignité confondante avec un visage qui reflète une grande pureté de mœurs : on le surnomme, d'ailleurs, « le Dogme » tant sa rigueur est proverbiale. Aussi, dès qu'il est arrivé, toute l'assemblée s'est levée avec respect, comme en présence d'un être d'exception : en fait, l'entrée triomphale de Sa Majesté Ion ressemblait en tous points à celle d'une divinité.

8. Le temps était venu de passer à table. Tous les invités étaient là : on installa les femmes – en surnombre – sur les banquettes de droite, non loin de l'entrée ; la jeune mariée, pudiquement voilée, se trouvait parmi elles, soumise à leur scrupuleuse surveillance. Quant à la meute, devant la porte [3], on l'installa en fonction de la dignité de chacun.

9. Devant les femmes, on plaça Eucrite, puis Aristénète. Ensuite, un doute nous saisit quand il fallut décider qui il convenait de placer en premier : l'aîné du groupe ? À savoir le stoïcien Zénothémis ? Hermon l'épicurien ? Il était tout de même prêtre des Dioscures et fait partie du gratin. Mais très vite, Zénothémis mit fin à notre perplexité en jetant ces mots à l'adresse d'Aristénète : « Si je m'assois après cette... euh, ce disciple d'Épicure – vois, je me retiens d'être grossier – je fiche le camp d'ici et je laisse tomber votre petite sauterie. » À ces mots, il s'empressa d'appeler

son esclave et feignit de sortir. Mais Hermon lui dit : « Vas-y, installe-toi à la première place, Zénothémis. Toutefois, sans chercher polémique, permets-moi de te dire que tu aurais dû me laisser la priorité, et malgré la haine que tu ressens envers le grand Épicure, suis investi de fonctions sacerdotales. »

- Eh ! eh ! Je suis bien content de m'être payé la tête d'un de ces prêtres épicuriens, maugré aussitôt Zénothémis. Et, en disant ces mots, il s'étendit confortablement sur sa banquette ; Hermon se plaça après lui, puis ce fut le tour de Cléodème et d'Ion. Ensuite, le jeune marié vint s'allonger juste au-dessous ; pour finir, ce fut moi, puis Diphile, son disciple Zénon, le rhéteur Dionysodore, et le grammairien Histiaios.

PHILON

10. Dis donc, Lycinos, ce banquet était une véritable Académie [4] ! Mazette ! Il y en avait du beau monde ! Bravo à Aristénète d'avoir eu la bonne idée de remplir la panse de la fine fleur de la philosophie.

LYCINOS

Mon cher ami, ça veut dire qu'il n'est pas un grossier parvenu : c'est un authentique amateur de belles lettres, et il passe sa vie en compagnie des sages.

11. Le festin a commencé tranquillement : les plats étaient variés, et je t'épargnerai la

liste fastidieuse des sauces, galettes et ragoûts en tous genres. Un seul terme pour te décrire le tableau : l'abondance. Bientôt, Cléodème dit en fixant Ion : « Regarde le vieux schnock là-bas - c'était de Zénothémis qu'il parlait, j'ai l'oreille baladeuse - comme il se goinfre ! Tu as vu, son manteau est maculé de sauce ! Regarde comme il fait passer des morceaux à son esclave derrière lui ; il croit peut-être qu'on ne le voit pas ! Il a oublié qu'il n'était pas seul à manger ? Montre son petit manège à Lycinos, qu'il en soit témoin. » En vérité, je n'avais pas besoin d'être informé car du haut de ma citadelle, ça faisait longtemps que j'avais remarqué ses agissements.

12. C'est au moment où Cléodème parlait que notre cynique Alcidamas [5] fit irruption dans la salle : Il n'avait pas été convié, et il s'exclama, d'un air tout à fait décontracté : « Ménélas arrive de son propre chef ! » [6]. Les invités trouvèrent qu'il avait un sacré et il lui lancèrent quelques flèches bien aiguisées du genre : « Ménélas, fou que tu es ! » ou « Agamemnon n'est point en son cœur satisfait ! ». D'autres grommelèrent quelques petits mots d'esprit du même acabit. En fait, nul n'osa critiquer vraiment l'importun de service ; Alcidamas était redouté : avec sa voix de stentor, c'était le plus gouailleur des cyniques, et il dépassait tout le monde dans le genre, ce qui fait qu'il inspirait une certaine méfiance.

13. Finalement, Aristénète le complimenta, le priant de s'asseoir entre Histiaios et Dionysodore. « Peuh ! répondit le cynique, vous me prenez pour une femmelette ou quoi ? Me

prélasser comme ça sur des coussins pour bouffer ? Sûrement pas ! Je vais manger debout, en me baladant de-ci de-là, à mon gré. Quand j'en aurai assez, je poserai ma pelisse par terre et je reposerai ma tête sur mon coude, comme on le voit sur les peintures qui représentent Héraclès. » - Comme tu veux, répliqua Aristénète. Et Alcidamas se mit à circuler dans la salle en grignotant et, comme les Scythes qui émigrent vers des terres grasses, lui s'aventurait du côté des serviteurs qui apportaient les plats...

14. Bref, il mangeait, mais son esprit restait vif puisqu'il nous fit un petit speech sur le vice et la vertu en se moquant de l'or et de l'argent, si bien qu'il demanda à Aristénète l'utilité de ces coupes brillantes et foisonnantes alors que, selon lui, les coupes d'argile étaient tout aussi pratiques. Aristénète interrompit brusquement ses commentaires tout à fait déplacés ; il ordonna à son échanson de lui tendre un énorme skyphos [7] et d'y verser un vin très pur. Il croyait lui avoir ainsi cloué le bec. Or il ne se doutait pas que cette coupe allait être le point de départ de gros pépins. En effet, dès qu'il eut pris le skyphos, Alcidamas fit silence, puis, d'un seul coup, il se jeta sur le sol à moitié nu, s'allongeant de tout son long comme il avait menacé de le faire auparavant ; la tête appuyée sur son coude, il tendait son verre de la main droite comme l'Héraclès chez Pholos revu par les artistes [8].

15. Les coupes passaient à travers toute l'assistance : on se portait mutuellement des toasts et on faisait la causerie à la lueur des

torches. Soudain, je m'aperçus que le ravissant petit échanton placé à côté de Cléodème esquissait un sourire furtif – je crois qu'il est de mon devoir de noter ces anecdotes d'apparence futile mais agréables à raconter. J'étais curieux de connaître la raison de ce sourire polisson. Peu après, le mioche, s'approchant de Cléodème, lui reprit sa coupe : je vis notre homme lui serrer fiévreusement les doigts tout en lui glissant deux drachmes en même temps que le skyphos. Le jeune esclave se remit à sourire béatement en sentant que l'on pressait ses petits doigts, mais il ne ressentit pas les drachmes et, au lieu d'encaisser sans faire d'histoire, il fit tomber bruyamment les piécettes à terre. Nos deux personnages se mirent alors à rougir de honte. Aussitôt, les autres convives demandèrent à qui était cette monnaie. Le gamin affirma qu'il n'en savait rien ; quant à Cléodème, près duquel la clameur avait fusé, il jura qu'il n'avait rien perdu. Finalement, cet incident fut sans conséquence : à vrai dire, peu de gens n'avaient prêté attention, sauf Aristénète qui pria l'esclave d'aller se faire voir ailleurs, tandis qu'il fit signe à un muletier ou un palefrenier, une belle bête, ma foi, mais beaucoup plus âgé que notre marmot, de se poster auprès de Cléodème. Le mini-scandale tourna court. Mais imaginons ce qu'il en aurait été de la réputation de notre philosophe si la rumeur s'était propagée parmi les invités et n'avait point été étouffée dans l'œuf ! Par bonheur, ce finaud d'Aristénète avait su à merveille cacher les intimes faiblesses de cet ivrogne libidineux de Cléodème.

16. Après l'incident, Alcidamas le cynique, déjà passablement éméché, ayant appris le nom du jeune marié, se mit à rugir pour exiger le silence en dirigeant son regard vers le clan des femmes : « Eh bien ! Je bois à ta santé, Cléanthis, au nom sacré d'Héraclès ! ». À ces mots, tout le monde s'esclaffa et le cynique s'écria : « Bande d'abrutis, vous riez parce je porte un toast à la mariée en invoquant Héraclès, mon patron ? Eh bien ! Apprenez, mes lascars, que si elle ne saisit pas la coupe que je lui tends, elle sera incapable de fabriquer un vrai mâle comme moi, vigoureux et instruit dans toutes les matières ! ». Tout en s'époumonant, il dégrafa ses vêtements et montra délibérément son membre à toute l'assemblée ! Les invités se mirent à rire jusqu'à l'hystérie ! De plus en plus en colère, Alcidamas nous lança un regard acéré comme un poignard, et l'on comprit qu'il n'était pas prêt de se calmer, loin s'en faut : je crois même qu'il aurait fini par blesser l'un de nous avec son bâton. Mais une galette onctueuse fit son entrée au bon moment pour apaiser ses velléités agressives, et il s'empressa dès lors de se goinfrer.

17. Tous les convives étaient ivres : ça bavardait et ça criait dans tous les coins. Ce rhéteur de Dionysodore déblatérerait, et ses discours étaient chaudement applaudis par les servants debout derrière lui. Quant au grammairien Histiaios, installé à la dernière place, il nous concocta un pot-pourri, mêlant des bouts de vers de Pindare, d'Hésiode et d'Anacréon, ce qui finit par composer une ode des plus farfelues mais qui avait le mérite de

prédire la suite des festivités, comme on peut en juger par les vers suivants :

Les boucliers se sont heurtés...

Tout n'est que pleurs et bruits victorieux
des soldats... [9]

Zénothémis, de son côté, parcourait les lignes d'un livre écrit en caractères minuscules que son esclave lui avait donné.

18. Comme d'habitude, il y eut une pause dans l'arrivage des plats, au cours de laquelle Aristénète, imbattable quand il s'agit de meubler les temps morts, donna l'ordre à un bouffon d'entrer en scène et de faire un numéro de fantaisiste pour divertir les invités. Un petit homme plutôt laid pointa alors son museau, la tête rasée, mais avec quelques malheureux poils au sommet du crâne [10]. Il exécuta une danse qui tenait plus de la contorsion que d'autre chose, se disloquant à qui mieux mieux jusqu'au grotesque, maugréant quelques anapestes dans un douteux accent égyptien. Pour couronner le tout, il se paya la tête des spectateurs.

19. Ceux qui en prenaient pour leur grade riaient quand même de bon cœur. Mais quand vint le tour d'Alcidamas d'être charrié, et qu'il s'entendit traiter de « petit clébard de Malte » [11] par le bouffon, son sang se mit à bouillonner – il était certainement jaloux du comique qui monopolisait les applaudissements des convives – il posa sa pelisse à terre et intima l'ordre à son concurrent de le provoquer au pancrace : en cas de refus, il recevrait des coups de bâton ! Pauvre Satyrion – c'était le nom du mime ! Il dut s'exécuter et se mettre en position de combat. Soyons francs : c'était

vraiment excitant de voir l'austère philosophe rentrer dans la bedaine d'un histrion ou se faire étripper à son tour. Certains invités étaient choqués, d'autres au contraire se trémoussaient d'aise. Bref, Alcidas, roué de coups, finit par capituler : l'avorton se révélait un véritable paquet de muscles et tout s'acheva dans un rire général et frénétique.

20. À peine avait-il pris fin que le médecin Dionicos fit irruption. Il s'excusa de son retard, nous affirmant qu'il avait dû s'occuper du cas du flûtiste Polyprepon, un quidam fortement détraqué du cerveau. Il nous fit le récit savoureux de sa visite. Il était entré chez son patient sans savoir que le malheureux était déjà en proie à une crise de folie furieuse. Après avoir refermé la porte derrière lui, l'homme, le menaçant d'un couteau, lui confia sa flûte double et lui ordonna de jouer un air. Le médecin, incapable de s'exécuter, l'autre le frappa sauvagement sur la paume des mains à l'aide d'une courroie. Pour se tirer de ce guêpier, Dionicos eut recours à un astucieux stratagème. Il proposa une compétition à son patient : celui qui jouerait le plus mal recevrait un nombre exemplaire de coups sur les mains. Le médecin joua le premier et fut exécrationnel ; puis il remit la flûte à son concurrent tout en s'emparant de la courroie et du couteau, qu'il s'empressa aussitôt de jeter par la fenêtre, au beau milieu de la cour. Dès lors, il put se défendre plus facilement du dément et appela les voisins à son secours. Ceux-ci arrivèrent à la rescousse, enfoncèrent la porte et tirèrent le médecin de ce mauvais pas. Au cours du récit, il faisait étalage à l'assemblée des bleus et des bosses qu'il avait

reçus pendant cette mésaventure. Au final, son histoire fut accueillie avec autant d'enthousiasme que l'affaire du bouffon. Ensuite, Dinarcos alla se faire une petite place près d'Histiaios et engloutit les restes du festin. Sa visite était d'inspiration divine car sa présence allait être précieuse pour la suite des événements.

21. Un esclave surgit alors au milieu de la salle, se disant l'envoyé du stoïcien Hétémoclés, lequel lui avait ordonné de lire de sa plus belle voix une lettre de sa main avant de retourner sur ses pas. Aristénète consentit à cette lecture ; l'esclave se posta sous une lampe et lut.

PHILON

Ce devait être une louange à l'épousée, un épithalame : c'est l'usage, non ?

LYCINOS

Nous avons eu la même réaction. En fait, ce n'était rien de tout ça. voilà le contenu de ce libelle :

22. *Hétémoclés, philosophe, à*

Aristénète : « Au sujet de comportement à l'égard des banquets, ma vie entière peut en témoigner. Tous les jours, je croule sous les invitations de personnages encore plus fortunés que toi et je n'ai jamais accepté de me rendre à

une de ces réunions car je sais trop bien les fureurs et les ivrogneries qui les caractérisent. Mais j'ai des raisons profondes de t'en vouloir parce que, malgré la tendre sollicitude que j'ai pour toi, tu n'as jamais daigné me compter au nombre de tes amis. Alors que nous nous côtoyons sans cesse, je me sens rejeté. Mais ce qui me blesse cruellement, c'est ta superbe ingratitude. Vois-tu, pour moi, le bonheur n'est pas de se régaler d'une brochette de sanglier, d'un civet de lièvre, d'une part de galette - j'en savoure à satiété chez d'autres gens qui connaissent mieux que personne le savoir-vivre. Sache qu'aujourd'hui même, je pouvais me rendre chez mon élève Pamménès qui organisait un magnifique banquet ; or j'ai décliné l'offre pour pouvoir me rendre à ton banquet. Naïf que j'étais !

23. Tu m'as laissé sur le carreau pour favoriser d'autres gens. Tu n'as jamais été capable de savoir qui était le meilleur car tu es dénué de tout bon sens. Je crois savoir pourquoi tu me tiens éloigné : je le dois à tes éblouissants philosophes Zénothémis et Labyrinthe, dont j'ose affirmer - Adrastée [12] va me massacrer - que je peux leur clouer le bec d'un seul syllogisme. Allons, qu'ils me définissent la philosophie ; qu'ils dissertent sur ces notions primaires d'état accidentel et d'état permanent ! sans oublier les idées complexes, le

Cornu, le Sorite, le Moissonneur [13].
Bref, continue à bien t'enrichir
l'esprit avec de tels flambeaux de la
sagesse. Pour ce qui me concerne,
persuadé que le beau est la seule vertu,
je supporte sans trop de mal l'affront
qui m'est fait.

24. Toutefois, pour t'ôter la moindre
chance de t'excuser en prétextant un
regrettable oubli de ta part, dû au
surmenage des préparatifs, sache que,
par deux fois, aujourd'hui même, je t'ai
salué : une fois, dès l'aurore, dans ta
maison ; une seconde fois, au temple des
Dioscures au cours d'un sacrifice.
Voilà. C'est ce que je voulais dire pour
me justifier auprès de cette noble
assistance.

25. Et si tu t'imagines que je fais tout
ce raffut pour un vulgaire dîner,
rappelle-toi l'histoire d'Oenée [14].
Artémis entra dans une vraie fureur en
voyant qu'elle était la seule à ne pas
être conviée au sacrifice, tandis que
tous les autres immortels y avaient
part. Homère a d'ailleurs écrit sur ce
thème :

Oubli ou grave erreur, il commit une
faute.

Et Euripide :

C'est ici Calydon, aux plaines si
fécondes,
La contrée faisant face au séjour de
Pélops
Opposé au détroit...

Enfin, Sophocle :

La fille de Latone au trait qui vise
juste
Lâcha aux champs d'Oenée le sanglier
robuste.

26. Je pourrais t'en citer encore beaucoup d'autres, mais ces quelques spécimens te feront comprendre l'homme que tu dédaignes au profit d'un Diphile, à qui tu as confié l'éducation de ton fils. En un sens, tu as fait un bon choix, car il sait donner du plaisir à ton garçon et il a pour lui d'exquises complaisances... À eux deux, il forment une sacrée paire d'amis... Si je n'avais pas au fond du cœur quelque remord à dévoiler ces choses immondes, je t'avouerais un secret dont tu pourras vérifier la véracité, si tu le désires, auprès de Zopyros le pédagogue. Mais loin de moi l'envie de ternir l'ambiance de la fête, ni de me livrer à la médisance pour des motifs aussi répugnants. Diphile, cependant, a besoin d'une bonne leçon, lui qui m'a chipé pas moins de deux disciples. Mais au nom de la sainte philosophie, je m'abstiendrai désormais de la moindre parole.

27. Ceci encore : apprends que j'ai recommandé à mon esclave, au cas où tu voudrais me donner un morceau de sanglier, de cerf ou une galette au sésame, de refuser : je n'ai pas envie qu'on dise que je l'ai envoyé chez toi pour ça. »

28. Pendant la durée de la lecture, mon doux ami, la sueur sortait par tous les pores de ma peau. J'étais piteux et, comme le dit Homère, je ne voulais rien de moins qu'être englouti dans les entrailles de la terre. Mais je vis mes compères de table s'esclaffer à chaque mot de la missive. La plupart des rieurs connaissaient bien Hétémoclês, beau vieillard à la tignasse blanche et au profil des plus dignes. Comment cet individu avait-il pu les abuser sur sa vraie personnalité, avec une si belle barbe, avec ses traits d'une rigueur insoupçonnable. Au début, je me disais que si Aristénète avait évité de le mettre sur la liste des invités, ce n'était pas par légèreté, mais parce que la réputation de respectabilité et de gravité du personnage empêchait qu'on le conviât à une sauterie compromettante...

29. Quand l'esclave eut terminé sa lecture, les convives regardèrent du côté de Zénon et de Diphile. Ils tremblaient comme des feuilles et leur mine constipée confirmait les accusations proférées par Hétémoclês. Aristénète était bouleversé. Ses traits reflétaient une lourde anxiété. Malgré tout, il offrit une tournée générale et reprit un air enjoué afin de faire oublier ces instants de malaise. Puis il congédia l'esclave, disant qu'il prendrait ses dispositions plus tard. Dans le même temps, le jeune Zénon se leva de sa banquette et s'éloigna discrètement sur un signe de son pédagogue qui lui-même obéissait très probablement à un ordre de son père.

30. Cléodème qui, depuis longtemps, cherchait une bonne occasion de s'en prendre à un

Stoïcien, et qui se morfondait de n'avoir pu jusque-là dénicher un prétexte valable, trouva matière à polémiquer grâce à la lettre d'Hétémoclés : « Qu'est-ce donc, vociféra-t-il, beau travail que celui du charmant Zénon et des admirables Zénon et Cléanthe ! [15] Quoi ! Des formules sans queue ni tête, une philosophie à l'emporte-pièce, bref, une horde d'Hétémoclés. Eh bien, quelle folle dignité traverse la lettre de ce grand vieillard ! Le comble, c'est Aristénète en Oenée et Hétémoclés en Artémis ! On aura tout vu ! Par Héraclès, c'est du propre et de bon augure dans le cadre d'une fête comme la nôtre ! ».

31. - Par Zeus, lança Hermon de sa hauteur, sans doute a-t-il flairé la préparation d'un succulent sanglier et il paraissait tout à fait naturel de parler de celui de Calydon, ben voyons ! Mais qu'attends-tu donc, cher Aristénète, au nom de la divine Hestia ? [16] Apporte-lui sans tarder les premiers morceaux de la bête car, vois-tu, je suis terrorisé à l'idée que ce pauvre vieillard ne meure de faim comme Méléagre [17]. Qu'il n'ait crainte : Chrysippe classe ces denrées dans la catégories des bagatelles [18].

32. - C'est toi qui parles de Chrysippe, jeta bruyamment Zénothémis qui parut se réveiller d'une long sommeil, tu oses comparer un philosophe de pacotille comme Hétémoclés à de grandes figures philosophiques comme Cléanthe et Zénon, sages parmi les sages. Quelle espèce d'homme es-tu pour délirer ainsi ? C'est bien toi, Hermon, qui coupas les cheveux d'or des Dioscures [19], un sacrilège qui te conduira sous peu aux pieds du bourreau ? Et toi,

Cléodème, n'est-ce pas toi qui séduisis la femme de Sostrate, ton propre disciple ? Qu'on a surpris en pleine action et à qui on a infligé une punition dégradante entre toutes ? Ah ! Vous ne pouvez pas vous taire, dégénérés que vous êtes !

- C'est cela, oui ! Mais moi, au moins, répondit du tac au tac Cléodème, je ne donne pas ma femme au premier venu ! Je ne me remplis pas les poches avec les économies d'un étudiant étranger et je n'ai pas juré à Athéna Poliade que je n'en ai pas vu la couleur ! Ce n'est pas moi non plus qui pratique l'usure ; je ne torture pas mes élèves quand ils ne peuvent pas payer mes cours dans les délais prévus.

- Mais tu ne vas pas nier, rétorqua Zénothémis, que tu as vendu du poisson à Criton afin de tuer son père.

33. Pendant qu'il disait ces mots, il jeta le contenu d'une coupe au nez de ses interlocuteurs. Comme Ion était dans le voisinage, il fut, lui aussi, victime de l'arrosage : c'était justice ! Hermon, tout en s'essuyant, prit à témoin ses compagnons de table de l'injure qu'on venait de lui faire. Cléodème – il n'avait pas de coupe – se retourna et cracha à la face de Zénothémis, puis, tirant sur sa barbiche de la main gauche, il s'apprêtait à lui asséner un bon direct : il aurait achevé le vieillard si Aristénète ne l'avait retenu de la main et n'avait eu la judicieuse idée de passer par-dessus Zénothémis pour se mettre entre les deux ennemis, les obligeant à se calmer.

34. Durant ces péripéties, Philon, j'étais assailli par mille pensées : un dicton me revint alors à l'esprit : " À quoi sert la connaissance si l'on ne sait pas corriger sa conduite ?" J'avais sous les yeux la crème de la philosophie qui se donnait en spectacle devant un public friand. Je me disais que ce vieux dicton avait du bon, somme toute ! La connaissance, j'en suis persuadé, détourne du bon sens ceux qui vivent dans les livres et s'imprègnent des idées qu'ils véhiculent. Parmi tous ces penseurs, pas un qui n'ait au moins une chose à se reprocher : celui-là agissait à vous donner la nausée, celui-ci discourait de façon répugnante. Ils n'avaient même pas l'excuse du vin : la lettre d'Hétémoclés n'avait-elle pas été rédigée dans la pleine maîtrise de ses moyens ?

35. En fait, tout était sens dessus dessous ! Les gens ordinaires mangeaient avec un tact exemplaire, sans boire un verre de trop ; ils se comportaient le plus raisonnablement du monde, se contentant de faire honte aux autres, objets pourtant de leur vénération quelques instants auparavant, lorsqu'ils les considéraient comme des modèles de vertu. En revanche, les sages, eux, n'avaient aucune tenue, criaient comme des fous, se gavaient comme des porcs et se donnaient des coups ! Alcidamas l'admirable, lui, pissait sans vergogne au milieu de la pièce, se fichant éperdument des femmes qui se trouvaient là. Pour décrire convenablement le tableau, disons que le festin rappelait l'histoire d'Éris évoquée par les poètes. Celle-ci, on le sait, n'avait pas été conviée aux noces de Pélée [20] et, pour se venger, elle lança la funeste pomme qui déclencha la fameuse guerre de Troie. Car la lettre d'Hétémoclés

projetée en plein cœur de la fête était aussi une pomme de discorde, porteuse de ravages aussi graves que ceux dont parle l'*Iliade*.

36. Cléodème et Zénothémis ne décoléraient pas malgré le rempart corporel d'Aristénète : les injures fusaient de part et d'autre. « Oui, grogna Cléodème, je vous ai convaincus que vous n'êtes qu'une bande d'imbéciles et ça me suffit ; demain, je me vengerais avec plus d'éclat. J'attends ta réponse, Zénothémis, et la tienne, Diphile le petit saint : vous prétendez dédaigner les richesses, alors pourquoi faites-vous tant d'efforts pour en accumuler ? N'est-ce pas vous qui faites des courbettes devant les richards ? Ne pratiquez-vous pas l'usure ? Ne dispensez-vous pas votre enseignement moyennant un gros salaire ? Et dire que, par ailleurs, vous n'avez pas de mots assez durs pour stigmatiser le plaisir et déconsidérer les épicuriens. C'est pourtant vous qui vous jetez dans la fange, enculant à la chaîne ou bien vous faisant mettre à votre tour ! Et quel esclandre quand on oublie de vous inviter ! Et s'il arrive qu'on vous invite, vous avalez les bons morceaux et, par-dessus le marché, vous en donnez à vos esclaves. » À ces mots, Cléodème tira la serviette où l'esclave de Zénothémis avait engrangé des victuailles de toutes sortes : il voulait les faire tomber mais échoua car le domestique résista avec vigueur à son assaut.

37. « Bravo, Cléodème, ajouta Hermon, qu'ils nous expliquent la raison pour laquelle ils nous défendent de goûter au plaisir alors qu'ils en savourent les fruits plus que n'importe qui ! »

- Non, non, interrompit Zénothémis, c'est à toi, Cléodème, de nous expliquer pourquoi tu ne considères pas l'argent d'un œil indifférent !

- Non, non, c'est à toi ! La dispute s'éternisait lorsque Ion se dressa de tout son corps pour bien montrer qu'il existait encore et dit : « Ça suffit comme ça ! S'il vous plaît, abordons plutôt les thèmes dignes d'une fête honorable ! Discutez, écoutez à tour de rôle, sans vous chamailler, comme notre maître Platon conçoit la conversation : une diversion agréable. » Cette proposition fut largement plébiscitée par les convives, surtout par Aristénète et Eucrite qui avaient l'espoir d'apaiser la situation. De ce fait, Aristénète retourna à sa place, persuadé que la paix était revenue.

38. Peu après, nous fut servi le repas « absolu » : il consiste en un poulet, un morceau de sanglier, du lièvre, du poisson, des galettes de sésame et mille petites friandises qui croquent sous la dent [21] et que l'on ramène à la maison. Un hic, pourtant : il n'y avait pas un plat par personne. Ainsi, pour Aristénète et Eucrite, ils devaient piocher dans un plateau commun. Même chose pour le stoïcien Zénothémis et l'épicurien Hermon, ainsi que pour Cléodème et Ion, enfin, pour le marié et moi-même. Pour Diphile, double ration, puisque Zénon était sorti. Mémorise bien cette disposition, ami Philon, car elle est cruciale dans la tournure finale de mon récit.

PHILON

J'ai bien enregistré.

LYCINOS

39. Ion s'exprima le premier : « Je commence si vous n'y voyez pas d'inconvénients." Puis, après un silence, il dit : "Devant un tel parterre de gens cultivés, il aurait fallu disserter, c'est mon avis, sur les incorporels et l'immortalité de l'âme [22] ; mais pour me prémunir des avis de ceux qui ne partagent pas nos points de vue, je ferai un commentaire sur la notion de mariage : c'est un sujet inoffensif, n'est-ce pas ? Pour ma part, je crois préférable de ne point se marier et, dans le sillage de Platon et de Socrate, il vaut mieux pratiquer l'amour des garçons : les adeptes de cet amour sont en effet les seuls à s'accomplir dans la vertu. Certes, la nécessité implique qu'on se lie aux femmes, mais – et je ne fais que suivre les préceptes platoniciens – il serait plus judicieux qu'elles soient mises en commun : ainsi, plus de jalousie à redouter !

40. Un rire assourdissant retentit à l'écoute de ces propos d'une affligeante stupidité. Dionysodore s'écria : « Quand tu auras fini avec tes barbarismes idiots, tu nous préviendras ! Car pourquoi et à propos de quoi serions-nous jaloux ?

– Comment donc ! Tu oses parler, petite fiente, lui rétorqua Ion. Dionysodore était sur le point de lui répliquer par une insulte de haut vol lorsque Histiaios le grammairien, gentil tout plein, ma foi, déclara : « Stop ! moi, je vais lire un épithalame, » et il se lança.

41. Si je me souviens, il s'agissait de ces vers élégiaques :

Élevée tendrement auprès d'Aristénète,
La belle Cléanthis
Apparaît plus charmante, en beauté plus
parfaite
Qu'Artémis ou Cypris !
Et toi, jeune épousé, éphèbe merveilleux
Plus gracieux que Nérée ou le fils de Thétis,
Je te salue. Vous méritez que je proclame
Votre belle union dans cet épithalame.

42. Comme tu peux l'imaginer, des ricanements accueillirent ces vers de mirliton. Arriva le moment où tous les convives devaient prendre leurs mets. Aristénète et Eucrite prirent ce qui se présentait sous leurs yeux. Idem pour Chéréas, Ion et Cléodème. Quant à Diphile, il saisit sa part mais voulut s'accaparer la portion de Zénon absent. Il dit alors : « C'est à moi ! », et il s'opposa énergiquement aux esclaves qui voulaient lui arracher la volaille des mains : on aurait cru qu'ils tiraient le cadavre de Patrocle [23] ! Pour finir, il dut s'avouer vaincu et lâcha sa proie, provoquant l'hilarité générale surtout quand il se mit à grogner et à jouer les martyrs.

43. Hermon et Zénothémis étaient sur la même banquette, tu le sais. Zénothémis en haut, l'autre au-dessous ; leurs parts étaient bien réparties et ils se servirent sans remue-ménage. Néanmoins, la poularde face à Hermon était un peu plus grassouillette que celle qui était devant lui : c'était bien sûr le fruit du hasard. Alors Zénothémis – sois très attentif, Philon, car mon récit va devenir captivant, crois-moi – alors, dis-je, Zénothémis délaissant

sa volaille, chipa celle d'Hermon, plus dodue, dois-je le répéter. Car l'idée même que son compagnon de table disposât d'un morceau plus consistant que le sien était aux yeux de Zénothémis proprement insupportable. Et les cris reprirent de plus belle ! Ils se ruèrent l'un sur l'autre, se crêpèrent le chignon, se frappant avec la malheureuse poularde ! Ensuite ils se prirent par la barbe, et réclamèrent de l'aide : Hermon demanda le renfort de Cléodème, et Zénothémis voulut comme alliés Alcidamas et Diphile. Bientôt, tous les convives se rangèrent d'un côté ou de l'autre, sauf Ion, qui garda une scrupuleuse neutralité.

44. La mêlée fut générale. Zénothémis, empoignant une coupe posée devant Aristénète, la jeta en direction d'Hermon. Il rata sa cible, et l'objet alla s'écraser [24] sur le crâne du jeune marié qui fut sérieusement blessé ! Alors les femmes se mirent à hurler et entrèrent dans la danse, en particulier la mère du pauvre Cléanthis à la vue de son fils tout sanguinolent ; la jeune épouse se lança à son tour dans la mêlée, terrorisée par le traitement infligé à son époux. À noter qu'Alcidamas fit sensation en défendant Zénothémis. De son bâton, il assomma Cléodème, mit en morceaux la mâchoire d'Hermon et amocha de nombreux esclaves qui leur portaient secours. Mais ces derniers ne se replièrent pas pour autant. Soudain, Cléodème, d'un doigt, énucléa Zénothémis puis lui trancha le nez d'un coup de dents [25]. Puis Hermon, voyant Diphile sur le point de le défendre, le débusqua de sa banquette et lui fit mordre la poussière.

45. Le grammairien Histiaios tenta – sans succès – de les séparer et ne réussit qu'à recevoir un coup dans les dents, cadeau de Cléodème qui l'avait pris pour Diphile. Homère ne dit-il pas ceci :

Le malheureux gisait et vomissait du sang.

[26]

Tout n'était que vacarme et lamentations. Les femmes sanglotaient autour de Chéréas, tandis que les autres invités s'efforçaient d'arrêter le carnage. Mais il y avait Alcidamas qui venait de mettre KO la meute adverse et continuait à s'en prendre à tous ceux qui s'aventuraient jusqu'à lui. C'eût été une véritable hécatombe s'il n'avait pas cassé son bâton. Moi, je restais tranquille près du mur, observant tout, ne me mêlant de rien : j'avais appris d'Histiaios que c'était folie de vouloir s'interposer dans des circonstances pareilles. C'était, je te l'avoue, le combat des Lapithes et des Centaures : des tables renversées, du sang coulant à flot, des coupes volant dans les airs...

46. Pour finir, Alcidamas fit tomber un candélabre, si bien que nous fûmes plongés dans une obscurité complète. Comme tu l'imagines, l'affaire s'envenima encore davantage, et ce fut la pagaille générale. Une fois dans l'obscurité, on commit mille excès en tous genres. Quand on apporta une lampe, on découvrit Alcidamas en train d'effeuiller une joueuse de flûte et sur le point d'aboutir... Dionysodore fut surpris en flagrant délit de vol mais il sombra dans le ridicule quand, au moment où il se redressait, le skyphos tomba de son vêtement. Il essaya de se rattraper en prétendant que Ion l'avait

ramassé et le lui avait confié dans la confusion pour le mettre en lieu sûr. Et Ion, par une touchante complicité, confirma le mensonge.

47. Le banquet s'acheva sur cette note. Aux cris et aux larmes succédèrent les rires contre Alcidamas, Dionysodore et Ion. Les blessés furent évacués sur des civières : ils n'étaient pas jolis, surtout ce vieux croûton de Zénothémis qui, une main sur l'œil et l'autre sur son nez, hurlait de douleur ; Hermon, qui n'était pas mieux loti avec ses dents déglinguées, lui lança avec toujours le même esprit de contradiction : « En ce moment, mon cher, tu ne places point la douleur dans la catégorie des choses indifférentes. » Le marié fut recousu par les soins diligents de Dionicos et, la tête couronnée de bandelettes, on le hissa dans le char où il devait emmener sa femme. Quelles noces mouvementées pour ce pauvre garçon ! Quant aux autres convives, ils furent couchés, vomissant de temps à autre sur le chemin qui les menait au lit. Seul Alcidamas resta dans la salle. Impossible de l'en déloger ! Comme il était affalé en travers d'une couchette, on ne pouvait rien faire.

48. Voilà, mon doux ami, comment s'acheva ce banquet. Je crois d'ailleurs opportun de rappeler ce vers tragique, qui sera l'épilogue de notre histoire :

La volonté divine est fort aléatoire ;
Afin de nous surprendre, elle agit et détruit
Nos attentes notoires. [27]

En effet, jamais on n'aurait pu penser un seul instant que les événements auraient pris pareille tournure. Mais la leçon me fut

profitable et je sais maintenant que pour un homme aussi tranquille que moi, il y a danger à banqueter avec ces vauriens de philosophes.



Notes

[1] Citation d'auteur inconnu mais d'usage courant chez les Grecs. [Retour au texte]

[2] Souvent traduit par « usurier », le terme a une connotation trop négative : « banquier » est sans doute meilleur. [Retour au texte]

[3] Les lits de table des Anciens comportaient en effet deux places, parfois davantage. [Retour au texte]

[4] Le mot exact est *Mouseion*, « Musée », qui évoque sans conteste le Musée d'Alexandrie. Mais pour le lecteur contemporain, le sens est différent : aussi ai-je préféré traduire par « Académie », qui veut bien dire ce qu'il veut dire. [Retour au texte]

[5] On peut comparer très judicieusement cette arrivée précipitée avec celle d'Alcibiade dans le *Banquet* de Platon. [Retour au texte]

[6] *Illiade*, 2, 408. [Retour au texte]

[7] Le skyphos est une tasse à fond plat avec des anses horizontales. [Retour au texte]

[8] Héraclès fut en effet invité chez le centaure Pholos mais il y fut pris à partie par les autres centaures participants. [Retour au texte]

[9] *Illiade*, 4, 447 et 450. [Retour au texte]

[10] De nouveau une référence à l'*Illiade*, 2, 229. [Retour au texte]

[11] Le chien de Malte était un animal doux et de bonne compagnie : on comprend que cette pique ne fasse pas plaisir à Alcidamas qui se veut contestataire et perturbateur. [Retour au texte]

[12] Adrastée est une divinité de la vengeance, un autre nom de Némésis, mais invoquée pour châtier plus particulièrement l'orgueil. [Retour au texte]

[13] Lucien se moque souvent des raisonnements prétendument logiques des stoïciens et de leurs syllogismes. Le sorite est par exemple un syllogisme accumulé : « Dans un tas de blé, on enlève un grain sans le détruire pour autant, mais peu à peu il ne reste plus qu'un seul grain ». Le syllogisme du moissonneur : « Un homme dit qu'il moissonnera un champ mais il n'y arrive point ». Le syllogisme des cornes : « Tu as ce que tu n'as pas perdu, or tu n'as point perdu de cornes, donc tu as des cornes ! ».

[Retour au texte]

[14] Le roi de Calydon, Oenée avait eu la maladresse de ne point convier Artémis à son sacrifice au moment de la récolte. La déesse lui envoya un sanglier que son fils Méléagre tua.

[Retour au texte]

[15] Chrysippe, Zénon et Cléanthe constituent en quelque sorte la « triade » de la philosophie stoïcienne. [Retour au texte]

[16] Hestia peut être invoquée comme déesse du foyer : c'est à ce titre qu'on lui offre une libation au cours des banquets. [Retour au texte]

[17] Méléagre, victime d'un maléfice, devait mourir instantanément si un tison du foyer se consumait entièrement. Sa mère retira le tison et l'éteignit. Mais quand le jeune homme eut tué les frères de sa mère par amour pour Atalante, sa mère se vengea et remit le tison au foyer. Méléagre mourut aussitôt. [Retour au texte]

[18] Les actes de la vie humaine sont en effet classés par les stoïciens : il y les choses

bonnes, les mauvaises et celles qui indiffèrent.
[Retour au texte]

[19] Les statues de Castor et Pollux devaient avoir une chevelure dorée. [Retour au texte]

[20] Les dieux, on le sait, participèrent aux noces de Thétis et de Pelée. Or, Éris (la Discorde) jeta une pomme d'or. Il en résulta le jugement de Pâris, le rapt d'Hélène, et, pour finir, la fameuse guerre de Troie. [Retour au texte]

[21] Il s'agit des *bellaria* : amandes, beignets au miel, etc. C'est le dessert des Anciens.
[Retour au texte]

[22] Ce sont des thèmes très classiques dans la doctrine platonicienne. [Retour au texte]

[23] *Iliade*, 17, passim. [Retour au texte]

[24] Il s'agit d'une adaptation très libre d'un vers homérique, *Iliade*, 11, 233. [Retour au texte]

[25] Là encore, l'allusion aux noces de Pirithoos se confirme : le centaure Eurythion voulut abuser de la mariée mais les Lapithes lui tranchèrent le nez et les oreilles ! [Retour au texte]

[26] *Iliade*, 15, 11. [Retour au texte]

[27] C'est l'épilogue traditionnel que chante le chœur de plusieurs tragédies d'Euripide (*Médée*, *les Bacchantes*, *Andromaque*, etc.). [Retour au texte]

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin
- Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La Traversée pour
les Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule -
La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de
Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers
- Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les
Epigrammes - Sur les salariés

Bibliotheca Classica Selecta - UCL (FLTR)

**Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions
françaises sur la BCS**

**Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le
Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien)
- Le Banquet ou les Lapithes - La Traversée pour les
Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou
l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault)
- La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou
le Voyage aux Enfers - Le Songe ou la Vie de Lucien -
Les Épigrammes - Sur les salariés**

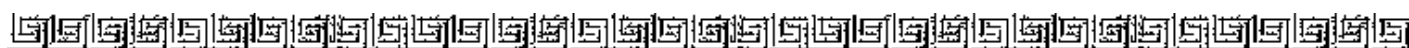
MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS





Une nouvelle traduction

par



Plan

Introduction
Traduction

Notes

Philippe Renault, qui a publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* aux éditions des Belles Lettres, est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*.

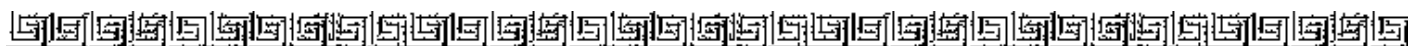


Sur le site de Philippe Remacle, il a publié également quelques traductions de Pindare.

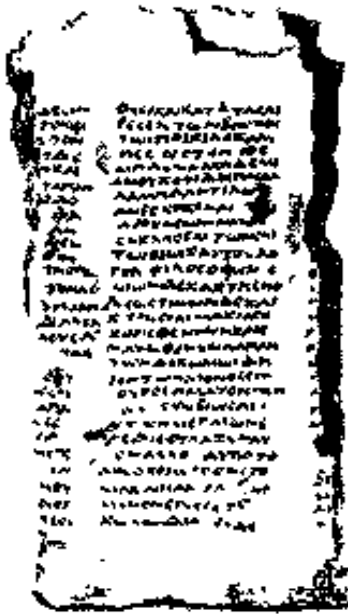
Les *FEC* proposent de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Après avoir publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre Lucien de Samosate, ou le rhéteur magnifique, une introduction générale à la vie et à l'œuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant », il a confié aux *FEC* plusieurs traductions nouvelles annotées de cet auteur.

La *BCS* lui doit aussi une traduction nouvelle en vers du Livre V et du Livre XII de l'*Anthologie Grecque*, respectivement consacrés aux épigrammes amoureuses et aux épigrammes garçonnières.



Introduction



Comme *Alexandre ou la Mort de Pérégrinos*, *Le Maître de Rhétorique* entre dans la catégorie des pamphlets composés par Lucien pour dénoncer les agissements de certains personnages. Mais l'œuvre se distingue par la forme employée. En effet, les précédents pamphlets se caractérisaient par une distance entre l'auteur et le « gredin » en question. Ici, le narrateur est celui-là même dont Lucien veut dénoncer l'imposture, si bien que tout le récit se construit sur un magistral second degré, ce qui rend l'œuvre pour le moins singulière et originale.

Malgré ce parti pris littéraire, la dénonciation n'en est pas moins virulente, car l'homme nous apparaît comme un modèle de cynisme et d'ignominie. Il s'agit pour le Syrien de faire un portrait « au vitriol » d'un type de rhéteur particulièrement exécrationnel. Les spécialistes s'accordent à reconnaître dans ce personnage Julius Pollux ; d'ailleurs, à un moment Lucien

le dévoile en disant qu'il s'était affublé du nom du « fils de Zeus et Lédà ». Ce rhéteur avait été nommé précepteur du jeune Commode, fils de Marc-Aurèle. On prétend que, furieux de n'avoir pas été choisi pour cette fonction qu'il convoitait, Lucien se serait vengé de Pollux en écrivant ce pamphlet. C'est lui faire, à mon avis, un très mauvais procès : en effet, de pareils sentiments – qui ne lui font pas honneur – ne lui ressemblent guère, si bien qu'on s'accorde aujourd'hui à ne reconnaître aucun fondement à cette hypothèse.

Plus qu'à un homme, Lucien s'en prend surtout à un métier qu'il a lui-même pratiqué dans sa jeunesse, avec la réussite que l'on sait, mais avec lequel il a pris ses distances depuis que sa rencontre avec les philosophes l'a éclairé sur les faux-semblants de l'art de l'éloquence, et sur la vanité d'une célébrité fondée sur l'artifice et la tromperie. Bien entendu, les méchantes langues ont dit qu'avec ce pamphlet, Lucien crachait dans la soupe.

L'œuvre est soignée et écrite dans un bel atticisme, où l'on décèle cependant une propension à la grandiloquence, afin de suggérer, parfois jusqu'au ridicule, le style rhétorique ampoulé de son époque. Notre récit se présente

avant tout comme l'initiation d'un jeune apprenti rhéteur par un vieux maître à l'apparence bonasse. Mais au fil de la lecture, on s'aperçoit que les conseils donnés sont ahurissants et dépassent l'entendement, au point d'être une offense à la mesure et à la morale. Car les arguments utilisés sont une apologie de la facilité, de la paresse et de la médiocrité. Avant tout, il s'agit de jeter de la poudre aux yeux à son auditoire et de le conquérir par tous les moyens, de préférence les plus condamnables, les plus vulgaires aussi. Le talent n'a aucune raison d'être, si l'on veut devenir très vite un orateur riche et célèbre ; pour parvenir à ses fins, il suffit d'avoir une bonne dose de mauvaise foi, un toupet effarant et un complet mépris de la foule. Une telle débauche de mauvais esprit peut sembler exagérée, voire choquante, mais elle correspondait sans doute à la réalité du temps. Entre parenthèses, reconnaissons qu'elle est encore d'une brûlante actualité, quand on constate à quel point la flagornerie et le racolage font recette, et sont même les critères privilégiés par nos médias contemporains en vue d'attirer les faveurs du plus grand nombre et engranger les profits.

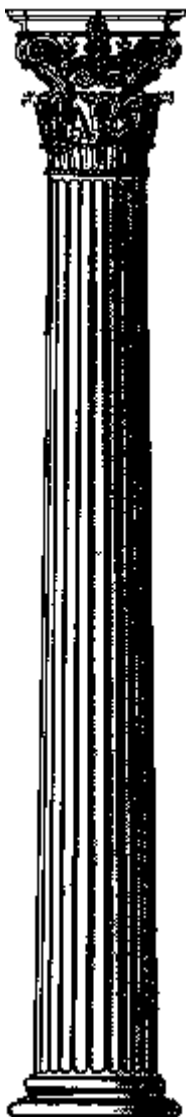
Mais revenons à notre opuscule. Les arguments de Pollux sont en

contradiction flagrante avec les principes édictés par les tenants sérieux de la rhétorique – Quintilien en tête – qui plaçaient le travail et la patience au-dessus de tout. Certes, on comprend aisément que la critique exercée par Lucien est excessive : rappelons que nous sommes en présence d'un pamphlet, et que, dans ce genre littéraire, on ne fait pas dans la demi-mesure, surtout quand l'auteur s'appelle Lucien. Quoi qu'il en soit, l'écrivain sait de quoi il parle pour avoir été lui-même un fameux rhéteur, nous l'avons dit : il sait que ce métier, qui permettait une célébrité facile – comme aujourd'hui chez nos vedettes télévisuelles –, était basée sur des artifices, aux antipodes de la sincérité et du bon goût. La rhétorique, telle qu'on la pratiquait en ce temps, était un art basé sur des « trucs » destinés à « épater la galerie ». Or, sous la plume de Lucien, Pollux symbolise ici – avec une exagération qui fait froid dans le dos – une vision de l'éloquence telle qu'elle se pratiquait au II^e siècle, avec son cortège d'avocats incultes mais rusés, et ses déclamateurs exubérants qui sidéraient la foule par des mots creux, dont certains, cités par Lucien, ont dû être puisés dans l'*Onomasticon* du véritable Julius Pollux. En effet, on pense aujourd'hui que ce recueil de vocables archaïques

et bizarres, ouvrage très célèbre en son temps, bible des rhéteurs, fit réagir l'esprit caustique de Lucien, au point d'être peut-être à la base de la composition de ce brillant pamphlet.



Traduction



1. Ainsi, mon garçon, tu me demandes rien de moins qu'un mode d'emploi efficace pour devenir rhéteur, et t'affubler du titre de sophiste, un titre, ma foi, digne de la plus haute considération [1] ! Tu vas même jusqu'à me confier que, sans l'éloquence, la vie te serait proprement insupportable, ayant l'ambition d'être le plus grand des parleurs et la bête noire de tes rivaux. Tu souhaites aussi être adulé par la foule et devenir l'orateur par excellence de la Grèce. Tu me supplies de te montrer les routes, si elles existent, qui assouvirait ton besoin insatiable. Je ne vais pas me faire prier plus longtemps, mon joli, surtout lorsque je suis en présence d'un jeune homme plein de qualités

qui, ne sachant pas où s'orienter, est venu me demander conseil. Écoute ce que je vais te dire car, je puis te l'assurer, en un temps record, tu deviendras un orateur émérite. Il te suffira de suivre mes conseils à la lettre : tu les méditeras d'abord, tu les mettras en pratique ensuite. Ce n'est qu'ainsi, et avec persévérance, que tu arriveras au terme de la route.

2. La chose en elle-même n'est pas une mince affaire, et elle nécessite un labeur intensif. Cet art exige un travail énergique, des nuits de veilles épuisantes et des trésors de patience. Mais d'un autre côté, sache que des individus, jusque-là bien obscurs, ont acquis la célébrité et la fortune par leur talent verbal.

3. Mais surtout, pas de panique ! Ne revois pas tes ambitions à la baisse, parce que tu devrais, au préalable, t'acquitter d'une série d'épreuves. La route que nous te proposons n'est pas aussi rude et aussi pénible que ça, pas au point de te « lessiver » et de t'obliger à rebrousser chemin. Autrement, quelle différence y aurait-il avec les autres professeurs qui, à l'inverse, envoient leurs disciples se casser le nez sur les sentiers communs, difficiles et démoralisants ? Ma pédagogie est inoffensive et consiste en une route droite, courte, peu

abrupte et plaisante à souhaits. En fait, ta chevauchée ressemblera à une balade de santé au sein d'une plaine riante garnie d'ombrages ; tu avanceras tranquillement, à ton rythme, sans te fatiguer et, c'est frais comme un gardon, que tu atteindras la cime où sont les fruits que tu brûles de cueillir. Là-haut, par Zeus, tu n'auras qu'à t'installer et à manger cette nourriture de bon cœur : pendant ce temps, tu pourras contempler, plus bas, le spectacle des malchanceux qui auront pris l'autre chemin, chaotique et encombré de ravins, tous traînant la savate, se cassant la binette, et se blessant à force de se frotter à des rochers pointus. Toi, en revanche, tu trôneras au sommet, le front ceint de lauriers, tel le plus heureux des mortels, la Rhétorique t'ayant dispensé tous ses bienfaits, presque sans bouger le petit doigt !

4. Telle est ma promesse : n'est-elle pas sublime ? Ah non ! par Zeus, dieu de l'amitié, ne décline pas mon offre, sous prétexte que ma méthode est trop facile. Pour te rassurer, considère l'exemple d'Hésiode qui, de berger, s'est mué en poète, en cueillant quelques malheureuses feuilles sur l'Hélicon [2] : aussitôt, inspiré par les Muses, il s'est mis à chanter l'origine des dieux et des héros : après tout, est-ce si harassant

de devenir rhéteur, un métier éloigné de la fougue poétique ? Non, pourvu que l'on se donne la peine de prendre le chemin le plus rapide.

5. À ce propos, il faut que je te raconte l'histoire d'un marchand de Sidon, dont la découverte s'avéra infructueuse pour cause d'incrédulité. À l'époque, Alexandre était devenu roi des Perses après la bataille d'Arbèles qui vit la défaite de Darius. Les courriers devaient parcourir les territoires soumis pour y apporter les ordres du prince. Entre la Perse et l'Égypte, la route était particulièrement longue, obligeant à contourner des montagnes, à passer en Arabie, à franchir un désert immense, avant de gagner enfin l'Égypte. La route était bornée par vingt stations, et l'homme devait être robuste. Une telle situation mettait Alexandre hors de lui, surtout lorsqu'une révolte vint à éclater en Égypte, et qu'il fut dans l'incapacité d'adresser rapidement ses instructions aux satrapes. Or un marchand de Sidon lui dit : « Je te promets, roi, de te révéler la présence d'un raccourci entre la Perse et l'Égypte. Il suffit pour ça de passer directement par les montagnes là-bas : en trois jours, l'Égypte sera en vue. » L'homme disait vrai. Toutefois, Alexandre refusa de le croire, et prit le marchand pour un affabulateur

notoire : sa proposition n'étant pas dans la norme commune, il n'en tint aucun compte.

6. Surtout, ne considère pas mon offre de cette façon. Ton apprentissage de rhéteur, qui ne durera qu'un seul jour, se fera sans obstacle, et tu pourras à ta guise traverser les montagnes qui séparent la Perse de l'Égypte. Comme prologue, je dois me lancer dans une petite digression, à l'instar du fameux Cébès, et te décrire les deux routes qui mènent à la rhétorique, dont la seule évocation te fait palpiter. Au sommet d'une montagne, il existe une femme au charme délicat : cette beauté tient dans sa main droite la corne d'Amalthée, d'où jaillit mille fruits délicieux. À sa gauche, imagine Plutos, une splendeur toute d'or, en compagnie de la Gloire et de la Puissance : autour de sa tête batifolent les Éloges, semblables aux petits Amours. Tu connais, je suppose, le tableau allégorique du Nil : les artistes ont coutume de le représenter affalé sur un crocodile ou sur un hippopotame, pendant que des enfants folâtraient devant lui : or les Éloges qui volent autour de la Rhétorique leur ressemblent comme deux gouttes d'eau. Ô toi, l'amoureux transi, dépêche-toi d'atteindre le sommet pour l'épouser, car, aussitôt, tu disposeras de ses biens : la Richesse, la Gloire et les

Éloges ; en tant que mari, tu les obtiendras d'office.

7. Certes, devant cette montagne, je comprends que tu sois intimidé et peu certain d'y accéder. Tu croiras être en présence de la roche Aornos, celle qui, aux yeux des Macédoniens, ne pouvait être franchie que par Dionysos ou Héraclès, tant elle était monstrueusement massive et inaccessible même aux oiseaux. Ta première vision sera de cette nature. Mais très vite, tu remarqueras deux routes distinctes : l'une sera étroite, pleine de ronces, tordue, puant l'effort et la sueur. Jadis, Hésiode [3] en a fait une évocation tellement géniale que je me garderai de la rappeler. Quant à la seconde route, sache qu'elle est homogène, garnie de fleurs, sillonnée de frais ruisseaux, belle comme je le disais tout à l'heure. Mais je ne veux pas t'ennuyer en me répétant sans cesse : tu ne deviendrais que trop vite, à mon goût, un rhéteur modèle...

8. Un détail : cette route épuisante ne montre les traces que d'une poignée de voyageurs et celles qu'on remarque n'ont pas été faites récemment. Moi aussi - j'étais bien nigaud - j'ai tenté de l'emprunter : peine perdue ! Peu après, je fis la découverte du second passage, et je vis combien il était harmonieux et point

escarpé. Pourtant, je n'en fis pas la traversée : à l'époque, j'étais jeunot, un peu crétin, et je me contentais de suivre les recommandations du poète déjà cité, et qui écrivait ceci [4] :

C'est par
mille labeurs
que naissent
tous les biens.

Peuh ! Les choses ne se passent pas ainsi ! Bien des gens ont accédé à la popularité sans s'esquinter, en se lançant dans la rhétorique par la bonne route. Quand tu seras arrivé à l'embranchement des deux chemins, tu resteras perplexe : en ce moment, tu l'es déjà, car tu ne sais pas encore quel est le meilleur choix à faire. Comment accéder sans fatigue au sommet de la montagne pour devenir, par ton mariage avec la Rhétorique, l'homme le plus heureux et le plus admiré du monde ? J'ai la solution. Pour ma part, je me suis suffisamment trompé en me décarcassant pour rien ; maintenant, je désire que ton jardin soit fertile sans jamais recourir à des semences, comme cela se fit au temps béni de Kronos.

9. D'abord, tu distingueras la présence d'un homme très grand et d'une santé réjouissante : il marche avec fermeté, la peau tannée par le soleil, le regard terrifiant. Doté d'une énergie indomptable, il est le guide de

la route épuisante. Ce personnage te baratinerà avec ses niaiseries, t'engageant à mettre tes pas dans ceux de Démosthène, de Platon et d'autres orateurs du même acabit ; ces peintures sont, il est vrai, infiniment plus grandioses que celles de nos contemporains, mais elles sont à peine visibles car les siècles les ont entamées, si bien qu'on n'en voit plus aujourd'hui que de pauvres vestiges. Bref ce satané bavard essaiera de te convaincre que ton bonheur ne sera parfait qu'après avoir suivi ces pas avec l'habileté d'un funambule. Mais à la moindre faute, l'horizon menant aux épousailles risque d'être bien compromis. Dans le même esprit, il t'ordonnera de copier les Anciens, et te proposera de plancher sur des vieux discours dont l'imitation est impossible, comme il est impossible de reproduire les statues d'Hégias, de Critios et de Nestoclès [5], tant elles sont fignées, figées, et d'une conception froide et sévère. Il te dira encore : « Du travail, toujours du travail, et des veilles innombrables ! Surtout, ne bois que de l'eau et ne profite d'aucun instant de répit : c'est nécessaire et sans appel ! Sinon, tu resteras à mi-chemin ! ». Le plus regrettable dans cette affaire, c'est que ton guide te fera perdre du temps, pour dire la vérité, de très très longues années. Il

n'a pas pour habitude de compter jour après jour : son dénombrement procède par olympiades. Rien que le fait d'y penser, on est déjà tout épuisé avant même d'avoir commencé ! On s'effondre et on se dérobe à ce projet qui n'offre qu'une vaine espérance. En outre, il te réclamera le paiement d'honoraires astronomiques, en compensation des sévices qu'il t'aura infligés ! Pour qu'il te fasse faire le premier pas, il faudra auparavant que tu le paies rubis sur l'ongle.

10. Voilà ce que j'avais à dire sur cet homme tout ratatiné, qui paraît sorti de l'époque de Kronos, dont les modèles ne sont que de vieux croûtons, qui n'est obsédé que par des discours poussiéreux enfouis depuis belle lurette, qui t'ordonne – comme si cela était d'une folle utilité – d'imiter le style du fils d'un armurier [6] ou d'un obscur greffier nommé Atromète [7] ; il se met à pied d'œuvre, alors que la paix n'a jamais été aussi florissante, que Philippe ne va plus conquérir la Grèce, et qu'Alexandre n'est plus là pour dominer le monde : il est vrai qu'à cette époque, le verbe avait quelques vertus. Ma parole ! On dirait que notre homme ne sait pas qu'on dispose de nos jours d'une route calme ne demandant aucun effort pour atteindre la sainte rhétorique. Aussi, jeune homme, ne crois pas un mot de ce

ringard. À l'écouter, tu finirais par t'écrouler et vieilli prématurément à force de travailler. Si vraiment la rhétorique te passionne et que tu veuilles la maîtriser sans attendre le déluge, alors que tu es bouillonnant de jeunesse, bref, si vraiment tu la désires en face de toi, laisse tomber ce pisse-froid plein de morgue : qu'il gravisse sa route tout seul, ou avec ceux qu'il aura pigeonnés et que tu regarderas de là-haut, suffocants, éreintés.

11. Parlons de toi. Arrivé sur le second chemin, tu rencontreras de nombreux guides. Toutefois, parmi eux, il y a un homme superbe dont le savoir est proverbial. Il marche d'un pas cadencé ; son cou bouge avec infiniment de grâce ; ses yeux sont d'une féminité incroyable et sa voix est un miel. De plus, il exhale une odeur suavement parfumée. Il aime aussi se gratter le crâne avec son index. Il a le cheveu rare mais ce qui lui reste est arrangé avec art, comme tu le remarqueras en voyant ses boucles qui ne sont pas sans évoquer les grappes d'hyacinthe. C'est le portrait du raffiné Sardanapale ; à moins qu'on ne le compare à Cinyros [8] ou à Agathon [9], le grand auteur tragique. Voilà les signes qui distinguent ce personnage. Il est impossible qu'il échappe à ton regard, car il est le favori d'Aphrodite et des

Charites. Même si tes yeux étaient fermés, il suffirait qu'il vienne à tes côtés et qu'il s'adresse à toi d'une voix distillée par le miel de l'Hymette, pour que tu devines que ce n'est pas un être ordinaire, s'alimentant des fruits communs de la terre, mais un esprit supraterrrestre qui se nourrit de rosée et d'ambroisie. N'hésite pas à aller vers lui, livre-toi à ses soins diligents. En un tour de main, sans effort incongru, il fera de toi un rhéteur modèle, sachant dominer tous les regards, un roi du verbe, comme il a coutume de le dire, un roi qui se dressera fièrement sur le char du beau langage. Dès que tu seras sous son autorité, voilà ce qu'il t'enseignera.

12. Laissons-le t'adresser la parole, car il est sacrilège de prendre la place d'un orateur d'une telle trempe. N'étant qu'une pâle copie de ce noble génie, j'ai peur qu'à la première erreur je n'entraîne dans ma chute le grand homme que j'ose imiter. Je te livre donc ses paroles exactes. Après avoir effleuré les quelques mèches de cheveux qui lui restent, après avoir esquissé un sourire charmeur dont il a le secret, il fera entendre une voix splendide et capiteuse, semblable à celle de la Thaïs comique, de Malthaké ou de Glycère [10] : en effet, une voix

rauque et virile ne saurait convenir à un orateur aussi raffiné que lui.

13. Pour évoquer sa personne, il parlera en des termes dignes de sa haute modestie : « Mon jeune et doux garçon, serait-ce mon ami intime, le cher Apollon Pythien, qui t'envoie vers moi, lui qui m'a proclamé le champion des rhéteurs, comme jadis il avait désigné le plus sage des hommes, répondant en cela à une question posée par Chéréphon [11] ? Si ce n'est pas la raison de ta venue, si c'est la rumeur de mon renom qui t'a fait courir jusqu'à moi, celle qui disait que mon talent suscitait une admiration sans bornes, faisait naître mille chants de louanges, fascinait le commun des mortels au point de le stupéfier, tu vas vite te rendre compte de la stature divine de l'être que tu viens visiter. Surtout, refuse l'idée que je puisse être comparé avec un autre orateur, les Tityos, les Otos, les Éphialites, pour ne point les nommer... Ce qu'on va te montrer tient du mystère et du prodige, et tu remarqueras combien ma voix est une clameur qui suffit à étouffer celle de mes rivaux, à l'instar de la trompette qui couvre les flûtes de sa suprématie, de la cigale qui domine les bourdonnements des abeilles, des chœurs qui écrasent les vocalises du chanteur.

14. Puisque tu veux devenir rhéteur, et qu'en suivant les leçons d'un autre collègue tu n'apprendrais rien de plus consistant - au contraire -, écoute mes conseils, toi le bel objet façonné par Clitios [12] ; suis l'exemple que j'incarne et goûte religieusement mes leçons. Avance, n'hésite pas ! Ne te sens pas gêné d'être novice en rhétorique, comme tu pourrais l'être devant ces professeurs stupides qui prétendent que la maîtrise du verbe résulte d'un labeur frénétique. Comme le proclame justement le dicton : « Marche sans t'être lavé les pieds ». Tu as beau ignorer l'écriture - tout le monde le sait, d'ailleurs -, tu réussiras : un vrai rhéteur est au-dessus de tout.

15. En préliminaires, je vais t'indiquer le matériel nécessaire : il s'agit de menues choses qui feront que notre voyage sera bref. En cours de route, je t'exposerai mes grands principes qui devraient te changer, avant le soir, en un vrai rhéteur : tu surpasseras alors tous tes rivaux, comme moi, qui occupe désormais la première, la moyenne et la dernière place, laissant loin derrière ces fantoches fourvoyés dans l'éloquence. Apporte dans tes réserves une brassée d'ignorance, mais surtout une grande sûreté de soi, une incommensurable absence de complexe, bref un toupet

monstre. Laisse au placard la modestie, la discrétion, l'humilité, la timidité maladive qui vous donne des rougeurs. Ces sentiments sont inutiles, et nuiraient à ta quête de succès. Donne de la voix, rends-la musicale, parle sans avoir froid aux yeux, marche comme je le fais : ces recommandations sont précieuses et suffisantes. Assure-toi que tes vêtements soient taillés dans une étoffe blanche immaculée, tissée dans les ateliers de Tarente ; qu'ils soient transparents, de sorte qu'ils laissent deviner ton corps. Chausse-toi de souliers attiques - ceux des femmes - car ils sont très aérés ; tu peux aussi utiliser des sandales de Sicyone [13], ornées de franges blanches. Enfin, n'oublie pas de te faire accompagner par des esclaves portant des tablettes de cire. Tel est le bagage indispensable.

16. Nous reparlerons en chemin des autres provisions. Pour l'instant, je vais te révéler les signes extérieurs qui permettront à la Rhétorique de te reconnaître comme l'un des siens, au lieu de t'envoyer balader chez les corbeaux, comme un profanateur venu espionner les saints mystères. Avant toute chose, soigne ta mise ; que l'élégance soit ton meilleur atout ; choisis dans le vocabulaire attique les vingt mots les plus appropriés, et acharne-toi à les prononcer avec

distinction : à cet effet, je te conseille vivement d'avoir à tous moments sur le bout de la langue ἄττα, κᾶττα, μῶν, ἀμηγέπη, λῶστε [14], et quelques autres morceaux d'anthologie du même tonneau ; efforce-toi de les caser dans tous tes discours, en guise de sauce piquante. En revanche, dédaigne les autres mots qui n'ont point sa saveur, qui n'appartiennent pas à la même famille, et qui sonneraient comme une fausse note dans ton concert. Une chose encore : quand bien même tu ne serais vêtu que d'une peau de chèvre, n'oublie jamais, au grand jamais, ta frange de pourpre qui doit être d'une teinte éclatante.

17. Aie toujours sur toi un répertoire de mots archaïques en usage chez les auteurs anciens – tant pis si la tradition nous en interdit l'emploi. Garde-les au frais avant de les balancer dans une conversation. C'est par ces mots que les gens te feront les yeux ronds : aussitôt prononcés, ils penseront que tu es un homme décidément fort érudit. Imagine un peu l'effet quand tu égrèneras un ἀποστλεγγίσασθαι, plutôt qu'un ἀποξύσασθαι [essuyer en frottant], ou encore un εἰληθερεῖσθαι, plutôt que ce banal ἡλίῳ θέρεσθαι [se chauffer au soleil] ; épate-les aussi avec ce ἀρραβῶνα qui convient bien mieux que προνόμιον [les arrhes, au lieu du prix payé d'avance]. Achève-les

avec ἀκροκνεφές qui, aujourd'hui, est ὀρθρον [le point du jour] [15]. Invente des mots nouveaux et croustillants : sors-nous de ta forge secrète ce εὔλεξις pour décrire un homme à la démarche raffinée ; σοφόνου est le fin du fin pour désigner un homme éclairé ; un danseur se doit d'être nommé χειρίσοφος [16]. Quand, par hasard, tu pêches par barbarisme, ne te fais pas de mouron ! Pour le justifier, appelle à la rescousse un auteur quelconque, un poète ou un prosateur, et qu'importe s'il n'a jamais existé... Proclame haut et fort que ce quidam s'inclinerait devant l'usage de cette formule : n'émane-t-elle pas d'un maître incontesté ? Supprime de ton programme de lecture les œuvres des anciens : Isocrate est un baratineur, Démosthène un orateur rugueux, Platon un bloc de glace. Non, plonge-toi plutôt dans les productions contemporaines, en particulier dans les déclamations ; que celles-ci soient ta pitance quotidienne ; rassasie-toi de ces plats afin de les sortir en cas de besoin, comme une marchandise d'un cellier.

18. Dès qu'un sujet de digression te sera proposé, ne t'effraie pas, même si la chose te semble pointue ! Parle avec détachement comme si cela n'était qu'un jeu d'enfant. Ne te trouble pas ! Sors

tout ce qui te passe par la tête, même si cela tient du verbiage : moque-toi comme d'une guigne de savoir si tu dois parler en préliminaire d'une chose ou d'une autre, si tu parles d'une seconde idée après la première, de la troisième après la seconde ! Dis tes phrases crûment, telles qu'elles te viennent à l'esprit. Et si le hasard s'en mêle, enfile ta botte sur le front et glisse ton casque dans le pied ! Ne relâche jamais ton débit, parle sans arrêt ! Pas de temps mort ! Si tu évoques un rapt, un adultère commis à Athènes, vire le propos vers les us et coutumes de l'Inde et d'Ecbatane. Il est aussi de bon ton de parler de Marathon et du Cynégire, car, sans leur mention, ça ne serait pas convenable. S'il le faut, navigue sur le mont Athos et marche sur les flots de l'Hellespont ; le soleil doit être voilé par les flèches des Perses ; Xerxès prend la fuite, Léonidas brosse à gros traits son immortelle gloire ; signale en passant la soif de sang d'Othryade ; fais résonner la clameur de Salamine, d'Artémision, de Platées ; frappe sur cette enclume, bref, mets le paquet ! Jette à toutes volées ces jolis petits mots et qu'ils se dressent au plus clair de tes discours, qu'ils fleurissent ! Ne fais pas l'épargne du terme ἄττα ou δῆπουθεν [17], même s'il est superflu : ces mots vous font un

effet bœuf, et tant pis s'ils provoquent un évident contresens...

19. Si tu as envie de pousser la chansonnette, ne te gêne pas : que le chant soit au programme ! Ne te préoccupe pas de savoir si le sujet traité évoque ou non la musique. Que ta voix prononce comme il faut ὃ ἄνδρες δικασταί : en un tour de main, l'harmonie sera là. Ne te lasse pas de répéter : οἱμοὶ τῶν κακῶν [grands dieux, quels malheurs !]. Frappe ta cuisse, égosille-toi, crache aussi, et n'oublie de te déplacer en bougeant ton derrière. Si les applaudissements tardent à venir, crie un bon coup, lance aux auditeurs des quolibets fumants. S'ils restent debout et qu'ils s'apprêtent à quitter la salle, prends-les à partie, force-les à s'asseoir ! Bref tyrannise-les !

20. Mais pour conquérir la foule, tu dois les faire remonter au siège de Troie ou, plus encore, aux noces de Deucalion et de Pyrrha ; ensuite, libre à toi de parler de l'actualité. Les spectateurs moins sots que les autres - s'il y en a - resteront silencieux par un bienveillant respect. Si quelques esprits trouvent à redire, ils se feront de toutes façons taxer de jaloux impénitents. En fait, ton public s'émerveillera devant ta mise, ta parole, ta façon de marcher, ta

musicalité, tes chaussures et ton inimitable et jubilatoire ἄττα ! Ensuite, considérant tes flots de sueur et ton halètement continu, les gens seront alors persuadés que tu es le plus grand des orateurs. De préférence, improvise, même si tu commets quelques bourdes : elles te seront vite pardonnées. L'improvisation est la meilleure façon de captiver la foule. Ne griffonne rien à l'avance, ne prépare rien : quand on prépare, quand on peaufine, on finit toujours par se faire arnaquer.

21. Sois toujours accompagné par des amis qui se pâmeront d'aise à chacun de tes discours. Ces inconditionnels ont aussi l'avantage de payer tes efforts en dîners excellents. S'il advient, de temps à autre, que tu perdes le fil de ton discours, n'aie crainte ! Ils applaudiront à chaudes mains et t'encourageront gentiment, le temps que tu te reprennes. J'oubliais : fais-toi toujours accompagner d'une petite cour dévouée à ta personne : dès que tu prendras la parole, ce bataillon gravitera autour de toi et discutera des différents sujets traités. Quand tu fais connaissance, n'hésite pas à faire ta publicité avec grandiloquence, et qu'importe si tes arguments sont graveleux ! Dis par exemple : « Sincèrement, qu'était cet orateur de Péanée [18] par rapport à

moi ? Devrais-je, les uns après les autres, vaincre ces vieux tableaux ? » ou d'autres phrases de la même fournée.

22. Un point très important : si tu veux accroître ta renommée, ridiculise tes confrères ! Si l'un d'eux, par hasard, est doué de vraies qualités verbales, fais courir perfidement la rumeur que ce qu'il dit n'est pas de lui et qu'il s'est affublé de dépouilles étrangères. S'il est moyen, prétends qu'il est nullissime ! Dans les salles, arrive en dernier : c'est ainsi qu'on se distingue. Une fois les auditeurs attentifs, lance-toi dans un éloge enflammé, voire dégoulinant, au point que tes hyperboles choquantes leur donneront la nausée. Refuse les applaudissements : c'est trop vulgaire ! Ne te lève pas non plus ! Ou alors une ou deux fois, pas plus. Que ton sourire consiste en une moue méprisante ; ne te contente jamais de ce qu'on dit : les critiques sont nombreuses, acerbes, et l'oreille humaine est toujours ouverte aux pires calomnies. Pour le reste, ne t'affole pas ! Du culot et du mensonge, tu dois en avoir à revendre. Fais des serments sur tout et n'importe quoi ; que la jalousie soit ton fer de lance ; répands la haine, la calomnie, les rumeurs les plus insidieuses : c'est avec ces ingrédients que tu seras vite célèbre et que tous les regards se

tourneront vers toi. Telle sera ton attitude envers ton public.

23. Pour ce qui concerne ta vie privée, livre-toi sans complexe à toutes les turpitudes. Sois joueur, enivre-toi, sois un débauché, couche avec des femmes mariées ; si tu n'es pas adonné à ces vices, au moins vante-toi de les pratiquer. Crie partout que tu es d'une insatiable sensualité, et montre au grand jour les billets doux envoyées par tes maîtresses. Sois tiré à quatre épingles afin qu'on pense que tu es toujours en quête de chair fraîche. Les gens se diront que cette frénésie sexuelle est à mettre en rapport avec ton génie oratoire : ainsi, ta réputation hantera les gynécées. Mais je dirai même plus : n'aie pas honte d'être un objet d'attirance pour les mâles - pour une chose que je ne citerai pas -, malgré ta barbe et ta calvitie... Un autre conseil : sois entouré d'une clique de mignons. Si tu n'en connais pas, ce n'est pas grave, et des esclaves feront l'affaire. En un mot, ces choses sont nécessaires à la Rhétorique, car elles permettent de polir l'insolence et l'effronterie. Regarde les femmes : elles jacassent bien plus que les hommes, et l'injure fuse aisément de leur bouche. Qu'elles soient un modèle pour toi, et tu triompheras à bras le corps de tes rivaux. Autre

remarque, ton corps doit être impeccablement épilé, tout au moins en certains endroits. Ta bouche doit pouvoir s'ouvrir à tout moment, et ta langue doit servir, non seulement à tes palabres, mais à autre chose... Qu'elle se déverse en barbarismes et solécismes, qu'elle s'ingénie à raconter des fadaises, à jeter son venin, à lâcher des mots d'oiseau, soit, mais qu'elle soit apte aussi à agir de nuit, au cas où tu seras lassé de tes maîtresses. Que cette langue soit baladeuse et qu'elle ne répugne à rien...

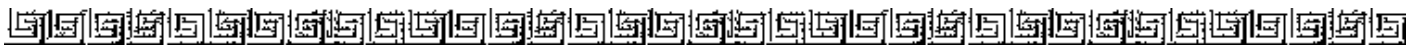
24. Si tu as bien écouté mes conseils, cher enfant – ce n'est pas très difficile – en un rien de temps, tu deviendras un rhéteur brillant, mon portrait craché. À quoi bon m'étendre sur les avantages que procure l'éloquence. Regarde-moi : je suis le fils d'un père inconnu, à peine libre, qui avait dû trimer plus lourdement que Xoïs et Thmouis [19] ; quant à ma mère, elle était couturière, et elle était toute gentille. Moi aussi, petit garçon, j'étais gentil, très accommodant, au point de faire mon apprentissage chez un débauché, un peu pingre au demeurant, mais à qui je m'offris généreusement... Rapidement, le métier me rapporta un fameux pécule, et je compris que j'allais gravir des sommets, car j'étais doté – qu'Adrastée

me pardonne ! - de magnifiques provisions de voyage : j'étais en effet déjà décomplexé, inculte, menteur, canaille, et j'abandonnai mon affreux nom de Pothinos, pour adopter le patronyme du fils de Zeus et de Lédä. Ensuite, je devins le « gigolo » d'une vieille peau de soixante-dix ans ; je lui fis croire à mon amour, alors qu'elle n'avait que quatre dents, et encore, retenus par un fil d'or ! La misère m'avait contraint à ce dur labeur. J'avais tellement faim que ces gros bécots donnés sur le corbillard étaient d'une béatitude exquise. J'aurais pu hériter des biens de la vieille, si un esclave n'avait révélé en place publique que je lui avais acheté da la mort-aux-rats...

25. Je fus mis à la porte. Depuis, j'ai tout ce qu'il me faut pour vivre convenablement. Je suis rhéteur. Je me trimbale dans les tribunaux, bien que je trahisse sans arrêt l'idéal de la justice, laissant miroiter à mes clients - tous assez niais pour avaler mes salades - l'indulgence des juges. En effet, je perds presque toujours mes procès. Mais je m'en contrefiche, et ma demeure n'en est pas moins ornée d'une palme tressée en couronne : c'est attractif pour mes malheureuses victimes. Je passe pour un malfrat et on me méprise beaucoup ; on a en horreur ma vie dissipée, mais on

s'indigne plus encore de la teneur de mon baratin. On me montre du doigt, et on me prétend expert dans l'art de l'ignominie. Eh bien, grâce à ces vertus, je me dresse bien au-dessus de la médiocrité. Et voilà, je t'ai dressé, au nom de l'Aphrodite publique, la liste des bons conseils à suivre. Quant à moi, fier de les avoir adoptés, je leur suis toujours fidèle. »

26. Mais il suffit : le galant a d'autres histoires à raconter. En te soumettant à mes préceptes, tu arriveras au bout de ton désir ; tu seras le roi des tribunaux, tu brilleras de mille feux aux yeux de la foule, tu seras un objet d'adoration et tu prendras la main, non pas d'une vieille folle de comédie, mais d'une beauté sans défaut qui se nomme la Rhétorique ; dès lors, tu pourras t'arroger ces mots, par lesquels Platon définit Zeus : « Celui qui vole sur un char aux ailes rapides ». Moi, trop vieux et trop veule, je passe le relais. Je renonce à m'élever jusqu'à la Rhétorique : le tribut que j'ai payé n'est pas le tien. J'arrête. Toi, gagne tes palmes sous te rouler dans la fange. Sois admiré de tous. Si la victoire te sourit, dis-toi que ce n'est pas dû à un apprentissage éclair, mais parce que ta route était douce et droite.



Notes

- [1] « Sophiste » n'avait pas le sens péjoratif qu'il a pris par la suite.
[retour au texte]
- [2] Hésiode, *Théogonie*, 30. [retour au texte]
- [3] Hésiode, *Travaux et Jours*, 290.
[retour au texte]
- [4] *Id.*, 308. [retour au texte]
- [5] On peut faire un rapprochement avec un passage de Pline l'Ancien, *Hist. nat.* XXXIV, 19. [retour au texte]
- [6] Il s'agit de Démosthène. Cf. le *Songe*, 7. [retour au texte]
- [7] Il s'agit d'Eschine. [retour au texte]
- [8] Personnage particulièrement raffiné.
[retour au texte]
- [9] Aristophane, *Thesmophories*. [retour au texte]

- [10] Sur ces courtisanes devenues des héroïnes de la comédie grecque, cf. Athénée, XIII. [retour au texte]
- [11] Platon, *Apologie de Socrate*, V [retour au texte]
- [12] C'était un rhéteur de cette époque. [retour au texte]
- [13] *Dialogue des courtisanes*, XIV, 2. [retour au texte]
- [14] Cf. *Lexiphane*, 21. [retour au texte]
- [15] Quelques-unes de ces expressions se trouvent dans l'*Onomasticon* de Pollux. [retour au texte]
- [16] Lucien s'est servi de ce mot dans le traité *de la Danse*, 69, et dans le *Lexiphane*, 14. [retour au texte]
- [17] Cf. *Lexiphane*, 21. [retour au texte]
- [18] Démosthène était né à Péanée, une bourgade de l'Attique. [retour au texte]
- [19] Noms d'esclaves égyptiens. [retour au texte]



Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions
françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le
Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien)
- Le Banquet ou les Lapithes - La Traversée pour les
Enfers ou le Tyran - Les Amis du Mensonge ou
l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault)
- La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou
le Voyage aux Enfers - Le Songe ou la Vie de Lucien -
Les Épigrammes - Sur les salariés

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises
sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin
- Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - Le Banquet ou
les Lapithes - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Les
Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad.
Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Mé-
nippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Les
Épigrammes - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS



Lucien de Samosate

LE SONGE

Ou la Vie de Lucien



Une nouvelle traduction

par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Avant-Propos

Introduction

Traduction

Notes



Philippe Renault, qui a publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* aux éditions des Belles Lettres, est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*.

Sur le site de Philippe Remacle, il a publié également quelques traductions de Pindare, une riche anthologie des trois Tragiques, Eschyle, Sophocle et

Euripide et les traductions en vers de deux tragédies, Les Choéphores d'Eschyle et l'Électre de Sophocle.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Après avoir publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre Lucien de Samosate, ou le rhéteur magnifique, une introduction générale à la vie et à l'œuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant », il a confié aux *FEC* sept traductions de cet auteur.

La *BCS* lui doit aussi une traduction nouvelle en vers du Livre V et du Livre XII de l'*Anthologie Grecque*, respectivement consacrés aux épigrammes amoureuses et aux épigrammes garçonnières.



Introduction



Ce récit autobiographique, qu'on s'accorde à dater de 163, date du retour de Lucien en Orient après de longues années en Occident, fut probablement lu au cours d'une conférence publique donnée

lors du passage de Lucien dans sa patrie, Samosate.

On imagine que le retour « de l'enfant prodigue » dans sa ville natale fut l'occasion d'une grande manifestation. L'homme dut y être accueilli à sa juste mesure : n'était-il pas devenu une vraie « star » de la rhétorique et ne comptait-il pas parmi ses amis de grands noms et même un empereur, en l'occurrence Lucius Vérus qu'il accompagna peu après dans son expédition contre les Parthes ?

L'œuvre évoque un épisode de l'adolescence de Lucien, enfant d'une pauvre famille destiné à entrer en apprentissage auprès de son oncle sculpteur. Or, cette expérience tourna court, non seulement parce qu'il fit preuve de maladresse, mais parce qu'il changea complètement de vocation à la suite d'un rêve prémonitoire qui lui révéla un avenir glorieux dans le domaine intellectuel.

Cette aventure est-elle authentique ? On n'a pas manqué d'en douter et des spécialistes ont émis l'idée que tout cela n'était qu'affabulation pure et simple. L'histoire du garçonnet maladroit et pleurnichard qui devient une belle figure de la culture grecque respecté et célébré partout était trop édifiante pour être honnête. Le vilain petit canard s'était en quelque sorte métamorphosé en beau cygne...

Pourtant, le récit sonne juste et il est à peine terni par l'autosuffisance de son auteur pour laquelle on peut ressentir quelque gêne. Disons-le d'emblée, l'auteur antique n'a pas cette retenue et cette modestie – fausse ? – qui sont le propre de l'écrivain moderne. Lucien n'a-t-il pas réussi dans son parcours intellectuel et social ? Alors, pourquoi le

taire ? Notre malicieux autant qu'ambitieux écrivain tire une légitime fierté de sa notoriété, le proclamant haut et fort à son public, en particulier aux plus jeunes, auxquels il entend bien montrer qu'eux aussi, ils ont toutes les chances de réussir dans la vie, s'ils veulent s'en donner la peine. Bref, face à eux, il se présente comme un modèle qui les détournera des voies de la pauvreté et de la médiocrité.

Considérons encore le dédain affiché par Lucien - qui était aussi, plus généralement, celui de la caste intellectuelle - à l'égard du travail manuel, un art qui « salit », en contraste avec la « propreté » et la noblesse de la profession littéraire. En cela, Lucien partage complètement les préjugés de son temps (les nôtres aussi !) où l'on se refuse de placer sur un pied d'égalité artistes manuels et artistes intellectuels. Néanmoins, et c'est presque paradoxal, le Syrien fait en toute bonne conscience un éloge grandiloquent des grands sculpteurs du passé, comme Phidias.

Hormis cet aspect quelque peu pontifiant, le récit nous dévoile heureusement un Lucien plus sensible et plus touchant dans un cadre pittoresque. Dans la première partie de l'œuvre, quand il décrit son père préoccupé de le caser à tout prix, puis l'apprentissage raté dans l'atelier de son oncle, enfin ses larmes et sa fuite, sa mère aimante, Lucien nous émeut. Loin de toute rhétorique et de toute ironie, il parle avec son cœur.

Mais très vite, ce tableau intimiste, que l'auteur, en un trait de plume, considère comme une « gaminerie » - c'est pourtant celui qu'apprécie le lecteur d'aujourd'hui - revient

à un sujet dit « sérieux » qui consiste en la narration d'un songe où l'allégorie de la Sculpture et de la Rhétorique surgissent, lumineuses et surréelles, afin de vanter leurs qualités réciproques. Nous sommes ici en pleine convention littéraire, l'auteur usant d'un procédé déjà éprouvé mais qui possède toutefois la somptuosité syntaxique et la souplesse caractéristiques du style lucianien. On sait que le Syrien est un admirateur de la littérature grecque classique ; ses tendances sont archaïsantes, comme chez tous les rhéteurs de son époque, et l'on mesure, à travers cette petite œuvre, avec quelle habileté il sait combiner à la fois son allégeance totale à son modèle de prédilection, et un style personnel, proprement inimitable.



Traduction

1. Je n'allais plus à l'école et j'étais déjà devenu un grand garçon. Alors, mon père se résolut à convier chez lui quelques amis pour parler de mon avenir. Presque tous étaient persuadés qu'une orientation vers l'étude des belles lettres était trop harassante et surtout infiniment coûteuse, obligeant les parents à être fortunés : or nous étions pauvres et il eût fallu demander une aide financière hors de chez nous. En revanche, une mise en apprentis-

sage me permettrait de gagner enfin ma pitance et de n'être plus un poids pour ma famille, surtout à l'âge qui était désormais le mien. En outre, mon père serait heureux de me voir rapporter à la maison une partie de mes gains.

Le second sujet qui fut débattu lors de cette réunion, cruciale à plus d'un titre, fut celui du métier qui me serait le plus approprié, celui qui correspondrait le mieux à un homme de condition libre, un travail dont les instruments soient accessibles et qui satisfasse rapidement tous mes besoins. Les participants vantaient les qualités respectives de tel ou tel métier, en fonction de leur humeur ou de leurs propres informations. Soudain, mon père dévisagea mon oncle maternel qui, lui aussi, était de la partie : c'était un sculpteur émérite, fort expert dans l'art de tailler le marbre. Il lui dit : « Ce ne serait pas correct de désigner un autre que toi pour former mon garçon : prends-le sous ton toit et fais de lui un bon ouvrier, un bon tailleur de pierre, un sculpteur accompli : il en est capable, je le sais, car il nous a révélé dans cet art de prometteuses dispositions. » Mon père faisait allusion à ces petites figurines de cire que je me plaisais à façonner, étant gosse. Une fois sorti de l'école, je prenais de la cire et la modelais de telle sorte que je créais des images de bœufs et de chevaux ; il m'arrivait même, par Zeus, de fabriquer des portraits humains ! Tout cela était mignon et, somme toute, fort réussi, au moins de l'avis paternel. D'ailleurs, ce modeste talent m'avait valu de recevoir quelques sacrées raclées de la part de mes professeurs ; maintenant, au contraire, on ne tarissait plus d'éloges sur une aptitude ac-

ceptée sans condition, car tous se disaient qu'avec ce talent inné, j'apprendrai mon métier rapidement.

3. Vint le premier jour de mon apprentissage. Je fus confié aux bons soins de mon oncle, visiblement réjoui de me voir mettre la main la pâte. Pour ma part, je considérais la chose comme un simple passe-temps, une façon comme une autre de me distinguer du commun des mortels : en effet, en burinant de charmantes statuettes ou des images de dieux, j'en épaterais plus d'un. Or, comme tout apprenti qui débute dans un métier, je dus passer par l'épreuve qui suit : en effet, mon oncle me mit un ciseau entre les mains et me donna l'ordre de découper une petite plaque de marbre ; à cette occasion, il me rappela ce vieux dicton : « Ouvrage commencé, ouvrage à demi achevé. » [1] Comme j'étais peu expérimenté, je dus frapper la plaque un peu trop brutalement, si bien qu'elle se brisa en deux morceaux. Mon oncle, furieux, saisit la première courroie venue et m'en refila plusieurs coups, me donnant une correction des plus violentes et commençant ainsi mon apprentissage sous le signe des larmes.

4. Aussitôt je m'enfuis de l'atelier et revins à la maison, triste et sanglotant sans arrêt. Ensuite, je racontai ma mésaventure, la courroie, montraï mes hématomes, pestant contre la rigueur de mon oncle, disant qu'il était jaloux et qu'il craignait que je ne lui fasse de l'ombre. Alors, ma mère en fut fâchée et n'eut pas de mots assez durs pour son frère. Quand le soir vint, le visage encore mouillé de larmes, je me mis au lit et je rêvai.

5. Cher public, jusqu'ici je ne vous ai raconté que des choses superflues, des gamine-

ries. Maintenant, je vous demande une attention des plus vives car le sérieux va reprendre ses droits. En citant le grand Homère, je vous dirai « qu'un songe divin me visita dans le mol ombrage de la nuit » [2] : c'était une vision tellement claire qu'elle ressemblait à la pure vérité, au point que, malgré le cortège des années, la scène entière surgit encore intacte à ma vue ; de même, la voix qui tinta si joliment à mes oreilles, m'est encore audible, tellement elle était claire.

6. Deux femmes me prenaient par les mains avec force, voire avec violence. Je crus même que j'allais être écartelé tant elles se disputaient ma personne avec insistance. En effet, tantôt c'était la plus corpulente qui me tirait vers elle, tantôt c'était sa rivale. Elles ne cessaient de crier comme des folles : l'une, en prétextant que je lui appartenais en propre, l'autre, en prétendant qu'on lui ravissait un bien légitime. L'une avait l'apparence rude d'un artisan, avait des manières très masculines, des cheveux dans tous les sens, des mains calleuses ; sa robe était relevée et couverte de poussière. Bref c'était le portrait craché de mon oncle quand il était à l'ouvrage. La deuxième femme avait un visage plus avenant, un port majestueux et était parée avec un certain éclat. À la fin, elles me donnèrent à choisir entre elles. La première, la femme au visage sévère et viril, me dit :

7. « Mon jeune ami, je suis la Sculpture et tu as commencé hier mon initiation. Je suis depuis fort longtemps attachée à ta famille car ton grand-père maternel exerçait mon art, tout comme aujourd'hui tes deux oncles ; d'ailleurs, pour cela, ils ont acquis une glorieuse renom-

mée. Si tu consens à ne pas te laisser embrouiller par les parlottes insignifiantes de cette donzelle – à ce moment elle montrait du doigt sa rivale – pour rester à mes côtés, tu seras rassasié de nourriture, tu auras les épaules solides et tu seras préservé des affres de l'envie ; jamais tu ne penseras à t'expatrier [3], tu n'abandonneras ni ta cité, ni tes proches et tu seras honoré dignement sans jamais avoir eu recours à de vaines palabres.

8. Ne te méprends pas sur la pauvreté de mon apparence et sur la saleté de ma robe. Après tout, n'est-ce pas dans ces immondices que le génial Phidias a fait naître son Zeus et Polyclète sa divine Héra ? N'est-ce point ainsi que Myron et Praxitèle ont gagné l'estime des hommes ? Si tu les imites, crois-moi, tu deviendras par la force des choses un personnage aussi célèbre qu'eux. De surcroît, ton père sera envié, et ta patrie te portera éternellement dans son cœur. »

Voilà ce que dit dame Sculpture : c'était un discours, disons-le, rempli d'expressions maladroites, de barbarismes en tous genres [4], bien qu'elle les ait accommodés à la sauce artistique pour se rendre plus convaincante. Mais je ne me rappelle plus de tout, et l'essence même de ses paroles m'est sortie de la tête.

9. Quand elle eut terminé, sa rivale parla à son tour : « Moi, mon fils, je suis la Science : tu as déjà tâté de mon art, même si tu ne me connais pas encore en profondeur. Certes, si tu choisis la sculpture – et cette personne t'a décrit le métier avec détails –, tu seras honoré, c'est certain. Mais tu resteras ouvrier toute ta vie, tu t'épuiseras à la tâche pour survivre ; tu seras à jamais incon-

nu, avec un maigre salaire, aigri, fragilisé, incapable de défendre tes amis et de faire face à l'adversité ; tu n'inspireras aucune espèce d'admiration chez tes compatriotes. En fin de compte, on ne gardera de toi que l'image d'un pauvre petit manœuvre noyé dans la masse, obligé de faire des courbettes devant les richards et se laissant marcher sur les pieds par ceux qui ont le pouvoir de la parole. Tu vivras pareil à un lièvre, dans la peur perpétuelle d'être englouti par le plus fort. Tu aurais beau être Phidias ou Polyclète et gratifier le monde de mille statues lumineuses, on ne louera que ton habileté, et crois-moi, quand les admirateurs t'auront vu, ils n'auront jamais envie, malgré ton génie - à moins qu'ils soient tous complètement fous - de te ressembler pour tout l'or du monde. À leurs yeux, tu ne seras qu'un artisan, un vulgaire ouvrier ne vivant que du travail de ses mains.

10. Si tu daignes m'écouter, je te ferai découvrir les œuvres foisonnantes des anciens et leurs actes fascinants. Je te décortiquerai leurs écrits et je te rendrai expert dans tous les domaines de la pensée. La plus belle partie de toi, ton âme, bénéficiera par mes soins des atours les plus sublimes : en toi, régneront sagesse, justice, tempérance, bonté, intelligence, goût du beau et du vrai, amour de la connaissance. C'est ainsi qu'une âme brille d'un incorruptible éclat. Tu auras des lumières sur tout ce qui se fit jadis comme sur tout ce que tu dois faire aujourd'hui. Je te dévoilerai l'avenir et rien de ce qui est humain ou divin ne te résistera.

11. L'être démuné, rejeton d'un père obscur, qui se demande encore s'il restera prisonnier

d'une condition exécrationnelle, eh bien, cet enfant sera l'objet de toutes les envies, sera comblé d'éloges, glorieux, brillant au milieu des personnalités qui se distinguent par leur fortune ou leur appartenance aux grandes lignées - dans la foulée, elle me montra les signes de son authentique noblesse - en un mot, tu seras au plus haut de la hiérarchie humaine.

12. Durant tes pérégrinations, jamais tu ne passeras pour un vulgaire étranger, car je t'aurai doté des insignes les plus brillants, à tel point que le passant, poussant du coude son voisin, s'empressera de lui dire : « Tu as vu, c'est lui ! » [5] Dans la ville, les regards se porteront vers toi. Dès que ta bouche s'ouvrira, on boira chacune de tes paroles, pectri d'admiration, en considérant la chance inestimable que tu as d'être doué d'un si bel organe, et enviant ton père d'avoir engendré un fils si merveilleux. Je ferai en sorte qu'on te compare aux hommes qui ont eu le privilège de l'immortalité. Même après avoir quitté les rives de la vie, tu continueras à t'entretenir avec les plus éminentes têtes pensantes. Prends pour exemple Démosthène [6] qui était fils de rien : or comme j'en ai fait un personnage extraordinaire ! Vois Eschine, dont la mère jouait du tambourin : grâce à mon pouvoir, il fut prisé par le roi Philippe lui-même. Socrate, issu, lui aussi, du monde de la Sculpture, s'aperçut bien vite qu'un destin plus favorable l'attendait, si bien qu'il abandonna cette condition pour tomber dans mes bras : n'est-il point maintenant vénéré dans le monde entier ?

13. Ou bien alors, tant pis pour toi, oublie ces hommes valeureux, leurs hauts faits, leur

belle littérature. Renonce à tout ça, atours majestueux, gloire, éloges, admiration pour ton éclatant génie, grandeur, puissance, renommée pour ton éloquence ; allons, porte une vilaine tunique, déguise-toi en esclave ; hop, le ciseau, le marteau, épuise-toi à travailler le marbre, toujours voûté, baisse la tête pour ne plus jamais la relever ; évacue de ta pensée l'idée d'une vie libre et douce ; ne songe plus qu'à sculpter, qu'à polir toujours et encore, sans te soucier de te polir toi-même... Et c'est ainsi que tu seras devenu plus vil que les pierres. »

14. Elle parlait, elle parlait. Quant à moi, je ne pus patienter davantage : je me levai et fis mon choix. Je laissai sur la touche ce laideron d'ouvrière pour me poser devant la Science, étreint par une joie profonde, me rappelant la courroie et la volée de coups que j'avais dû supporter et qui avait inauguré mon apprentissage. La Dame Sculpture, se sentant trahie, devint folle de rage : elle frappa des mains et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mais telle Niobé, elle se raidit soudain et devint pierre. Incroyable métamorphose, n'est-ce pas ? Il faut savoir accepter ces circonstances car les songes sont riches de ces aventures toutes plus merveilleuses les unes que les autres.

15. La Science me fixa et me dit : « Tu vas être récompensé pour ton choix judicieux. Va, monte sur ce char – elle me montra un char splendide que conduisaient des chevaux ailés identiques à Pégase –, de là, tu vas contempler les choses que tu n'aurais jamais entrevues si tu n'étais pas venu à moi. » Je me hissai alors sur le char, m'envolai et, de là-haut,

j'embrassai l'Orient comme l'Occident, les cités et les peuples et, tel un nouveau Triptolème, je leur livrai des semailles à tous vents. Je suis incapable de vous dire exactement en quoi consistait mon geste, mais ce que je sais, en revanche, c'est que toute l'humanité, les yeux vers le ciel, m'encensaient de louanges et m'adoraient partout sur mon passage.

16. Dès que la Science m'eut exposé à une telle vision et à une si fervente vénération, je revins dans ma patrie, me débarrassant entre-temps de ma pauvre tunique afin de revêtir une robe splendide. Peu après, je vis mon père, debout, et la Science lui montra, non seulement mes habits somptueux, mais aussi l'être que j'étais devenu et mon retour triomphal, puis elle se chargea de lui rappeler le sort auquel il avait voulu me destiner.

Voilà, je vous ai raconté la teneur d'un songe éclatant, alors que mon esprit était encore traumatisé par la crainte d'être battu.

17. Un auditeur m'interpella : « Ton songe est bien longuet, et je flaire une volonté de justification. » Puis un autre me dit : « Voyons ! C'est un songe hivernal puisque les nuits sont à rallonge à cette époque de l'année ; à moins que le rêve de notre orateur soit le résultat de trois nuits consécutives comme Héraclès [7]. Mais enfin, quelle idée saugrenue de débiter toute cette guimauve, nous baratiner avec une nuit d'enfance, et un rêve de gamin vieux comme tout ! Peuh ! Ton récit est insipide et sent bon la ringardise. Mais tu nous prends pour la clé des songes ou quoi ? »

À mon interlocuteur, je répondrai ceci :
« Tu te trompes, mon ami ! Tu ne sais donc pas que Xénophon a fait comme moi – même si la situation diverge quelque peu – en rapportant le songe, où il avait cru discerner l'incendie du foyer paternel [8]. Son rêve n'avait rien de comparable à la forfaiture des charlatans : non, son récit était sérieux : à l'époque, il guerroyait, l'ennemi était omniprésent, et sa vie n'était donc pas sans péril. Bref, son récit avait ses vertus.

18. Si j'ai eu l'envie de raconter ce songe, c'est dans le seul but d'orienter la jeunesse vers le bien et l'amour de la science ; mais avant tout, j'ai voulu m'adresser à ceux que la pauvreté, sinistre conseillère, entraîne sur des voies négatives, en les détournant de leur vraie nature ; à cette jeunesse, j'en suis sûr, mon discours devrait porter ses fruits, à la condition, néanmoins, qu'elle se donne la peine de considérer d'où je suis parti, jadis, en faisant fi de ma pauvreté originelle qui me taraudait sans cesse, et à quel sommet – bénie soit ma passion du savoir – je me suis élevé à ce jour, moi qui suis revenu parmi vous, chargé de plus d'honneurs et de gloire qu'aucun sculpteur n'en aura jamais. »



Notes

[1] Le proverbe grec est littéralement : « Le commencement est la moitié du tout ». On attribue ce vers à Hésiode. Horace a dit aussi : « *Dimidium facti, qui coepit, habet* » ; *Épîtres* 1, 2, 40. Cf. Ovide, *Art d'Aimer* 1, 640. [Retour au texte]

[2] *Illiade* 2, 56. Parole prononcée par Agamemnon après avoir fait un rêve où Nestor lui était apparu. [Retour au texte]

[3] Les sophistes, en effet, ne cessaient de parcourir l'Empire pour donner leurs conférences. Lucien en fera l'expérience avec succès. [Retour au texte]

[4] Allusion aux oncles de Lucien qui, certes, parlaient le grec (cf. *introduction*) mais sans doute avec beaucoup d'incorrections. [Retour au texte]

[5] Cf. Horace, *Odes* 4, 3 ; Perse, *Satires* 1, 5, 28. [Retour au texte]

[6] Plutarque (*Démosthène* 4, 1) nous apprend au contraire que Démosthène appartenait à une riche famille : en effet, son père était armurier et possédait une foule d'esclaves à son service. Lucien est peut-être mal informé ou il ne se souvient que de l'histoire suivant laquelle l'orateur avait été ruiné par ses tuteurs. [Retour au texte]

[7] Héraclès aurait été conçu pendant trois nuits par Zeus et Alcmène. [Retour au texte]

[8] Xénophon, *Anabase* 3, 1, 11. [Retour au texte]



**Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises
sur la BCS**

**Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin
- Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - Le Banquet ou
les Lapithes - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Les
Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad.
Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Mé-
nippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Les
Épigrammes - Sur les salariés**

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Le Banquet ou les Lapithes - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Ménippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS



Lucien de Samosate

Les amis du mensonge

ou l'Incrédule



Une nouvelle traduction

par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Plan

- **Avant-Propos**
- **Introduction**
- **Traduction**
- **Notes**
- **L'Apprenti-sorcier : Ballade de Goethe (trad. Ph. Renault)**

Avant-Propos

Philippe Renault, dont *Les Belles Lettres* ont publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque* antique préfacée par Jacqueline de Romilly (440 p.), est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*. Les *FEC* proposent déjà de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques, respectivement : (1) Fable et tradition ésopique ; (2) L'esclave et le précepteur. Une comparaison entre Phèdre et Babrius ; (3) Babrius, un fabuliste oublié.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Après avoir publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre Lucien de Samosate, ou le prince du gai savoir, une introduction générale à la vie et à l'œuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant », il a confié aux *FEC* quatre autres traductions nouvelles de Lucien : Le Banquet ou les Lapithes ; La Traversée pour les Enfers ou le Tyran; Ménippe ou le Voyage aux Enfers, et La Mort de Pérégrinos.

En ce qui concerne l'*Anthologie Palatine*, Philippe Renault a donné à la *BCS* une traduction nouvelle du Livre V (= « Les épigrammes érotiques ») et du Livre XII (= « La Muse garçonnière »), œuvres qu'il a pris soin de présenter dans deux articles : *Anthologie Palatine*. Deux mille ans d'*Anthologie Grecque* mais un chantier toujours ouvert (*FEC* 8 - 2004) et La Muse garçonnière, bible de l'amour grec (*FEC* 10 - 2005).

[Note de l'éditeur - 21 novembre 2004 - 11 février 2005 - 25 novembre 2005 - 16 décembre 2005]

Introduction

Comme dans le *Banquet ou les Lapithes*, Lucien nous transporte, une fois de plus, dans le milieu privilégié des philosophes qu'il connaît à merveille. Nous avons toujours affaire au fleuron de l'intelligence, des gens qui, normalement, sont réputés pour leur sérieux et leur science. D'ailleurs, ils portent tous la barbe et ont une mine sévère, constate Lucien, non sans malice, avant de les ridiculiser. Leur conduite n'est pas ici en cause : à l'inverse de ceux du *Banquet*, ces philosophes ne sont pas agressifs, batailleurs, gloutons ou vulgaires, tout juste un peu vantards ; la conversation reste de bon ton. Le seul problème, c'est que ces philosophes affabulent délibérément, en racontant leur expérience du surnaturel qui semble être leur lot quotidien. En effet, chacun, à tour de rôle, y va de sa petite histoire merveilleuse. Bref, tous ces éminents personnages, ces « lumières de la pensée » comme dit Lucien avec ironie, croient en leurs mensonges face à un Tychiade incrédule – le double de notre auteur –, médusé puis irrité, non seulement par cet étalage d'aventures

baroques, mais aussi par la désespérante bonne foi de ceux qui les rapportent. On a l'impression d'assister à une compétition : c'est à celui qui racontera l'histoire la plus invraisemblable ! Rien ne nous est épargné : folles prophéties, démons, magie noire, métamorphoses, résurrection des morts, etc. En fait, c'est la liste des superstitions de l'époque qu'énumèrent nos fringants mythomanes. Que les petites gens un peu naïfs se laissent berner, soit, pense Lucien, mais que des esprits soi-disant éclairés y portent crédit, c'est le comble, d'autant que ces gens ont une responsabilité non négligeable vis à vis de leurs semblables, et en premier lieu de la jeunesse, dont ils ont en charge l'éducation morale.

Bien entendu, il s'agit d'une fiction, plus exactement d'un dialogue comique qui porte l'influence de Ménandre et de la comédie nouvelle. L'œuvre a plus d'un point commun avec le *Banquet* par les protagonistes – nous l'avons vu plus haut – mais aussi par le vocabulaire, au point que les spécialistes s'accordent à penser qu'il fut composé sensiblement à la même date, c'est-à-dire vers 168, à la pleine maturité de l'auteur. Le style en est alerte et le récit fort enlevé.

Les récits loufoques et réjouissants témoignent de l'imagination débordante du grand sophiste syrien. On sent chez lui cette délectation à inventer avec sa verve habituelle des histoires « à dormir debout », dignes des épisodes les plus spirituels qui égrènent les *Histoires vraies*, chef d'œuvre, on le sait, de Lucien, qu'il composa probablement peu de temps

avant *les Amis*, aux environs de 165-166. Certes, Lucien dénonce la petitesse d'esprit des philosophes et lance un vrai plaidoyer en faveur de la raison, mais il ne peut s'empêcher d'éprouver un malin plaisir à nous concocter ces contes, dont certains sont devenus universels, comme celui de l'apprenti sorcier, qu'admira Goethe, au point de lui inspirer - en lui donnant un tour médiéval - l'une des ses plus belles ballades, rendue célèbre par le poème symphonique de Paul Dukas et le *Fantasia* de Walt Disney. À ce propos, afin de montrer tout ce que doit Goethe au récit de Lucien, je me suis permis de faire suivre notre opuscule d'une traduction personnelle de la fameuse ballade.

De même, l'histoire de la statue qui s'anime et quitte son socle était promise à un bel avenir, inspirant la fameuse statue du commandeur du *Don Juan* de Molière, sujet repris plus tard par Lorenzo da Ponte pour le *Don Giovanni* de Mozart.

[Retour au plan]



Traduction

TYCHIADE

1. Pourquoi, cher Philoclès, les hommes sont-ils attirés par le mensonge ? J'ai constaté combien ils s'y complaisent, se laissant aller à dire aussi les pires inepties et à gober la moindre sottise.

PHILOCLÈS

Il y a mille motifs, Tychiade, qui expliquent que certains hommes se précipitent sur la voie du mensonge, et d'abord l'intérêt.

TYCHIADE

La question n'est pas là, comme on dit ; d'abord, excluons ceux qui trompent pour leur propre usage. À vrai dire, je les comprends ; ces menteurs-là sont même dignes d'éloge, notamment quand ils abusent l'ennemi ou utilisent ce moyen pour sauver leur vie, à l'instar d'Ulysse qui mentit pour se protéger lui-même et favoriser le retour de ses compagnons [1]. Non, il s'agit de ceux qui, plutôt que la voie de la vérité, ont choisi délibérément celle du mensonge en s'y adonnant sans raison. Je voudrais comprendre un tel comportement.

PHILOCLÈS

2. As-tu déjà fréquenté ces gens passionnés par le mensonge ?

TYCHIADE

Oui ! Ils sont nombreux !

PHILOCLÈS

Je crois que la raison de ce goût pervers est leur indéfectible stupidité. Voyons, comment peut-on préférer le pire au meilleur ?

TYCHIADE

Tu n'as pas compris, Philoclès. Je pourrai te citer les noms de gens fort intelligents, doués d'un remarquable bon sens, et qui, malgré tout, sont possédés par la manie du mensonge, au point que je suis effondré de voir combien ces hommes de valeur savourent à la fois le plaisir de mentir à eux-mêmes et aux autres. Nous avons, tu le sais, de beaux exemples puisés parmi les anciens : il y a Hérodote, bien sûr, Ctésias de Cnide, et ne parlons pas du grand Homère : tous étaient des hommes d'une trempe exceptionnelle qui ont usé du mensonge écrit, qui ont trompé leurs contemporains, et dont les affabulations poétiques se sont transmises de génération en génération jusqu'à nos jours. J'avoue avoir honte pour eux quand ils nous racontent l'histoire de la castration d'Ouranos, des chaînes de Prométhée, des Géants en révolte et de cette mascarade tragique des Enfers ; quand ils nous bassinent avec leur Zeus transi d'amour qui se transforme en cygne ou en taureau, avec leur femme qui se change en oiseau [2] ou en ours ; enfin, j'allais oublier ce bric à brac de Pégases, de Chimères, de Gorgones, de Cyclopes, bref, de ces contes qui font la joie des enfants terrorisés par un Mormo ou une Lamia. [3].

3. Bon, cela passe encore : c'est de la poésie, après tout ! Mais comment ne pas être mort de rire lorsque des cités - ou des peuples entiers - nous déversent un flot de grossiers mensonges, et encore, de manière très officielle ! Les Crétois, sans aucune gêne, nous montrent rien de moins que... le tombeau de Zeus ; les Athéniens confirment - sans rire - qu'Érichthonios sortit de la terre comme ça ! En outre, ils insistent sur le fait que les premiers hommes sont sortis du sol de l'Attique,

comme s'ils avaient poussé comme de vulgaires légumes ! Pourtant, les Athéniens sont peut-être moins grotesques que les Thébains qui, eux, croient, dur comme fer, que les quenottes d'un serpent fabuleux ont engendré la race humaine. Gare à celui qui condamne ces niaiseries, qui les soumet à un raisonnement sérieux, et qui croit que Coroïbos [4] ou Margitès [5], sont les seuls à accepter l'histoire de Triptolème fendant les airs sur un char de dragons ailés, l'arrivée de Pan du fond de l'Arcadie pour sauver les Athéniens à Marathon [6], le rapt de Borée par Orithyie [7], car cet homme passerait pour un impie et un fou : comment, en effet, nier des faits d'une vérité éclatante ! Le mensonge est de cette puissance.

PHILOCLÈS

4. Soyons indulgent envers les poètes et les cités, Tychiade : les premiers offrent à leurs récits le charme de la fable car c'est un moyen de capter l'attention du public ; pour ce qui concerne les Athéniens et les Thébains, plus largement de toutes les nations, on peut comprendre aussi qu'ils utilisent la fiction afin de donner une aura de prestige à leur patrie. Supprimer les mythes et les légendes de la Grèce signifierait signer l'arrêt de mort des guides touristiques. On sait que les étrangers ne veulent rien entendre de vrai, même gratuitement. En revanche, les hommes qui n'ont pas cette justification et qui, néanmoins, se vautrent dans le mensonge, ceux-là, sans conteste, méritent de passer pour des imbéciles.

TYCHIADE

5. C'est juste. À propos, j'arrive de chez Eucrate - quel grand homme ! - où l'on m'a

rabattu les oreilles avec des fariboles. J'ai été tellement excédé par cet étalage de prodiges et d'histoires farfelues que je me suis enfui, comme si les Érinyes étaient à mes trousses.

PHILOCLÈS

Eucrate est pourtant un homme digne de confiance : il exhibe une barbe qui n'en finit pas, il a soixante ans, et il pratique la philosophie avec passion. Il est impossible qu'il supporte les mensonges, encore moins qu'il en débite lui-même.

TYCHIADE

On voit bien, mon pauvre ami, que tu n'es pas à la page, et que tu ne sais rien des propos qu'il nous a tenus et qu'il nous a forcés à croire. Il fallait le voir, jurant sur la tête de ses enfants la véracité de ses discours, si bien qu'en l'écoutant, mon esprit était ravagé par mille pensées : soit cet homme était fou ou dans un état second, soit alors, plus grave, c'était un mystificateur, une sorte de singe dissimulé depuis longtemps sous une peau de lion, tant ses histoires étaient d'un ridicule achevé !

PHILOCLÈS

Mais que disait-il ? Confie-toi, au nom d'Hestia, cher Tychiade, je suis impatient de savoir quel personnage se cache sous cette longue barbe.

TYCHIADE

6. Tu sais que j'ai l'habitude de rendre visite à Eucrate quand j'ai du temps libre. Aujourd'hui, je devais absolument parler à Léontichos, un ami. Comme j'avais appris de son

esclave qu'il était chez Eucrate, alors souffrant m'avait-t-on dit, je me rendis chez lui – je ne savais pas alors qu'il était malade – à la fois pour le voir et pour m'entretenir avec Léontichos, faisant d'une pierre deux coups.

Or Léontichos venait de partir. Mais il y avait chez Eucrate d'éminents personnages, parmi lesquels je reconnus Cléodème le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien et surtout, Ion, tu sais, l'homme qui veut qu'on l'admire à chaque fois qu'il fait son discours sur les écrits de Platon : il se croit le seul au monde à comprendre la pensée du philosophe. J'avais affaire aux plus grands noms de la sagesse et de la vertu, à la crème des écoles de philosophie, à des gens fort respectables au visage sévère. J'oublie le médecin Antigonos qui se trouvait là pour soigner Eucrate qui avait repris du poil de la bête. Il est vrai que sa maladie est du genre chronique puisque il souffre de la goutte. Eucrate m'invita à prendre place à côté de lui.

Il parlait d'une voix frêle, typique d'un homme souffreteux, bien qu'au moment d'entrer, je l'eusse entendu crier comme un putois... Tu penses bien, je pris garde à ne pas toucher son pied. Après les politesses d'usage du style : « Je n'étais pas informé de ta maladie mais quand je l'ai apprise, je me suis empressé de venir... », je m'assis près de lui.

7. Nos philosophes avaient discuté du mal de notre hôte et en parlait encore, chacun se faisant obligation de prescrire le remède approprié pour le soulager. Ainsi, voici quels furent les conseils de Cléodème : « Je vous jure que si, de la main gauche, on extrait de la terre une dent de musaraigne tuée comme je l'ai prescrit, qu'on la fourre dans une peau de lion

fraîchement écorchée, et qu'on l'enroule autour de la jambe endolorie, eh bien, je vous assure que le mal s'évacuera d'un coup ! »

- Mais non, pas dans une peau de lion, interrompit Dinomaque, non, dans une peau de biche vierge. C'est plus logique ! La biche n'est-elle pas une bête agile dont la force réside dans ses pattes ? Le lion est grand et brave, sa graisse, ses pattes et sa crinière ont des vertus curatives, à condition de les utiliser en les accompagnant des incantations ad hoc. Mais pour guérir des pieds, je reste sceptique.

- Oui, reprit Cléodème, je le pensais aussi ; j'étais sûr et certain que seule une peau de biche ferait l'affaire. Mais récemment, un Libyen, connaissant bien la chose, m'a fait changer d'avis et m'a convaincu que les lions sont d'une agilité autrement supérieure à celle des biches. Après tout, c'est normal puisqu'ils les chassent et les attrapent.

8. À ces mots, l'assistance se gaussa et applaudit chaudement pour approuver l'intelligence de ce Libyen. Quant à moi, je fis une objection : « Quoi donc ! Vous vous imaginez que des paroles magiques ou des remèdes venus de l'extérieur peuvent soulager un mal dont la cause est purement interne ! » On se mit à rire à mon intervention, si bien que je passai pour le dernier des imbéciles pour avoir douté de la valeur de ces remèdes que tout homme doué de raison ne pouvait contester.

Seul, le médecin Antigonos fut enthousiasmé par ma répartie ; depuis quelque temps, ses rapports s'étaient refroidis avec la compagnie car il voulait soigner son patient avec les ressources de son art, ordonnant à Eucrate de

cesser de prendre du vin, de manger des légumes et l'incitant à reposer son organisme.

Cléodème avec un petit sourire en coin, me lança : « Que dis-tu, Tychiade ? Tu as l'air étonné que l'on recoure à ces pratiques ? »

- Bien sûr, lui répondis-je, il faudrait que je ne sois pas très futé pour croire que des interventions extérieures, n'ayant aucun rapport avec les causes internes des maladies, et, de surcroît, appliqués avec une dose de formules magiques et autres balivernes, puissent raisonnablement rendre la santé. C'est impossible : tu aurais seize musaraignes intactes dans la peau de Némée, rien n'y ferait. D'ailleurs, j'ai connu un lion qui boitait fortement en souffrant le martyre : et pourtant, il avait toute sa peau sur le dos...

9. - C'est plutôt toi qui ne comprends rien à rien, s'écria Dinomaque, tu n'as jamais pris la peine de réfléchir à ces méthodes curatives. Tu nies l'évidence. Bien des prodiges sont accomplis par nos vieilles femmes : chute des fièvres périodiques, bubons guéris, serpents ensorcelés. Puisque la chose est avérée, pourquoi ne pas croire que la guérison tient du miracle, puisque la méthode employée est elle-même miraculeuse ?

- Ta conclusion ne me convainc pas, rétorquai-je, et, comme l'affirme dicton, un clou est chassé par un autre. Je ne suis pas du tout certain que l'on puisse guérir avec des enchantements. Si tu veux ébranler mes convictions, il faut d'abord me prouver qu'il est dans l'ordre naturel des choses qu'une tumeur se laisse impressionner par une parole divine ou une formule abracadabrante, au point de s'enfuir par le trou du nombril ! Ton baratin n'est qu'un ramassis de fables de bonnes femmes.

10. - Si je te comprends bien, tu ne crois pas à aux dieux, reprit Dinomaque ; en effet, tu refuses que l'on soigne avec des mots sacrés.

- Non, mon cher, répondis-je ! Les dieux peuvent très bien exister, même avec des histoires qui ne tiennent pas debout ! Je respecte nos divinités qui savent à merveille guérir les hommes en recourant à la pratique médicale. Asclépios lui-même, comme ses enfants, guérissaient les malades en leur donnant de vrais médicaments, non pas en leur prescrivant un attirail de lions et de musaraignes décrépies. [8]

11. - Suffit ! lança Ion. À mon tour, je veux vous rapporter une histoire édifiante. J'étais encore enfant et devais avoir à peu près quatorze ans. On avait prévenu mon père que Midas, son vigneron, un serviteur robuste et âpre au travail, avait été mordu par une vipère sur le coup de midi. Il était à terre et sa jambe était minée par la gangrène. C'était pendant qu'il attachait la vigne aux sarments que le serpent s'était glissé jusqu'à lui et l'avait mordu à l'orteil, avant de regagner son trou. Le pauvre homme criait comme un beau diable et était sur le point de mourir. Nous allâmes voir Midas que ses camarades de travail portaient sur une civière : il avait le corps enflé et verdâtre ; sa chair n'était qu'une immense plaie et son souffle était court. Or un ami qui se trouvait là rassura mon père, plein de tristesse : « N'aie pas peur, lui dit-il, je pars à la recherche d'un Babylonien, membre de la secte des Chaldéens [9] : il va te guérir ton homme en deux fois trois mouvements. » Bon, je vous épargne les détails, disons simplement que le Babylonien se présenta et rétablit Midas, en faisant expulser le venin grâce à une formule

magique et en accrochant au pied du malade un bout de pierre qu'il avait arraché de la stèle funéraire d'une jeune fille. Vous me direz : « Quelle banalité ! » Eh bien, Midas, jetant sur ses épaules la civière qui l'avait amené, retourna travailler dans le vignoble, comme si de rien n'était. Voilà pour vous prouver la toute-puissance d'une prière et d'une pierre sépulcrale.

12. Le Babylonien fit par la suite plusieurs autres exploits. Écoutez plutôt. Un matin, s'étant rendu dans un champ, il prononça sept paroles sacramentelles sorties d'un vieux grimoire, puis purifia l'endroit avec soufre et torches [10], le contournant par trois fois : c'est ainsi qu'il força les reptiles du coin à sortir de leur gîte. Subjugués par la mystérieuse incantation, des aspics, des vipères, des cérastes, des acontias, des crapauds, indistinctement mâles ou femelles, se regroupèrent. Seul un vieux dragon n'était pas sorti, probablement trop vieux et incapable d'escalader son trou : bref il n'avait pu obéir à l'ordre du mage. Voyant que toutes ces bestioles n'étaient pas devant lui, il envoya un jeune serpent auprès du dragon gâteux, qui finit par rejoindre ses compères. Une fois tous les reptiles rassemblés, le Babylonien leur souffla dans le museau et ils disparurent aussitôt. Forcément, nous étions émerveillés par ce prodige.

13. – Un petit détail, mon cher Ion, dis-je, ce serpenteau envoyé comme messenger, tenait-il ce pauvre vieux dragon par le bras ? Ou alors, ce dernier s'appuyait-il sur un bâton ?

– Tu te moques de moi, s'écria Cléodème. Moi aussi, je doutai de ces phénomènes. Il a fallu que je vois dans les airs un barbare venu du

pays des Hyperboréens [11] - c'est ainsi qu'il se présentait - pour que je vienne à bout de ma perplexité et que je capitule. Comment aurais-je pu faire autrement puisque je le vis, de mes yeux, se déplacer dans l'espace, marcher sur les eaux et passer dans les flammes.

- Tu as donc vu, dis-je, l'air interrogateur, un Hyperboréen qui planait dans les airs et marchait sur les eaux ?

- Oui, je l'ai vu ! Il portait même de grosses galoches comme seuls en ont les gens de cette région ! Mais ces prodiges ne sont que des peccadilles au regard de tout ce qu'il a fait : ainsi, il a envoyé des Amours chez des gens, invoqué des démons, ressuscité des morts déjà décomposés ; il a même obligé Hécate à quitter la Lune pour atterrir chez nous, lui donnant, dans la foulée, un visage humain.

14. Que je te raconte encore ce qu'il accomplit chez Glaucias, fils d'Alexiclès. Ce Glaucias avait hérité des biens de son père qui venait de mourir et il était tombé amoureux de Chrysis, la femme de Déméas. À l'époque, il suivait mes leçons de philosophie, et, soit dit en passant, il saurait par cœur la doctrine péripatéticienne s'il n'avait été amoureux : à dix-huit ans, en effet, il savait réduire les syllogismes et connaissait le cours de physique, c'est dire.... Bref, ce gamin était rongé par un amour ravageur - et à sens unique, hélas -, si bien qu'il vint se confier à moi. Comme j'étais son pédagogue, je devais l'aider : aussi allai-je quérir le mage hyperboréen. D'emblée, notre homme réclama une avance de quatre mines, payable sur-le-champ : il fallait bien payer les sacrifices. À cela, il ajouta seize mines supplémentaires si le jeune homme réussissait à coucher avec sa belle. Le mage attendit la

pleine lune - de tels rites s'accomplissent de préférence durant cette période -, creusa une fosse dans la cour de la maison, puis, vers minuit, il fit appel devant nous à l'âme d'Alexiclès, père de Glaucias, qui était mort depuis sept mois. Le vieux, hostile aux amours de son fils, n'eut pas de mots assez violents pour les condamner ; pourtant, il finit par consentir à ce lien. Ensuite, le mage convia Hécate et Cerbère, avant d'ordonner à la Lune de faire un saut jusqu'à lui : c'est alors, mes amis, que je fus le témoin de métamorphoses extraordinaires : d'abord, la Lune se fit femme, vache splendide, puis chien de chasse. Pour finir, l'Hyperboréen modela un petit Éros d'argile et s'écria : « Va-t-en ! Ramène Chrysis jusqu'à nous ! » Et soudain, cette boue décolla du sol et vola jusqu'au ciel ! Aussitôt, on frappa à la porte : c'était la jeune fille. Elle entra et se jeta au cou de Glaucias. Très vite, les deux tourtereaux se jetèrent sur leur couche et firent l'amour jusqu'au chant du coq ! Sa besogne accomplie, la Lune remonta dans les cieux, les spectres s'évaporèrent, et, le soir, nous reconduisîmes Chrysis chez elle.

15. Ah ! Si tu avais vu ce spectacle, Tychiade, tu n'aurais plus à douter de la puissance des incantations.

- Je croirai si je l'avais vu. Pour l'heure, je regrette de n'avoir pas un œil aussi perçant que le tien. Je connais relativement bien cette dénommée Chrysis : c'est une femme plutôt dévergondée, dit-on, et je pense qu'il n'était pas nécessaire de recourir à une boue volante, à un gourou d'Hyperborée, de déranger la Lune, alors qu'avec une bourse de vingt drachmes, vous auriez pu la faire venir sans l'aide des Hyperboréens. Cette femme a un faible pour ce

genre de charme. D'ailleurs, sa réaction est contraire à celle de nos amis les fantômes. Ces derniers, on le sait, s'enfuient dès qu'ils entendent le plus petit tintement de fer ; en revanche, quand Chrysis entend ce bruit, elle vient de grand cœur, que dis-je, elle accourt... Ma foi, j'admire ce grand mage qui pourrait séduire les dames les plus argentées et s'enrichir très vite, au point que je m'étonne qu'il demande seulement quatre petites mines pour que notre Glaucias couche avec sa Chrysis ! Quelle mesquinerie !

16. - Tu fais le pitre, me dit Ion, tu refuses de voir la réalité en face ! Je voudrais maintenant connaître ton opinion sur ces individus qui, forts de leur connaissance des fantômes, exorcisent les possédés de leurs fureurs. À quoi bon citer des exemples : chacun garde en tête les prodiges de ce Syrien de Palestine. Au moment de la pleine lune, il reçoit ces malheureux qui tombent à terre, les yeux révulsés, la bouche écumante : il les remet sur pied, puis se fait grassement rétribuer. Chaque fois qu'il est au chevet des malades, il s'adresse à l'esprit mauvais et lui demande comment il est arrivé. Le patient reste muet car seul l'esprit parle, soit en grec, soit dans un dialecte barbare : celui-ci se présente et dit comment il a investi le corps de l'homme. À ce moment, le Syrien recourt à sa méthode d'exorciste et, si le démon résiste à son adjuration, il n'hésite pas à le menacer avant de le chasser purement et simplement. D'ailleurs, moi-même j'ai été le témoin de la fuite d'un de ces démons qui était noir comme de la suie !

- Tu parles d'un exploit ! dis-je. Ce n'est pas très difficile de t'impressionner, Ion,

quand on sait que tu t'émeus rien qu'à la vue des idées de ton grand patron Platon, des idées trop floues pour être contemplées par nos pauvres yeux de myopes...

17. - Tu te figures, interrompit Eucrate, qu'Ion est le seul homme à avoir eu de telles visions ? Non, des foules de gens ont rencontré ces choses, de jour comme de nuit. Pour ma part, mon œil en a surpris plus d'une, et j'ai dû, à ce jour, en voir au moins dix-mille... Au début, je n'étais pas rassuré ; aujourd'hui, ça ne me fait plus rien, surtout depuis qu'un Arabe m'a confié un anneau forgé avec le fer d'une croix [12] et m'a appris des formules magiques. Evidemment, Tychiade, tu n'en crois pas un mot ?

- Comment oserai-je mettre en doute les paroles d'Eucrate, fils de Dinon, modèle de sagesse qui exprime librement tout ce qu'il a envie de partager.

18. - Eh bien ! dit Eucrate, vous allez entendre - par ma voix et par celle de mes proches - l'histoire de la statue qui se montra à toute la maisonnée, enfants, adolescents, vieillards.

- Quelle est cette statue, demandai-je ?

- N'as-tu pas vu dehors une belle statue sculptée par Démétrios ?

- L'athlète qui va lancer son disque : sa tête est tournée vers la main qui tient l'objet et sa jambe fléchie est prête à se relever, une fois le disque jeté en l'air.

- Non, dit Eucrate, tu confonds avec le *Discobole* de Myron. Ce n'est pas non plus son voisin, le *Diadumène*, un autre charmant garçon, œuvre de Polyclète. Ne t'occupe pas des statues situés à droite, parmi lesquelles se trouve aussi le groupe des *Tyrannoctones* de Critias et Nestoclès [13]. En revanche, as-tu vu, à côté du

jet d'eau, un personnage obèse et chauve comme un œuf ? Son manteau le laisse à demi-nu et on a l'impression que sa barbe est effleurée par le vent. En outre, on distingue bien ses veines, tellement cet ouvrage est parfait. Eh bien, il s'agit de cette statue : c'est un portrait de Pélicchos [14], général des Corinthiens.

19. - Par Zeus ! Mais oui, j'ai aperçu ton bonhomme à droite de la fontaine : il a des bandelettes, des couronnes sèches et la poitrine croulant sous les feuilles d'or.

- J'ai voulu le dorer pour le remercier de m'avoir guéri d'une fièvre quarte.

- Quoi ! répliquai-je, ce brave militaire est aussi médecin, voyez-vous ça !

- Oui ! ne ricane pas, sinon il va se venger de ta témérité. Par expérience, je connais maintenant le pouvoir redoutable de la statue dont tu te moques. Lorsque, comme elle, on sait calmer les fièvres, je pense qu'on est capable de la refiler à n'importe qui.

- J'implore bien bas la clémence de cette statue, lui dis-je, une œuvre d'une écrasante humanité ! Mais au fait, que vous a-t-elle fait exactement, cette statue ?

- Voilà, j'y arrive : dès que le soir tombe, elle quitte son piédestal et se promène autour de la demeure. Parfois, nous la croisons, poussant même la chansonnette. Elle est inoffensive. Toutefois, il ne faut pas être en travers de son chemin : si on la laisse passer, elle marche paisiblement et n'importune personne. En outre, elle adore faire trempette et elle batifole la nuit entière, à tel point qu'on l'entend s'ébattre dans l'eau.

- Ma parole ! dis-je, ce n'est pas Pélicchos : c'est Talos le Crétois [15], fils de Minos, le gaillard d'airain qui, jadis, faisait le tour de

la Crète. Ton général ne serait pas d'airain, mais de bois, il ressemblerait non pas à une statue de Démétrios, mais à celle de Dédale [16] : la preuve, il s'enfuit, n'est-ce pas ?

20 - Attention, Tychiade, rétorqua Eucrate, tu risques de te repentir de tes propos. Je connais le châtement subi par l'homme qui osa dérober les oboles que nous avons coutume d'offrir à la statue, au moment de la nouvelle Lune.

- Je frémis d'avance, dit Ion, en imaginant l'horreur de la punition ! Quel sacrilège ! Alors, comment ce bronze s'est-il vengé ? Je meurs d'envie de le savoir, et tant pis si Tychiade atteint les sommets de l'incrédulité !

- On avait déposé aux pieds de la statue, poursuivit Eucrate, de nombreuses oboles et des pièces collées à sa cuisse avec de la cire et des feuilles en argent : c'étaient des ex-votos que les gens guéris par la statue lui consacraient. À l'époque, nous avions à notre service un esclave libyen, un jeune morveux qui s'occupait des chevaux. Une nuit, ce voyou tenta de faire main basse sur les saintes offrandes. Comme il était rusé, il ne s'en empara qu'une fois la statue descendue de son piédestal. Revenu à son point d'ancrage, Pélicchos constata le forfait. Maintenant, voyez comment il se vengea en prenant le Libyen en flagrant délit. Ce dernier se mit à errer dans la cour sans pouvoir sortir : bref, il était séquestré et prisonnier dans un véritable labyrinthe. Le jour se leva et on se saisit de lui avec son butin. Accusé de vol, il fut roué de coups et ne survécut pas longtemps à cette affaire, puisqu'il périt misérablement, fouetté régulièrement et féroceement - il s'en plaignit même -, si bien que, chaque lendemain, on voyait sa chair marquée par de cruelles blessures.

Voilà, j'ai raconté mon histoire, Tychiade : tu peux te moquer de Pélicchos et dire que je suis un vieux radoteur du temps de Minos.

- Cher Eucrate, l'airain reste l'airain, et ta statue est signée de Démétrios d'Alopéké : il a représenté un être humain et non un dieu. Aussi, ce bon Pélicchos ne m'inspire-t-il nulle frayeur : même vivant, il ne m'aurait pas fait beaucoup d'impression.

21. Ce fut au tour du médecin Antigonos de prendre la parole : « Moi aussi, j'ai un Hippocrate d'airain qui mesure une coudée : quand la lampe est éteinte, il entre dans toutes les pièces de ma maison, en faisant un affreux vacarme, renversant mes vases, mélangeant mes préparations, retournant le mortier, surtout lorsque nous avons oublié de lui faire des sacrifices. »

- Si je te suis bien, répliquai-je, Hippocrate est très à cheval sur les sacrifices rituels et il se fâche dès qu'il n'a pas obtenu sa dose de victimes annuelle. Il devrait pourtant se satisfaire des libations de lait et de miel qu'on dépose sur sa tombe ou de la guirlande dont on couronne sa stèle funéraire.

22. - Écoutez, reprit Eucrate, j'ai vu une chose extraordinaire, il y a cinq ans, avec témoins à l'appui. C'était au temps des vendanges. À l'heure méridienne, je laissai mes ouvriers à leur travail pour m'isoler et méditer dans un bois. Dans un lieu frais et touffu, j'entendis un aboiement de chien. Sur le moment, je crus que mon fils, Mnason, se livrait à son passe-temps favori, la chasse, avec quelques amis. Je me trompai. Peu après, un hurlement retentit : j'eus alors la vision d'une femme monstrueuse, d'une hauteur d'un demi-stade [17] qui tenait une torche dans la main gauche et un

glaive d'au moins vingt coudées dans la main droite. À la place des pieds, elle traînait une horde des serpents hideux ; quant à son corps, il ressemblait à celui d'une Gorgone : c'est dire si ses prunelles m'inspiraient une terrible frayeur ! Pour cheveux, elle laissait pendre une meute de dragons torsadés qui reposaient en spirales sur son cou. Rien que d'y penser, j'en tremble encore...

23. Comme il disait ces mots, Eucrate nous montra les poils de son bras qui se hérissaient sous l'effet de la frayeur. Pendant ce temps, Ion, Dinomaque et Cléodème, muets d'émotion, buvaient ses paroles et se laissaient mener par le bout du nez, tous prosternés devant ce colosse ridicule, cette matrone gigantesque, cet épouvantail démesuré. Moi, j'étais perplexe, me rappelant que ces individus enseignaient la sagesse aux jeunes gens et étaient loués par tout le monde. En fait, la seule différence entre eux et les tout-petits, c'étaient leurs cheveux poivre et sel et le port de la barbe ; à part ces détails, je crois bien qu'ils étaient plus enclins que des enfants à se laisser bernier par les pires sornettes.

24. Dinomaque prit la parole : « À propos, Eucrate, quelle était la taille des chiens de la déesse ? »

- Ils étaient plus grands que des éléphants de l'Inde ; leur pelage était noir et poisseux comme celui de ces animaux. Bref, dès que j'aperçus les monstres, je restai immobile, tout en prenant la peine de tourner le chaton de la bague offerte par l'Arabe. Alors, Hécate surgit et frappa le sol de son pied : aussitôt, une crevasse apparut, plus large que le Tartare, et la déesse s'y jeta. Ma terreur s'estompa et, tout en me tenant à un tronc d'arbre pour éviter

le vertige, je me penchai au-dessus du fossé immense, apercevant le monde des Enfers au grand complet, le Pyriphlégéthon, le marais, Cerbère, des morts aussi, parmi lesquels je reconnus mon père, revêtu du vêtement de ses funérailles.

- Et que faisaient les âmes ? dit alors Ion.

- Elles étaient regroupées en tribus et en phratries et passaient le temps, mollement étendues au milieu des champs d'asphodèles, près de leur famille ou de leurs amis.

- Ces maudits Épicuriens, dit Ion, qu'ils essaient maintenant de tenir la dragée haute à notre divin Platon et à sa doctrine des âmes. Une question cependant : as-tu vu Socrate et Platon ?

- Il me semble avoir entrevu Socrate, répondit Eucrate, mais je n'ose m'avancer : à mon avis - mais restons prudent - ce devait être le petit gros tout chauve. En revanche, je t'avouerai - je n'aime pas mentir aux amis - n'avoir pas vu Platon. Après avoir bien observé cet endroit, le gouffre se referma. Mes esclaves, qui étaient à ma recherche, me trouvèrent - parmi eux, il y avait Pyrrhias, ici présent - alors que le fossé n'avait pas complètement disparu. Dis, Pyrrhias, tout cela est vrai, n'est-ce pas ?

- Oui, par Zeus ! J'ai entendu des aboiements qui résonnaient du trou. J'ai même pu distinguer les lueurs d'un flambeau.

25. Je me mis alors à rire en entendant ce témoin qui en rajoutait, avec son flambeau et ses aboiements.

Au tour de Cléodème : « Ce que tu nous racontes n'est pas nouveau. Moi aussi, quand j'étais souffrant, j'ai été témoin d'un événement comparable. Antigonos, qui est parmi nous, me rendait alors fréquemment visite pour me soigner. Au septième jour de la maladie,

j'étais chaud comme une marmite, et on m'avait laissé seul : la porte de ma chambre était fermée et tous les domestiques étaient dehors. C'est toi, Antigonos qui m'avait conseillé la chose afin que je m'endorme tranquillement. C'est alors que je vis - je m'étais réveillé - un beau jeune homme vêtu de blanc. Il me tira du lit et m'emmena directement aux Enfers où je reconnus Tantale, Tityos et Sisyphe. Je vous épargne les détails. Pour finir, je me retrouvai au tribunal : Éaque, Charon, les Moires et les Érinyes y avaient pris place. Il y avait aussi un individu à l'allure princière et je crois ne pas me tromper en vous disant que c'était Hadès : assis sur son trône, il énumérait les noms des gens inscrits sur sa liste des prochains morts, ceux qui avaient abusé de leur temps de vie. Le beau garçon me présenta au dieu qui se mit en colère contre lui en disant : « Il y a encore plein de fil à son fuseau ! Ramène-le d'où il vient, abruti ! Occupe-toi plutôt de Démyle le forgeron : son fuseau tourne à vide et il se permet de vivre en toute impunité ! » Tout joyeux, vous pensez, je m'enfuis bien vite. Ma fièvre avait chuté et j'annonçai à tout le monde la mort de Démyle, qui était un voisin. En effet, après qu'on m'eût confirmé sa maladie, la rumeur des lamentations funèbres se fit entendre à nos fenêtres. »

26. - Ton histoire est banale, dit Antigonos. Moi, je connais un homme qui a ressuscité vingt jours après qu'on l'ait enterré : c'est moi qui l'ai soigné, d'ailleurs, avant sa mort, puis, après son retour à la vie.

- Comment ça ! dis-je, et pendant ces vingt jours, son corps n'était même pas pourri ? Il n'est pas mort de faim ? Si tu veux mon avis, tu as dû soigner un nouvel Épiménide [18] ?

27. Alors que l'on continuait à bavarder, les fils d'Eucrate revinrent de la palestres : l'aîné était déjà un grand garçon sorti de l'éphébie ; quant au cadet, il n'avait pas plus de quinze ans. Ils nous saluèrent puis s'installèrent sur la banquette à côté de leur père. Un souvenir revint à la mémoire d'Eucrate : « Mon désir de les garder près de moi jusqu'à la fin, dit-il en caressant tendrement l'un de ses garçons, est aussi puissant que ce que je vais te raconter, Tychiade ! Nul n'ignore l'attachement profond qui me liait à leur mère, ma défunte épouse : je pense avoir prouvé avec éclat mon amour par ce que j'ai fait de son vivant, comme après son décès, lorsque je déposai sur le bûcher funèbre ses bijoux et sa garde-robe. Sept jours après sa mort, je m'étais allongé sur ce lit même, comme aujourd'hui, en essayant de consoler mon cœur en deuil par la lecture du traité de Platon sur l'immortalité de l'âme [19]. Soudain, ma douce Déménète entra et vint s'asseoir à mes côtés, à l'endroit même où est assis Eucratidès – il désigna du doigt le plus jeune de ses fils, qui devint pâle d'émotion et se mit à trembler. En la voyant, poursuivit notre hôte, je la serrai dans mes bras et fondis en sanglots. Brusquement, mes pleurs cessèrent lorsque ma femme me reprocha de n'avoir pas jeté au feu toutes ses affaires et d'avoir oublié une de ses sandales aux fils d'or, précisant que la sandale manquante se trouvait sous le coffre. Je lui répondis que je n'avais pas fait exprès : n'ayant pas trouvé toute la paire, je m'étais contenté de ne brûler qu'une sandale. Ensuite, la conversation se poursuivit jusqu'à ce que cet idiot de chien maltais qui dormait sous le lit, se mit à aboyer si fort que mon épouse disparut.

Le lendemain, je pris soin de retirer la sandale de dessous le coffre et de la jeter au feu.

28. Alors, Tychiade, peux-tu rester sceptique après l'évocation de pareilles visions ? Celles-ci ne sont-elles pas notre lot quotidien ? ».

- Non, par Zeus, répondis-je, que ceux qui persistent à nier une vérité si éclatante se fassent botter les fesses par ta sandale dorée !

29. Là-dessus, arriva le Pythagoricien Arignotos, le philosophe chevelu et majestueux, celui dont on loue l'immense sagesse, à tel point qu'on le surnomme « le saint ». Dès que je le vis, je me sentis mieux car j'étais certain que, comme une hache aiguisée, il allait trancher les nœuds du mensonge. Je me disais en moi-même : « En voilà un qui va clouer le bec de ces bonimenteurs ! » Pour reprendre une formule classique, c'était un *deus ex machina*. Bref c'était le ciel qui l'envoyait ! Il s'installa sur le lit de Cléodème qui lui avait laissé la place. D'abord, il s'enquit de la santé d'Eucrate, puis, apprenant son rétablissement, il dit : « Au fait, de quoi vous parliez-vous tout à l'heure : la conversation semblait très animée. »

- En vérité, reprit Eucrate, en me désignant, nous avons essayé de convaincre cet homme borné qu'il existe par nature des démons, des fantômes, des âmes des morts qui virevoltent et qui se montrent au regard de tous.

J'étais rouge de honte et baissai la tête, tellement j'éprouvais du respect pour la noble figure d'Arignotos. Il dit : « Attention, Eucrate, Tychiade veut simplement nous faire comprendre que les âmes errantes appartiennent à des hommes morts dans la violence, que l'on a décapités, que l'on a crucifiés, bref, qui ont quitté l'existence dans des circonstances

anormales. Si c'est là son argumentation, je ne vais pas la contredire. »

- Tu n'y es pas, ajouta Dinomaque ! Il nie tout en bloc et pense qu'il ne faut pas prêter foi à ces choses : pour lui, ce ne sont que des salades !

30. - Que me dit-on là ? s'écria Arignotos, en me lançant un regard plein de poignards, tu refuses de croire en ces choses quand bien même le premier venu atteste les avoir vues ?

- Un instant, s'il te plaît ! Je n'y crois pas, simplement parce que je suis le seul parmi vous à ne pas les avoir vues. En revanche, si je les voyais, je réagirai comme vous.

- Eh bien alors, reprit-il, si, un jour, tu te rends à Corinthe, demande où est la maison d'Eubatide. Quand tu sauras qu'elle se trouve près du Cranéion [20], précipite-toi là-bas, et insiste auprès du portier Tibios pour visiter l'endroit où Arignotos extirpa un démon du fond d'un fossé, puis l'expulsa, permettant aux propriétaires de la maison de pouvoir enfin respirer.

31. - Qu'est-il donc arrivé, Arignotos ? insista Eucrate.

- Cette demeure, dit-il, était à l'abandon depuis des lustres car, régulièrement, elle était visitée par des spectres effroyables. Quiconque s'y installait, devait bien vite quitter les lieux, à cause des fantômes. Aussi la bâtisse tomba-t-elle en ruine, au point que le toit menaça de s'effondrer. Bien entendu, nul n'osait plus y entrer. Dès que j'eus entendu parler de cet envoûtement, je consultai quelques ouvrages - je possède un nombre considérable de textes égyptiens qui traitent de ces problèmes de fantômes - et, à l'heure du premier sommeil, je me rendis à la maison hantée, malgré les

prières de mon hôte qui voulut m'en empêcher et qui faillit même me retenir par le pan de mon manteau : il était persuadé que je courais à ma perte. Prenant une lampe, je pénétrai dans la maison. Après avoir posé ma lampe dans la plus grande salle, je m'assis par terre et je lus mon texte, presque avec désinvolture. Le démon ne se fit pas attendre et crut que j'étais une victime ordinaire, tout heureux à l'idée de me faire une peur panique. Dois-je vous préciser qu'il était répugnant, très chevelu, et qu'il avait la couleur sombre des ténèbres. Il se planta devant moi, me fit maintes provocations pour m'intimider, puis se métamorphosa successivement en chien, en taureau et en lion. Gardant mon sang-froid, je prononçai les formules égyptiennes, réussissant par la toute-puissance de mes paroles, à le faire replier dans un coin de pièce obscur. Après avoir consciencieusement observé l'endroit où il se trouvait, je m'endormis.

Au petit matin, alors que tout le monde s'attendait à me voir terrassé par le démon, comme les visiteurs précédents, je sortis de la baraque à la surprise générale. Je m'empressai de me rendre chez Eubatide pour lui annoncer la bonne nouvelle : il pouvait à ce jour vivre tranquillement dans une maison enfin exorcisée de ses démons. Il m'accompagna, lui et une foule de badauds - ils étaient tous étonnés par le prodige - jusqu'à l'endroit où l'esprit avait disparu. Je donnai l'ordre au groupe de s'armer de pioches et de fouiller. C'est alors que l'on exhuma un squelette que l'on s'empressa d'ensevelir décemment. Depuis cette opération, la maison a cessé d'être la proie des fantômes.

32. Quand Arignotos, ce phare de la sagesse, devant lequel chacun s'inclinait, eut terminé

son récit, plus personne n'était en mesure de stigmatiser mon impudence : comment, en effet, douter d'une histoire, forcément vraie, puisqu'elle était rapportée par le grand Arignotos ? Pourtant, je n'avais que faire de ses cheveux blancs et de sa réputation de grand philosophe : « Ainsi donc, dis-je à Arignotos, tu n'es qu'un homme comme les autres, toi l'unique espoir d'intelligence auquel je m'étais raccroché. Tu es, toi aussi, une de ces personnes éprises de fumées et d'illusions. Le proverbe te sied à merveille : « Cet or n'est qu'un vil plomb. »

- Puisque, reprit-il, tu rejettes mes propos et ceux de nos amis, Dinomaque, Cléodème et Eucrate, alors, parle-moi de la personne qui serait, selon toi, la plus digne de traiter de ces sujets et de nous contredire.

- Par Zeus, répondis-je, il a existé, jadis, un homme remarquable, citoyen d'Abdère, qui se nommait Démocrite. Il avait le sentiment que rien de ce qui fut dit dans cette assistance n'était vrai. Il en était si convaincu qu'il vivait reclus dans un tombeau, hors des remparts de la cité : c'est là qu'il travaillait à écrire ses livres, de jour comme de nuit. On rapporte que de jeunes écervelés se moquèrent de lui en se faisant passer pour des fantômes : ils avaient revêtu des robes noires et s'étaient mis sur la figure un masque représentant une tête de mort. Ils entourèrent le philosophe et exécutèrent sous son nez mille pirouettes d'un goût macabre. Mais Démocrite ne se laissa pas abuser par la mascarade et il ne daigna même pas lever les yeux sur ces lascars. Tout en continuant à écrire, il finit par leur dire : « Bon, je crois qu'on a assez ri pour aujourd'hui, vous pouvez arrêter ! ». Cette

anecdote prouve avec éclat que, pas un seul instant, il n'avait pensé que les âmes pussent encore exister après avoir quitté le corps.

33. – Ton baratin, reprit Eucrate, est plutôt la preuve que ce Démocrite était un parfait abruti, si vraiment telle était sa pensée. Maintenant je vais vous raconter une aventure qui m'est bel et bien arrivée : peut-être te convaincra-t-elle, Tychiade, sait-on jamais ? Quand j'étais jeune et que je vivais en Égypte, où mon père m'avait envoyé pour poursuivre mes études, je voulus remonter le Nil jusqu'à Coptos [21], afin de contempler le célèbre Memnon [22], et écouter le son miraculeux qu'il émet tous les matins. Or, rien que pour moi, la statue, loin de me livrer un son inepte, comme il fait pour le commun des mortels, me fit l'honneur d'un oracle en sept vers, sur lequel je ne vais pas m'étendre.

34. Comme je remontais le Nil, j'eus le bonheur de voyager en compagnie d'un citoyen de Memphis, un scribe doué d'une sagesse inouïe et fort versé dans la science égyptienne. On me disait qu'il avait vécu vingt-trois années dans les cryptes des temples et qu'il avait acquis un savoir magique dispensé par la déesse Isis.

– Mais il s'agit de Pancrate, mon grand maître, ajouta Arignotos : quel homme divin ! Il rasait son crâne, s'habillait de lin, toujours en méditation. Il savait un peu de grec, était grand, avait un gros nez, des lèvres épaisses, des jambes maigres.

– C'est tout à fait son portrait, dit Eucrate, c'est Pancrate ! Au début, il m'était inconnu. À force de le voir pratiquer des prodiges à chaque escale, chevauchant des crocodiles et nageant dans le Nil au milieu des bêtes féroces qu'il impressionnait, j'eus vite la conviction que

c'était un saint homme. Je voulus en faire un ami et j'y parvins si bien qu'il me révéla tous les secrets de son vaste savoir.

Un jour, il me demanda de laisser tous mes serviteurs à Memphis pour l'accompagner seul, me disant « que nous ne serions pas en pénurie d'esclaves ». C'était vrai.

36. Quand nous étions dans une hôtellerie, il ôtait la barre de la porte ou s'emparait, soit d'un balai, soit d'un pilon, et il l'habillait de quelques guenilles. Ensuite, il lui jetait un sort en prononçant une formule incantatoire : alors, l'objet se mettait à marcher avec une telle aisance qu'on eut dit un humain. Cet esclave, d'un genre très particulier, puisait l'eau, préparait les repas, faisait le ménage et nous servait avec un soin extrême. Lorsque Pancrate n'avait plus besoin de ses services, il lui rendait son état originel de balai ou de pilon en prononçant une nouvelle formule magique.

J'étais émerveillé par cet enchantement, mais je ne pouvais obtenir la formule qu'il gardait secrète. Certes, avec courtoisie, il refusait toujours de me la dévoiler. Un jour, à son insu, tapi dans l'ombre, je parvins à entendre la fameuse incantation. C'était un mot renfermant trois syllabes. Peu après, Pancrate dut sortir pour affaires à l'agora : auparavant, il avait donné ses consignes au pilon.

Le lendemain, l'Égyptien étant à l'agora, je saisis le pilon ; je lui enfilai quelques hardes, comme d'habitude, prononçai les trois syllabes miraculeuses, puis lui ordonnai d'aller chercher de l'eau. Le pilon m'en rapporta une pleine amphore. « Très bien, dis-je, il y en a assez, redeviens le pilon d'avant. » Mais - c'est là le problème - il refusa de m'obéir et

continua à puiser de l'eau, sans aucun d'état d'âme, jusqu'à ce que la pièce fut inondée. J'étais désespéré, vous le pensez bien, et mortifié à l'idée de mettre en colère mon ami Pancrate. Je n'avais pas tort. Je pris donc une hache et coupai le pilon en deux. Hélas ! deux morceaux de bois se dressèrent aussitôt, qui prirent chacun une amphore et allèrent puiser de l'eau. J'avais désormais deux serviteurs en action, au lieu d'un. Pancrate revenu, il devina la cause de cette pagaille, et rendit à ces porteurs d'eau leur forme première. Quelques jours plus tard, l'Egyptien disparut. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

- Tu as appris au moins une chose, lança Dinomaque : humaniser un pilon.

- Tout à fait ! Ou plutôt, je ne sais le faire qu'à moitié, car je ne peux pas lui rendre son état d'origine. Que je le transforme en porteur d'eau et voilà ma maison sous les flots !

37. À ce moment, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Mais quand cesserez-vous de dire des sottises ? Est-ce vraiment de votre âge ? Au moins, par égard pour ces enfants, retenez-vous de raconter ces histoires farfelues et surtout terrifiantes. Essayez de les respecter un peu ! Ne leur brouillez pas l'esprit avec des sornettes qui les hanteront tout le reste de leur vie. À force de les barber avec vos minables superstitions, vous allez en faire des poules mouillées. »

- Tes propos tombent à pic, dit Eucrate, je veux justement te parler de la superstition. Alors, Tychiade, qu'as-tu à nous dire sur les oracles, les prophéties, sur les mots prononcés par un mortel en contact avec les dieux, sur les voix qui s'élèvent des sanctuaires, sur les prédictions des prêtresses vierges ? Je

m'attends à ce que tu nous récites de nouveau le couplet de l'incrédule. Pour ma part, je possède un anneau sacré sur le cachet duquel on a ciselé un Apollon pythien. Pourquoi ? Tout simplement parce que cet Apollon me parle... Mais je n'en dirai pas davantage de peur qu'on me traite de vantard. Je vais quand même te rapporter ce qui se passa dans le temple d'Amphilochos, à Mallos [23], où la statue du héros daigna m'entretenir de mes affaires. Je veux tout te dévoiler du début à la fin. Pour finir, je te relaterai ce dont je fus témoin à Pergame et à Patara [24].

38. De retour d'Égypte dans ma patrie, j'appris que l'oracle de Mallos était réputé pour sa fiabilité : en effet, les réponses aux questions qu'on lui pose sont toujours d'une grande clarté. Aussi lui demandai-je de me prédire l'avenir.

39. Eucrate entamait son récit mais je savais d'avance comment il allait se terminer. J'en avais assez de jouer l'éternel voix dissidente : je décidai donc partir alors qu'il racontait sa traversée d'Égypte à Mallos. Il faut bien avouer qu'ils étaient, eux aussi, lassés de supporter quelqu'un qui les contredisait sans cesse. Je dis alors : « Je dois, d'urgence, retrouver Léontichos. Quant à vous, qui vous placez au-dessus des affaires basement humaines, que les dieux vous inspirent dans vos récits merveilleux. » À ces mots, je m'en allai. Je suis convaincu qu'ils furent soulagés de mon départ et je ne me trompe pas en disant qu'ils refirent provision, le cœur en fête, de leurs contes à dormir debout.

Voilà, mon cher Philoclès, ce que j'ai entendu chez Eucrate. Je dois te dire qu'en ce moment je me sens comme ces gens enivrés de vin doux. Mon estomac est gonflé à bloc et j'ai besoin de le

soulager. Sache que je ne regarderai pas à la dépense pour me procurer la drogue qui me permettra d'évacuer ces niaiseries de mon esprit : j'ai peur, qu'à force de s'incruster au fond de ma mémoire, leurs réminiscences me rendent fou. Déjà, je vois défiler sous mes yeux, des fantômes, des spectres, de démons, des Hécates...

PHILOCLÈS

40. C'est que je ressens aussi, Tychiade, après ce déballage d'anecdotes. Ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont les seuls à être atteints de la rage et à avoir la phobie de l'eau : l'homme mordu mord également son prochain, et cette blessure est aussi nocive que celle provoquée par le chien. Chez Eucrate, tu as été mordu par tous ces mensonges et tu m'as transmis la rage, à tel point que j'ai l'esprit chaviré par une foule d'esprits en action.

TYCHIADE

Sois tranquille, mon bon ami, nous détenons un antidote de choix pour nous guérir de ce mal : la vérité et la raison. Continuons en faire bon usage et nous ne serons jamais contaminés par la bêtise.



[Retour au plan]

Notes

[1] *Odyssée*, 1, 5. [retour au texte]

[2] Philomèle fut transformée en rossignol.
[Retour au texte]

[3] Momo était un ogre féminin dans les croyances enfantines. Lamia était aussi une dévoreuse d'enfants. [Retour au texte]

[4] Coroibos était un personnage un peu benêt qui refusait de coucher avec sa femme par peur de sa belle-mère. Cf. Lucien, *Hermotime*, 17. [Retour au texte]

[5] Cf. Lucien, *Le Songe*, 15. [Retour au texte]

[6] Cf. Hérodote, *Histoires*, 6, 105. [Retour au texte]

[7] Cf. Platon, *Phèdre*, 229 b-d. [Retour au texte]

[8] Cf. *Odyssée*, 4, 218. [Retour au texte]

[9] Les Chaldéens, considérés comme des astronomes - et des astrologues - éminents, pratiquaient aussi la médecine. [Retour au texte]

[10] Cf. *Odyssée*, 22, 482. [Retour au texte]

[11] Les Hyperboréens étaient un peuple imaginaire des zones septentrionales : ils avaient la particularité de vivre constamment dans un bonheur parfait avant et après leur mort. [Retour au texte]

[12] Le fait que ce soit un Arabe qui donne l'anneau est une garantie de prodige dans les mentalités de cette époque férue de cultes orientaux. [Retour au texte]

[13] Comme tous les notables de ce temps, Eucrate se plaît à orner ses jardins de copies de chefs-d'œuvre grecs de l'époque classique. [Retour au texte]

[14] Ce Péllichos serait le père d'Aristéos, général corinthien qui fut le chef de

l'expédition envoyée contre Épidamne (cf. Thucydide, 1, 29). [Retour au texte]

[15] L'histoire du géant de bronze Talos est contée par Apollonios de Rhodes [(*Argonautiques*, 4, 1638-1688). Victime des maléfices de Médée, il se heurta la veine du bas de la jambe et s'écroula. [Retour au texte]

[16] Il ne s'agit pas de l'architecte mythique Dédale mais du sculpteur du même nom qui vivait au VII^e siècle av. J.-C., un des maîtres du haut archaïsme grec et qui, le premier, s'était affranchi du statisme qui caractérisait alors la statuaire. [Retour au texte]

[17] Environ 90 mètres. [Retour au texte]

[18] Épiménide aurait dormi cinquante ans. Cf. Lucien, *Timon*, 4 et Maxime de Tyr, *Dissertation*, 10. [Retour au texte]

[19] Le *Phédon* qui était très lu dans l'Antiquité. [Retour au texte]

[20] Faubourg de Corinthe. [Retour au texte]

[21] Ville d'Égypte, aujourd'hui Quft. [Retour au texte]

[22] Les célèbres Colosses de Memnon se trouvent sur le site de Thèbes, non loin de la Vallée des Rois. À l'origine, ils ornaient l'entrée du temple funéraire d'Aménophis III, qui disparut très vite. Après un tremblement de terre en 27 de notre ère, on s'aperçut que les statues émettaient un son étrange, presque musical. Mais le « miracle » prit fin après une restauration entreprise par Septime Sévère. [Retour au texte]

[23] L'Argien Amphilochos fonda un oracle à Mallos en Cilicie. Le devin Mopsos en devint le

« gérant » lorsque Amphilochos revint à Argos.
[Retour au texte]

[24] Patara possédait un célèbre oracle
d'Apollon. [Retour au texte]

[Retour au plan]

L'Apprenti-sorcier

Ballade de Goethe - 1797

Traduction par Philippe Renault

**Mon vieux maître
sorcier**

Pour une fois
s'est absenté :

Désormais, les
esprits vivront

Comme je l'aurai
décidé.

Ses formules,
ses travaux,

Ses pratiques,
bref je sais
tout !

Et soutenu par
les esprits,

Je ferai des
miracles inouïs.

Coulez, coulez,
ô flots !

Répandez-vous en
abondance !

Coulez !

Coulez !

Préparez-vous
pour notre bain.

Viens aussi,
vieux balai,

Mets ces hardes
sur toi.

Tu as été
longtemps
valet :

Accomplis donc
ma volonté.

Dresse-toi sur
tes jambes

Et relève la
tête, enfin ;

Cours, cours et
prend un seau

Dans chacune de
tes mains.

Coulez, coulez,
ô flots !

Répandez-vous en
abondance !

Coulez !
Coulez !

Préparez-vous
pour notre bain.

Regardez-moi ce
vieux balai :

Jusqu'au
ruisseau il
s'affaire,

Il se jette
dedans

Et me revient en
un éclair !

Qu'il est
obéissant !

Mais... il le fait
une seconde
fois !

L'eau déborde et
la cuve est
remplie.

Écoute-moi,
balai ! Cela
suffit !

Tu es doué mais
il suffit, je
crois !

La formule... je
l'ai oubliée !

La formule qui
fait

Que le balai
redevienne
balai.

Ah ! il court et
rapporte de
l'eau

Toujours et
encore.

Cent fleuves
vont sur moi

Prendre leur
rude essor.

- Non ! c'est
insupportable !

Il me faut
l'arrêter.

Il est devenu
dur et
tyrannique,

Je suis
terrorisé.

Quant à ses
yeux... quel
regard
diabolique !

Rejeton de
l'Enfer,

Veux-tu donc
inonder

La maisonnée
entière ?

Du seuil jusqu'à
la porte,

Des flots, des
flots en
affreuses
cohortes.

Balai maudit, tu
es têtue !

Mais tu n'es
qu'un bout de
bois !

Sois
raisonnable,
veux-tu ?

Je m'en vais te
saisir de près,

Puis te couper
en deux :

J'ai une hache
fort aiguisée.

Revoilà ce
coureur de
chemins :

Je vais tomber
sur toi et te
détruire,

Ô infâme lutin !

Un bruit vient
de retentir !

Ma lame t'a
occis !

J'ai été fort
précis !

Ouf, maintenant
je respire.

Malheur !
Malheur !

Les deux
morceaux se
dressent.

Et ce sont là de
nouveaux
serviteurs.

Au secours, au
secours,
puissances
supérieures !

De nouveau ils
courent puiser !

L'eau pénètre la
salle et
l'escalier :

C'est le déluge
complet.

Seigneur, je
viens te
supplier.

Voici revenir le
vieux sorcier.

Mon maître,
quelle misère,

**Je ne puis me
défaire**

**De ces esprits
que je viens
d'éveiller.**

**« Va dans ton
coin, balai,
balai !**

**Écoute bien ton
maître et tu
n'en as qu'un
seul !**

**Que tout cela
soit terminé ! »**

[Retour au plan]

Autres traductions françaises sur la BCS

**Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le
Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien)
- La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Le Banquet
ou les Lapithes - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph.
Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) -
Ménippe ou le Voyage aux Enfers - Le Maître de**

**Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les
Épigrammes - Sur les salariés**

Bibliotheca Classica Selecta - UCL (FLTR)

Bibliotheca Classica Selecta - Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Le Banquet ou les Lapithes - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les salariés

MOTEUR DE RECHERCHE DANS LA BCS



Lucien de Samosate

Ménippe

ou le Voyage aux Enfers



Une nouvelle traduction

Par

Philippe Renault

Poète et traducteur



Philippe Renault, dont *Les Belles Lettres* ont publié en 2000 une *Anthologie de la poésie grecque antique* préfacée par Jacqueline de Romilly (440 p.), est aussi l'auteur de plusieurs autres volumes (poèmes personnels et traductions de textes antiques), disponibles en version électronique auprès des *Éditions de l'Arbre d'Or*. Les *FEC* proposent déjà de lui plusieurs articles consacrés aux fabulistes antiques, respectivement : (1) Fable et tradition ésopique ; (2) L'esclave et le précepteur. Une comparaison entre Phèdre et Babrius ; (3) Babrius, un fabuliste oublié.

Philippe Renault s'intéresse également à Lucien. Il a publié dans les *FEC* 8 (2004), sous le titre *Lucien de Samosate, ou le rhéteur magnifique*, une intro-

duction générale à la vie et à l'oeuvre de celui qu'il appelle « un satiriste flamboyant ». Il a aussi donné à la BCS la traduction nouvelle de quatre autres dialogues : *La Traversée pour les Enfers ou le Tyran* ; *Le Banquet ou les Lapithes* ; *Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule* et *La Mort de Pérégrinos*.

La BCS lui doit également une traduction nouvelle en vers du Livre V et du Livre XII de l'*Anthologie Grecque*, contenant respectivement les épigrammes érotiques et les épigrammes homosexuelles.

[Note de l'éditeur - 15 décembre 2005]



Introduction

Ce *Voyage aux Enfers* ou *Nékyomancie* est un dialogue ménippé. C'est loin d'être le premier ouvrage qui raconte un voyage dans le monde infernal. La visite des vivants chez les morts est évoquée pour la première fois dans l'*Odyssée*, au cours de l'épisode resté célèbre où Ulysse revoit sa mère. De même, dans sa comédie *les Grenouilles*, Aristophane fait pénétrer Dionysos chez Hadès, afin de ramener un poète mort, mais de bonne qualité – Eschyle – dans le but de concurrencer « l'ignoble » Euripide qui dénature le genre tragique.

Lucien avait déjà traité des Enfers dans le dialogue précédent, *La traversée pour les Enfers ou le Tyran*, écrit sans nul doute à la même époque (165-166) et où l'on retrouve quelques-uns des thèmes traités par le présent dialogue : haine des riches – forcément tous mauvais et cupides – sévèrement châtiés comme ils le méritent, et surtout nivellement égalitaire de tous

les défunts. Mais la similitude s'arrête là : dans notre dialogue, c'est un vivant qui, à l'instar d'Ulysse, entre dans le domaine des ombres après une longue initiation à Babylone chez un mage chaldéen. Son seul dessein est d'y élucider un problème personnel, en l'occurrence la quête de la vérité. Selon le jeune et encore « idéaliste » Ménippe, le seul à pouvoir répondre aux questions morales qui le harcèlent est le sage des sages, le devin Tirésias qui se trouve aux Enfers, celui justement qu'Ulysse avait rencontré. Il a donc décidé de le voir, malgré les risques que suppose un tel voyage.

Pourtant, l'entretien Ménippe-Tirésias est relégué à la fin du dialogue et paraît bien secondaire. Secondaire également la mention du décret pris officiellement dans l'Hadès afin d'aggraver le châtement des opulents. En vérité, Lucien s'est surtout consacré à la description du monde infernal tel qu'il se le conçoit ; en effet, il y chez lui le désir évident de distraire son public, en lui concoctant, une fois de plus, un récit de pure fiction, et ainsi donner libre cours à sa fantaisie, comme dans les *Histoires vraies* ou les *Amis du mensonge*. Sa description sinistre et détaillée des Enfers est savoureuse à souhait, et son goût pour le macabre et l'excessif, en même temps que ses notations bouffonnes proprement irrésistibles, confirment une imagination débordante et une verve corrosive. Certes, comme toujours chez Lucien, on trouve ici ou là des références littéraires nombreuses, puisées chez Homère ou chez les Tragiques ; mais si les grands auteurs sont cités, c'est pour mieux les parodier.

Encore une fois – c'est le leitmotiv de la plupart de ses dialogues –, Lucien dénonce les philosophes, sa bête noire, ne manquant pas de les discréditer et de les ridiculiser par la voix de Ménippe qui, on le devine, doit être identifié

avec notre auteur. Seul Tirésias est un sage et détient la bonne réponse qui satisfera l'homme de Gadara venu spécialement le consulter : cette réponse est en accord avec les grands principes de la doctrine cynique, même si elle ne le dit pas. En effet, l'appel de Tirésias à profiter de l'instant, et son hostilité à vouloir expliquer les choses célestes qui nous dépassent, résument admirablement la pensée cynique, dont Lucien est un adepte, même s'il la mâtime généralement avec les idées épicuriennes qui ont également sa prédilection.



Traduction

1. MÉNIPPE

*Salut, ô mon palais, ô logis que
j'adore !*

*Je suis comblé de joie de te revoir en-
core. [1]*

PHLLONIDE

Mais c'est ce bon vieux chien de Ménippe ? C'est bien lui, à moins d'avoir des hallucinations ! C'est Ménippe en chair et en os ! Il est étrangement habillé : un bonnet, une lyre, une peau de lion ! Allons vers lui. Salut ! Voilà longtemps que nous nous sommes vus.

MÉNIPPE

*Je reviens des Enfers, un lieu triste et
cruel,*

Où le sinistre Hadès vit loin des Immortels [2].

PHLLONIDE

Par le nom d'Héraclès, Ménippe serait mort, puis aurait ressuscité ?

MÉNIPPE.

Non, le domaine noir m'accueillit plein de vie [3].

PHLLONIDE

Pourquoi un tel voyage ?

MÉNIPPE

La jeunesse, et la fougue, et la témérité ! [4]

PHLLONIDE

Cesseras-tu de nous fatiguer avec tes vers tragiques ? Sois plus clair, je te prie ! Pourquoi ce déguisement ? Et quelle idée d'aller se coltiner les Enfers ? La route qui nous y conduit n'est pas une partie de plaisir.

MÉNIPPE

Mon cher ami,

Si je suis descendu dans le royaume obscur,

C'est parce que je voulais consulter Tirésias [5].

PHLLONIDE

Je crois que tu es dingue ! La preuve, tu nous abrutis avec tes bouts de vers.

MÉNIPPE

Ne sois pas étonné, ami : je viens de côtoyer Euripide et Homère, si bien que maintenant, c'est plus fort que moi, mon être entier baigne dans la poésie : je ne peux plus m'empêcher de déclamer.

2. Au fait, dis-moi, quelles sont les nouvelles du monde ? Et nos compatriotes, comment se comportent-ils ?

PHLLONIDE

Alors là, rien de nouveau sous le soleil ! Comme avant, ils se montrent resquilleurs, perfides, cupides et pingres.

MÉNIPPE

Pauvres gens ! Ils ne connaissent pas encore les nouveaux décrets votés aux Enfers contre les riches : nul ne saurait y échapper.

PHLLONIDE

Quoi ? On aurait édicté des lois chez Hadès contre les richards ?

MÉNIPPE

Une foule, par Zeus ! Mais je ne dois pas révéler au tout-venant ce qui doit rester secret, sinon, on m'accuserait d'impiété, et on me livrerait pieds et poings liés au tribunal de Rhadamanthe.

PHLLONIDE

Tu n'as rien à craindre, Ménippe, au nom de Zeus. Ne me laisse pas plus longtemps frustré d'un récit captivant. Je saurai tenir ma langue : d'ailleurs, je suis initié.

MÉNIPPE

Ce que tu me demandes est difficile et n'est pas sans péril. Néanmoins, j'y consens, rien que pour toi. Bref il a été promulgué que les riches, qui croulent sous l'or et qui veillent sur leurs trésors, à l'instar de Danaé...

PHLLONIDE

Non, plus tard les décrets, mon cher ; tu les exposeras après m'avoir raconté ta passionnante aventure. Quelle force t'a poussé à te rendre aux Enfers ? Qui fut ton guide ? Décris-moi précisément ce que tu as vu et entendu chez les morts. Il est inconcevable qu'un homme aussi cultivé que toi, Ménippe, n'ait pas été émoustillé par un flot de sensations diverses.

MÉNIPPE

3. Je vais te satisfaire : quand un ami vous exhorte ainsi, on ne peut que plier. Pour commencer, je te dirai les raisons de ma descente chez les Ombres ; ensuite, je te décrirai le lieu.

Lorsque j'étais enfant, je passais le plus clair de mon temps à lire les œuvres d'Homère et d'Hésiode, me laissant emporter par les faits d'armes des héros et des dieux : tout n'était que viols, maris cocus, raptés en tous genres, mise à l'écart des pères, procès à n'en plus finir, coups de force, incestes, que sais-je encore... Pour un esprit enfantin, ces aventures étaient enivrantes à souhait, et je les trouvais merveilleuses. Devenu adulte, quand je m'aperçus que l'on contredisait sans cesse les paroles de nos

vénérés poètes, et que la loi interdisait l'adultère, les coups de force, les rapt, je fus troublé : comment alors orienter ma vie ? Impossible d'accepter, ni l'idée que nos dieux ne fussent d'une sensualité sans frein ou d'une violence inconsidérée, sans penser que cela était parfaitement moral, ni, dans le même temps, me faire à l'idée que les législateurs aient décidé le contraire, sans croire que c'était pour le bien commun.

4. Perplexe, je voulus rencontrer ces gens qu'on nomme philosophes, prêt à me laisser modeler par eux, pourvu qu'ils m'indiquassent le chemin qui éclairerait ma vie. Résolu, je vins me joindre à eux. Hélas, je ne savais pas que, pour éviter la fumée, j'allais me jeter dans la fournaise. Je dois avouer que, plus je les fréquentai, plus leur sottise éclata au grand jour, surtout quand ils me firent comprendre qu'une vie d'or n'était qu'une ânerie pure et simple. L'un d'eux me conseilla de me vautrer dans la débauche, et d'y consacrer l'essentiel de mon temps : pour lui, c'était le bien suprême [6] ! En revanche, un autre m'invita à travailler avec ardeur, à supporter les fatigues, à mortifier mon corps, à le souiller, à insulter mon prochain, bref à cracher mon venin en toutes circonstances : à la vérité, il parodiait les vers d'Hésiode, dans lesquels il évoque la vertu, les flots de sueur à verser et les cimes à gravir [7]. L'un m'assurait que je devais me moquer des richesses et jeter aux orties l'idée de posséder quoi que ce soit. L'autre, par contre, était persuadé que les richesses étaient un gage de vertu [8]. Sur leur vision du monde, je restais dubitatif : dès qu'il m'entretenait des notions de vide, d'atomes, d'incorporels et autres inepties du même tonneau, je me trouvais mal. Mais leur sottise atteignit son apogée quand ils se mirent à dissenter sur des objets que tout oppose, chacun deux déclarant posséder la vérité : car comment départager celui

qui prétend qu'une chose est froide, et l'autre qu'elle est bouillante, puisqu'il est logique qu'elle ne peut être les deux en même temps [9] ? Face à leurs élucubrations, j'avais acquis le réflexe typique de ceux qui s'assoupissent : ma tête fléchissait soit devant, soit derrière...

5. Une chose me gênait chez ces individus : c'était le contraste effarant entre leur manière de vivre et les idéaux qu'ils prêchaient. Ceux qui m'inculquaient le mépris de la richesse étaient étrangement attirés par elle, au point de ne plus pouvoir s'en passer, de se jeter dans l'usure, d'enseigner la vertu contre un salaire mirobolant, de gagner de l'argent par tous les moyens imaginables. Les philosophes qui affichaient un mépris absolu de la gloire, n'agissaient, ne discutaient, ne respiraient que pour être riches et célèbres. Enfin, tous ces barbons qui s'offusquaient des plaisirs charnels étaient souvent ceux qui s'y livraient le plus activement, quoique dans le plus grand secret [10].

6. Mes espoirs furent réduits à néant. Je sombrai dans un état de dépression aiguë. Peu à peu, je parvins à me consoler en me disant que, si je souffrais dans ma recherche de la vérité et tournais en rond sur moi-même, c'était quand même auprès des plus grands philosophes. Cette idée me hantait dans mon sommeil, à tel point que je fus vite démangé par l'envie de trouver mon credo à Babylone chez un mage, disciple de Zoroastre. En effet, la rumeur circulait, selon laquelle, grâce à des pratiques magiques et des initiations, ces gens vous emmenaient aux Enfers et vous y ramenaient sans aucun danger. La perspective de visiter l'Hadès était séduisante : j'irai parler avec le Béotien Tirésias afin que cet excellent devin me dise comment un homme intelligent doit régler sa vie. Du coup, plein d'élan, je sautai de mon

lit et, en un éclair, je quittai ma maison pour me rendre à Babylone.

Arrivé dans la cité, je me mis en quête d'un sage Chaldéen, rompu dans la magie, un beau vieillard aux cheveux blancs et à la barbe fleurie qui se nommait Mithrobarzane. À force de le supplier, je finis par le faire accéder à ma requête, moyennant rétribution. Il me conduisit donc aux Enfers.

7. L'homme me prit en charge et me prépara moralement et physiquement à cette épreuve : d'abord, à la nouvelle lune, je dus me laver une journée entière dans les eaux de l'Euphrate. Pendant le temps de mon bain, le mage se répandait en prières à Hélios, prononçant des incantations qui n'étaient pour moi que du charabia. Semblable aux hérauts de nos joutes publiques, sa voix nerveuse accouchait d'une sorte de jargon inaudible. Tout ce que j'avais compris, c'est qu'il parlait aux dieux. L'invocation achevée, le vieillard me crachait dans le visage trois fois ; puis je rentrais chez moi sans me laisser distraire par les passants. Quant à notre pitance, elle se résumait à un plat de dattes ; nous buvions du lait, de l'hydromel et de l'eau du Khoaspe [11] ; enfin, nous dormions à la belle étoile sur un matelas de verdure.

Quand il jugea que j'étais mûr pour l'épreuve, le vieux m'emmena jusqu'aux bords du Tigre ; il m'essuya la face et purifia ma personne en tournant autour de moi muni d'une torche, d'une scille [12] et d'autres ingrédients ; enfin, il prononça les formules d'usage. Désormais bien prémuni, le corps entouré d'une infinité de cercles magiques – il fallait m'immuniser contre les spectres et les esprits mauvais –, je revins en marchant à reculons dans sa maison. Nous étions prêts à commencer notre voyage.

8. Mon accompagnateur me fit enfiler une longue robe de mage, pareille à celle que portent les

Mèdes, puis me mit un bonnet sur la tête, me couvrit d'une peau de lion, et jeta une lyre entre les mains. J'avais l'ordre de ne pas révéler mon identité si on me la demandait : au lieu de cela, je devais répondre : Héraclès, Ulysse ou Orphée [13].

PHLONIDE

Tiens, pourquoi, Ménippe ? Que signifiaient cet accoutrement ridicule et ces noms ?

MÉNIPPE

C'est on ne peut plus clair ! Ces héros étaient jadis venus aux Enfers : mon gourou était convaincu que, si je prenais leur apparence, Éaque n'y verrait que du feu : grâce à ce déguisement tragique qu'il connaît par cœur, il me serait possible d'entrer chez les Ombres sans être inquiété [14].

9. Le jour se levait : nous commençâmes à traverser le fleuve sur notre embarcation. À bord, nous avions chargé des bêtes ainsi qu'une provision d'hydromel, bref, tout l'attirail indispensable au rite sacrificiel.

Nous dévalions le long courant, plein de sanglots [15].

En effet, nous nous laissions entraîner par le courant de la rivière. Puis nous nous retrouvâmes en plein cœur d'un marais, avant de rejoindre un lac où se noie l'Euphrate. Ensuite, ce fut la découverte d'une étendue sinistre et touffue où le soleil était absent : c'est là que nous débarquâmes, Mithrobarzane le premier. Aussitôt, nous creusâmes une fosse où se mit à couler le sang des brebis que nous avions immolées. Puis le vieux mage, empoignant une torche, poussa des

hurlements stridents, invoquant la horde des divinités infernales, les Peines, les Furies,

La sombre Hécate ou la terrible Proserpine [16].

Toutes sont de terribles créatures aux noms bizarres et barbares dont chaque syllabe se dressait comme une lame aiguisée...

Tout à coup, la terre, remuée par de rudes secousses, finit par s'ouvrir sous l'effet des formules magiques. On entendit l'écho de l'abolement terrible de Cerbère ; puis une vision étrange, glacée, sinistre se dessina :

Le dieu des morts, Hadès, est terrassé d'effroi [17].

10. À ce moment, l'immensité des Enfers s'offrit à nos yeux effarés : le Pyriphlégéthon, le lac infernal, le domaine d'Hadès, tout se révéla dans son évidence. Puis, nous descendîmes par le gouffre, croisant au passage Rhadamanthe, quasi mort de peur, tandis que Cerbère s'égosillait, ravagé par la colère. Toutefois, il finit par s'assoupir, pris sous le charme de ma lyre mélodieuse. Parvenus à proximité du lac, nous faillîmes ne pas aller au-delà : la barque funèbre était pleine à craquer de voyageurs gémissant en mesure... Je pus constater qu'ils étaient tous blessés, quelques-uns à la jambe, d'autres à la tête ou ailleurs : à mon avis, cette clientèle provenait d'une bataille qui avait dû faire rage peu de temps auparavant. Quand ce brave Charon aperçut ma peau de lion, il me prit forcément pour Héraclès et il m'accueillit avec bienveillance parmi son équipage. Il me fit traverser le lac, puis me débarqua à l'endroit convenu, sans oublier de m'indiquer la route à suivre.

11. Il faisait noir et je ne voyais rien, si bien que je laissais Mithrobarzane marcher devant

moi ; mais je le suivais de près, ayant pris la précaution de me tenir à un pan de sa robe. Nous arrivâmes à destination : une vaste prairie fleurie d'asphodèles. En ce lieu, les ombres des défunts voltigent et nous effleurent de temps à autre. Plus loin, on voyait le tribunal de Minos et son juge assis noblement sur son siège. Près de lui, se trouvaient les Peines, les Érinyes, les Furies. De l'autre côté de nous, on amena une horde de canailles lourdement enchaînés. C'était, d'après ce qu'on me disait, des femmes adultères, des entremetteurs, des publicains, des syco-phantes, des flatteurs de bas étage, bref, un échantillon des malfrats qui polluent le monde [18]. Quant aux riches et aux usuriers, on les avait séparés de ce groupe : ils étaient blêmes, avaient un gros ventre et une jambe farcie de goutte ; leur cou était encombré d'un collier de ferraille, et ils marchaient en traînant un carcan pesant plus de deux talents [19]. Nous n'étions pas éloignés d'eux, si bien que nous pouvions entendre leurs discours, dans lesquels ils se défendaient violemment contre les accusations portées par une meute d'orateurs pour le moins étranges.

PHLLONIDE

Par Zeus ! Qui étaient ces orateurs ? Je suis impatient de le savoir !

MÉNIPPE

Tu sais que le soleil façonne des ombres avec nos corps, n'est-ce pas ?

PHLLONIDE

Oui.

MÉNIPPE

Dès que nous sommes passés de vie à trépas, ces ombres font leur déposition et lèvent le voile sur nos crimes. Crois-moi, ces témoins-là sont d'une fiabilité absolue, puisqu'elles nous accompagnent à chaque instant de notre vie, et qu'elles restent liées à notre chair.

12. Après avoir examiné les pièces du dossier relatif à leur mode de vie, Minos expédia cette vermine dans le royaume des impies pour y expier leurs forfaits. En particulier, je remarquai combien il était intraitable envers les plus riches, que la cupidité et le goût du pouvoir avaient rendus odieux, et qui poussaient l'outrage jusqu'à se faire adorer par la foule. Minos exécrait leur arrogance et leur stupide témérité, alors qu'ils n'étaient que des mortels, détenteurs d'une opulence provisoire. Désormais, dépouillés de leur aspect clinquant, de leurs biens, de leur noblesse et de leur puissance, ils étaient nus, les yeux perdus dans le vague, comme s'ils se remémoraient avec nostalgie leur belle existence d'antan. Moi, j'étais heureux devant ce spectacle ; parfois, quand je reconnaissais par hasard un de ces paltoquets, l'envie me prenait de me glisser vers lui, tout penaud : fielleusement, je lui rappelais son passé, ses hautes fonctions, lui qui, dès le matin, avait l'habitude, sous les portiques, d'être honoré par une foule de clients, en général, de pauvres hères qui guettaient l'instant de sa sortie, malgré l'hostilité de ses esclaves : quand, croulant sous les pierrieres et revêtu de pourpre, le grand homme se montrait à ses admirateurs, offrant sa poitrine et sa main droite à leurs baisers, il pensait leur accorder une grande faveur. Bien sûr, chacune de mes paroles étaient autant de poignards pour ceux qui les entendaient.

13. Toutefois, Minos se montra indulgent pour Denys de Sicile qui avait été accusé par Dion de

mille horreurs, et dont l'ombre confirmait la malveillance. Normalement, il aurait dû être jeté en pâture à Chimère : mais Aristippe de Cyrène, un homme estimé chez les morts, intervint et réussit à l'absoudre, tirant profit de la protection qu'il avait accordée à de nombreux sages.

14. Nous quittâmes le tribunal pour rejoindre l'espace réservé à cette racaille. Je peux te jurer, mon cher ami, que l'ouïe et les yeux sont les témoins, là-bas, de choses atroces : les seuls bruits qu'on entend sont ceux des roues, des fouets, des ceps et des chevalets, mêlés aux cris insoutenables des misérables qui sont la proie des flammes. Il y a Chimère qui vous met en pièces, et Cerbère qui vous mange tout cru. Toute la clique des brigands est châtiée sans distinction : qu'ils soient rois, esclaves, satrapes, riches, miséreux, tous, sans exception, demandent clémence pour leurs ignominies. Dans le tas, nous reconnûmes quelques malandrins morts dernièrement. En général, ils détournaient leur regard de nous, mais s'ils nous regardaient, c'est en prenant un air bassement servile. Pourtant, je t'assure, ces coquins-là s'étaient comportés odieusement avec leurs prochains ! Les sans-grade, eux aussi, étaient suppliciés, mais moitié moins que les riches : on les suspendait un instant, puis on recommençait. J'aperçus également des bandits célèbres qui peuplent nos fables : Ixion, Sisyphe, Tantale le Phrygien – le supplice de celui-là était particulièrement raffiné – et Tityos, l'enfant de la Terre ! Mazette, par Héraclès, quel énergumène ! C'était un colosse qui aurait pu de son corps recouvrir une prairie entière [20].

15. Ensuite nous passâmes dans l'humide Achéron. Cet endroit était peuplé de héros, d'héroïnes, et de morts classiques divisés en nations et en tribus : certains étaient fort vieux et sentaient le moisi : comme le dit Homère, ils étaient informes

[21] ; par contre, les petits nouveaux avaient plus de carrure, notamment les Égyptiens, dont les cadavres étaient baignés dans la saumure. Mais, le plus souvent, il fallait être observateur pour reconnaître l'un de ces défunts, pour la plupart interchangeables, qui n'étaient plus que des amas de chair en lambeaux. Toutefois, avec un peu d'effort, on put identifier certains personnages. Presque invisibles, ils gisaient recroquevillés dans l'ombre, sans leur grâce d'antan. Dans ce cortège macabre aux formes quasi identiques, où chacun montrait des dents pourries et jetait du fond de ses orbites des regards épouvantables, je parvins, non sans peine, à distinguer Thersite et le charmant Nirée, le mendiant Iros et le souverain des Phéaciens, le cuisinier Pyrrhias et le roi Agamemnon. Plus rien ne subsistait de leurs anciens honneurs, pas le plus petit signe qui m'aurait permis de les différencier du premier venu : ce n'était plus que des sacs d'os sans distinction particulière.

16. Alors que je contemplais tout ce décorum, je ne pus m'empêcher de penser que la vie humaine n'était qu'une cérémonie prolongée, organisée par la Fortune qui donne à chacun des participants l'accoutrement qu'elle juge bon de lui attribuer : à l'aveuglette, elle désigne un homme et le proclame roi, en lui posant une tiare sur la tête, en lui décorant le front d'un diadème et en lui fournissant une troupe armée. Celui-là, en revanche, est revêtu par elle d'une tunique d'esclave. Celui-là encore aura le privilège d'être beau. Parfois, par caprice, au beau milieu de la liesse, on voit cette même Fortune changer les vêtements conférés à l'origine, si bien que de la pourpre triomphale, Crésus passe à la robe servile. Méandre, [22] qui traîna lamentablement parmi les domestiques, se retrouve soudain propulsé maître du royaume de Polycrate. Toutefois, quand la fête a assez duré, on remise au vestiaire belles toilettes et costumes d'emprunt, et

on se retrouve tel qu'on était jadis, égal à son voisin. Certes, il y en a qui ne veulent pas se démettre de leurs somptueuses parures : ils se plaignent d'être frustrés d'un bien dont ils se croient les détenteurs perpétuels, refusant de les rendre, bien que la limite du prêt soit dépassée. Je suppose que tu connais les prestations des acteurs tragiques qui passent indifféremment du rôle de Créon et de Priam à celui d'Agamemnon : on voit souvent l'artiste qui, après avoir interprété avec brio Cécrops ou Érechthée, reparaît au public grimé en esclave, selon les exigences de l'auteur ; la pièce terminée, il se démet de ses habits précieux, ôte son masque, se déchausse de ses belles cothurnes et retourne à l'anonymat : Agamemnon, fils d'Atrée, Créon, fils de Ménécée ont bien vécu : maintenant c'est Polos, fils de Charidès, natif du bourg de Sunion, ou Satyros de Marathon, fils de Théagiton qui rentrent dans leur modeste foyer [23]. À la vue d'un tel tableau, je me disais que la condition des mortels était exactement comme ça.

17. PHLLONIDE

Mais alors, Ménippe, les gens qui ont de somptueux tombeaux, qui se font ériger des colonnes, des statues, des inscriptions, bref ces gens-là, une fois morts, ne sont pas plus estimés que le menu fretin ?

MÉNIPPE

Plaisantin ! Si tu avais vu le visage du pauvre Mausole le Carien, le type au mausolée, tu serais mort de rire ! Il avait une carcasse ratatinée dans un coin d'ombre, et noyée dans la cohue : la seule différence qu'il a avec le commun, c'est ce que son cadavre est écrasé sous le poids des murs de son tombeau. Car, mon cher ami, Éaque ne dispense aux morts qu'un espace minuscule dont il

doit se contenter, si bien qu'il se fait tout petit dans sa couche. Je crois que tu rirais aussi de ces princes et de ces satrapes, réduits à la mendicité, et devenus, par la force des choses, marchands de viandes salées ou pédagogues miteux, soumis aux injures et bastonnés comme des esclaves. Je faillis mourir de rire quand j'aperçus Philippe de Macédoine qui raccommodait de vieilles chaussures dans son réduit. Il y en avait mille autres qui mendiaient dans les carrefours, et parmi eux, Xerxès, Darios, Polycrate...

18. PHLLONIDE

Ces histoires de rois sont extraordinaires. Mais Socrate, Diogène et nos grands sages, que faisaient-ils de leur côté ?

MÉNIPPE

Socrate se promenait en parlant avec les passants. Palamède, Ulysse, Nestor, morts à la langue bien pendue, étaient en sa compagnie [24]. On pouvait constater que les jambes de Socrate étaient encore enflées, suite au poison qu'il avait pris. Le bon Diogène se mélangeait avec l'Assyrien Sardanapale, le Phrygien Midas, bref, avec du beau monde. Il n'était jamais aussi joyeux et aussi blagueur que lorsqu'il les entendait geindre et regretter leur vie d'autrefois. Souvent, il s'allongeait par terre et improvisait quelques chansons de sa voix rocailleuse qui couvrait les gémissements de ses pitoyables voisins. Ce n'était pas de chance pour les morts qui s'étaient installés dans le sillage effronté de notre Diogène [25] !

19. PHLLONIDE

J'en ai assez entendu. Maintenant dis-moi quelle est la teneur du décret émis contre les riches dont tu m'as parlé tout à l'heure !

MÉNIPPE

Bonne idée de me le rappeler. Je voulais t'en dire quelques mots, mais, sans savoir comment, je suis parti sur d'autres sujets. Alors que j'étais aux Enfers, les prytanes réunirent le conseil pour parler d'affaires touchant à la communauté. Les morts se pressaient et je suivis le mouvement, à tel point que je devins, sans savoir comment, un des membres délibérants. Il s'agissait de régler des problèmes divers. Très vite, on parla des riches qui croulaient sous les accusations de crimes, de cruautés, d'orgueil démesuré, d'injustice... Un orateur se leva et proposa le décret que voici :

20. DÉCRET

« Attendu que tout au long de leur vie, ces riches ne cessent de se débattre dans des actions honteuses, tels que vols, violences, injures et humiliations envers les pauvres gens, il a été décrété par le sénat et par le peuple que, leur mort consommée, leurs corps subiraient les mêmes affres que le dernier des bandits, mais que leurs âmes retourneraient sur terre et seraient enfermées dans des ânes pour la durée de vingt-cinq myriades d'années, ces âmes devant être transférées successivement d'un âne à un autre et subir la lourdeur des fardeaux et les coups de bâtons perpétrés par leurs maîtres. Ce n'est qu'après cette période qu'ils pourront mourir, pas avant ! C'est l'avis de Cranios, fils de Squélé-tion, du bourg de Nécysion et de la tribu Alibantide [26]. »

Le décret lu, les magistrats passèrent au vote. Le peuple se rallia à ce décret, Brima [27] pal-

pita et Cerbère jappa : c'est ainsi qu'une loi est adoptée chez les morts.

21. Voilà comment se déroula cette assemblée, mon ami. Ensuite, je vins auprès de Tirésias qui était le but de ma visite ; je lui racontai mes aventures, puis le suppliai de me dire quelle était, à son avis, la meilleure façon de vivre. À ma question, il éclata de rire. Ce Tirésias était un vieil aveugle très pâle avec une voix féminine. Voici sa réponse : « Jeune homme, tes doutes sont typiques du sage insatisfait de lui-même. Mais je ne peux t'en dire davantage, parce que c'est interdit : ordre de Rhadamanthe ! » – Par pitié, mon bon maître, m'écriais-je, parle, je n'ai pas envie de marcher dans la vie à tâtons et d'être plus aveugle que toi. Il me prit alors par la main et nous nous cachâmes dans un coin, loin de tout. Il me susurra à l'oreille les conseils suivants : « La vie la plus douce, celle du sage, consiste à tout ignorer. Refuse désormais de disserter sur les astres, sur l'origine et la finalité des choses et sur les syllogismes fumeux de vos philosophes : dis-toi que ce n'est que du vent. Ta quête spirituelle doit se résumer à goûter l'instant présent. Ris un bon coup devant tout le reste et ne t'attache à rien ! »

Il dit et s'en alla vers les champs d'asphodèles [28].

22. Il était déjà tard et je dis à Mithrobarzane : « Il est temps de remonter sur la terre ! » – N'aie pas peur, Ménippe, me répondit-il, je vais t'indiquer un raccourci qu'il te sera facile de suivre. » Il me mena vers une place très sombre, puis, au loin, me montra une lueur qui jaillissait d'une lucarne. « Là-bas, me dit-il, c'est le temple de Trophonios où passent les Béotiens. En allant de ce côté, tu rejoindras aussitôt la Grèce. » Soulagé, je saluai mon mage et partis. Après avoir péniblement déambulé dans

ce couloir étroit, je me retrouvai par miracle échoué à Lébadia.



Notes

[1] Euripide, *Hercule furieux*, 523. [retour au texte]

[2] Euripide, *Hécube*, 1. [retour au texte]

[3] Vers tiré d'une tragédie perdue d'Euripide. [retour au texte]

[4] Euripide, *Andromède*, fragment XI. [retour au texte]

[5] *Odyssée*, XI, 163. [retour au texte]

[6] Doctrine d'Épicure. [retour au texte]

[7] Doctrine des Stoïciens ou des Cyniques. Cf Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 287, et Xénon, *Mémorables* II, I, 20. [retour au texte]

[8] Doctrine des Péripatéticiens. [retour au texte]

[9] Ces contradictions seront encore mieux mises en lumière dans l'*Hermotime*. [retour au texte]

[10] Cf. Juvénal, *Satires* II, 20 et 21. [retour au texte]

[11] Le Khoaspe est un fleuve de Perse : c'était la boisson ordinaire des rois de ce pays. Cf. Élien, *Hist. div.*, XIII, 40. [retour au texte]

[12] Plante qui tient du lis et de l'oignon. [retour au texte]

[13] Comparez avec les pratiques de Nectanébo dans le *Pseudo-Callisthène*, livre I. [retour au texte]

[14] Cf. Aristophane, *Grenouilles*. [retour au texte]

[15] *Odyssée*, XI, 5. [retour au texte]

[16] Parodie d'Homère, *Odyssée*, XI, 47. [retour au texte]

[17] *Iliade*, XX, 61. Cf. Virgile, *Énéide*, VIII, 243. [retour au texte]

[18] C'est un des fragments que l'on a retrouvé de Ménandre. [retour au texte]

[19] Plus de 60 kilos. [retour au texte]

[20] Cf. *Énéide*, VI. [retour au texte]

[21] Parodie d'Homère, *Odyssée*, X, 536. [retour au texte]

[22] Il succéda à Polycrate, tyran de Samos, dont il avait été secrétaire. Cf. Hérodote, III, 123 et 152. [retour au texte]

[23] Polos et Satyros, fameux acteurs du théâtre d'Athènes. [retour au texte]

[24] Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, 22. [retour au texte]

[25] Allusion au second *Dialogue des Morts*. [retour au texte]

[26] Tous les noms sont formés de mots qui rappellent des idées funèbres *Cranios*, *crâne* ; *Squéletion*, *squelette* ; *Nécysion*, *mort* ; *Alibantide*, nom poétique des morts. [retour au texte]

[27] Surnom d'Hécate. [retour au texte]

[28] Parodie d'Homère, *Odyssée*, XI, 638. [retour au texte]



Autres traductions françaises sur la BCS

Sur Lucien : Présentation générale - Alexandre ou le Faux Devin - Apologie - Lucius ou L'Âne (Pseudo-Lucien) - La Traversée pour les Enfers ou le Tyran - Le Banquet ou les Lapithes - Les Amis du Mensonge ou l'Incrédule - La Mort de Pérégrinos (trad. Ph. Renault) - La Fin de Pérégrinus (trad. J. Longton) - Le Maître de Rhétorique - Le Songe ou la Vie de Lucien - Les Épigrammes - Sur les salariés

Bibliotheca Classica Selecta - UCL (FLTR)